

1
2c





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

M. DE VOLTAIRE.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE

Li 148



O E U V R E S

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-ONZIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1 7 9 2.



M E L A N G E S
L I T T E R A I R E S .

T. 71. *Mélanges littér.* T. IV. A.





D O U T E S

SUR QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE
DE L'EMPIRE.

I 7 5 3.

Tradidit mundum disputationi eorum.

DIEU abandonna la terre à leurs querelles.

I.

N'EST-CE pas là l'origine de toutes les dominations et de toutes les lois? Quel était le droit de *Pepin* sur la France? quel était celui de *Charlemagne* sur les Saxons et sur la Lombardie? celui du plus fort.

On demande si *Pepin* donna l'exarchat de *Ravenn*e aux papes? Qu'importe aujourd'hui qu'ils tiennent ces terres de *Pepin* ou d'un autre, ou de leur habileté, ou de la conjoncture des temps? Quel droit avaient des *Ultramontains* d'aller prendre et donner des couronnes dans l'Italie? Il est très-vraisemblable que la donation de *Pepin* est une fable, comme la donation de *Constantin*.

Le pape *Etienne III* manda à *Charlemagne*, dans une de ses lettres, que le roi lombard *Didier*, qu'il avait auparavant appelé un *abominable et un lépreux*, lui a restitué les justices de *Saint-Pierre*, et qu'il est un très-excellent prince: or, les justices de *Saint-Pierre* ne font point l'exarchat de *Ravenn*e. Et comment cet infidelle lépreux ou cet excellent prince aurait-il donné cette belle province.

quand il n'y avait point d'armée en Italie qui le forçât à restituer au pape ce que ses pères avaient ravi aux empereurs ?

La donation de *Charlemagne* n'est guère moins suspecte, puisque ni *Andelme*, ni *Aimoin*, ni même *Eginbard*, secrétaire de ce monarque, n'en parlent pas. *Eginbard* fait un détail très-circonstancié des legs pieux que laissa *Charlemagne*, par son testament, à toutes les églises de son royaume. *On fait*, dit-il, *qu'il y a vingt et une villes métropolitaines dans les Etats de l'empereur*. Il met Rome la première, et Ravenne la seconde. N'est-il pas certain, par cet énoncé, que Rome et Ravenne n'appartenaient point aux papes ?

I I.

Quel fut précisément le pouvoir de *Charlemagne* dans Rome ? C'est sur quoi on a tant écrit qu'on l'ignore. Y laissa-t-il un gouverneur ? imposait-il des tributs ? gouvernait-il Rome comme l'impératrice-reine de Hongrie gouverne Milan et Bruxelles ? C'est de quoi il ne reste aucun vestige.

I I I.

Je regarde Rome, depuis le temps de l'empereur *Léon l'Isaurien*, comme une ville libre, protégée par les Francs, ensuite par les Germains ; qui se gouverna, tant qu'elle put, en république, plutôt sous le patronage que sous la puissance des empereurs ; dans laquelle le souverain pontife eut toujours le premier crédit, et qui enfin a été entièrement soumise aux papes.

I V.

Les prêtres ne se mariaient pas dans ce temps-là : je le veux croire. Tous les canons leur défendent le mariage. On craignit que les gros bénéfices ne devinssent héréditaires. Et les curés (sur-tout les curés de campagne) qui consomment leurs jours dans les travaux pénibles , furent privés de cette consolation.

L'Etat y perdit de bons citoyens : on ne voit guère de meilleure éducation que celle des enfans des pasteurs en Angleterre , en Allemagne , en Suède , en Danemarck , en Hollande. Des vues supérieures ont astreint l'Eglise romaine à des lois plus austères. Mais d'où vient qu'il est dit que le chantre de Saint-Jean de Latran, et son fils, étaient dans Rome à la tête d'un parti , du temps du pape *Etienne III* ? d'où vient que le pape *Formose* était fils d'un prêtre ? d'où vient qu'*Etienne VI*, *Jean XV*, étaient fils d'un prêtre ? Rien ne nous apprend que leurs pères avaient quitté ou perdu leurs femmes avant d'entrer dans les ordres.

V.

On regarde le dixième siècle comme un temps affreux : on l'appelle le siècle de fer. En quoi donc était-il plus horrible que le siècle du grand schisme d'Occident , et que celui d'*Alexandre VI* ?

Théodora et *Marozie* gouvernèrent Rome : on installa des papes de douze ans , de dix-huit ans : *Marozie* donna le saint Siège au jeune *Jean XI*, qu'elle avait eu de son adultère avec le pape *Sergius III*. Mais je ne vois pas pourquoi tant d'historiens se sont déchainés contre cet infortuné

6 DOUTES SUR L'HISTOIRE

Jean XI. Il fut l'instrument de l'ambition de sa mère, et la victime de son frère. Il vécut, il mourut en prison. Il me paraît bien plus à plaindre que condamnable.

V I.

Il est bien peu important que ce soit ce *Jean XI*, fils de *Marozie*, ou son petit-fils *Jean XII* qui, le premier, ait changé de nom à son avènement au pontificat; mais j'oserais disculper un peu la mémoire de ce *Jean XII*, contre ceux qui l'ont tant diffamé pour s'être opposé à *Othon le grand*. Il n'a certainement entrepris que ce qu'ont tenté tous les pontifes de Rome, quand ils l'ont pu, de soustraire Rome à une puissance étrangère.

Je paraîtrai hardi en disant qu'il avait plus de droit sur Rome que l'empereur *Othon*. Ce duc de Saxe n'était point du sang de *Charlemagne*. *Jean XII* était patrice. S'il avait pu chasser à la fois les *Bérengers* et les *Othons*, on lui eût érigé des statues dans sa patrie. On l'accuse d'avoir eu des maîtresses: étrange crime pour un jeune prince! La plupart des autres chefs d'accusation, intentés contre lui devant l'empereur et le peuple romain, sont dignes de la superstitieuse ignorance de ces temps-là. On lui fait son procès pour avoir bu à la santé du diable: cette accusation ressemble à celles dont *Grégoire IX* et *Innocent IV* chargèrent *Frédéric II*.

V I I.

Doit-on compter parmi les empereurs, ceux qui régnèrent depuis *Arnould*, bâtard de la maison de *Charlemagne*? Jusqu'à *Othon I* ils ne furent que.

rois de Germanie. Il semble que les historiens ne les aient mis au catalogue des empereurs, que pour avoir une suite complète.

V I I I.

Louis IV, surnommé *l'enfant*, était-il bâtard comme son père ? On convient que ses frères n'étaient pas légitimes. *Hubner* le met au même rang que ses frères, sans aucune distinction. Il est dit dans les Annales de Fulde, que la femme d'*Arnould* vécut mal avec son mari; qu'elle fut accusée d'adultère. Il est rapporté que dans l'assemblée de Forkeim, les seigneurs statuèrent qu'un de ces frères de *Louis l'enfant* serait roi, s'il ne se trouvait point d'héritier né d'un mariage légitime.

Ces mêmes seigneurs, à la mort d'*Arnould*, produisirent *Louis* âgé de sept ans. Il faut donc le regarder comme légitime; il faut donc dire dans les vers techniques: *Louis, le fils d'Arnould*, et non pas: *Louis, bâtard d'Arnould*.

I X.

L'histoire moderne, et sur-tout celle du moyen âge, est devenue une mer immense pleine d'écueils, où les plus habiles se brisent. Le très-savant auteur (*) de la Méthode pour étudier l'histoire, répète encore la fable de l'adultère et du supplice de *Marie d'Arragon*, et du miracle opéré par une comtesse de Modène; tandis que cette fable est traitée d'absurde par *Struvius*, et qu'elle est si bien réfutée par *Muratorii*.

Est-il possible qu'on trouve encore dans ses Tablettes chronologiques, un archevêque de

(*) L'abbé Lenglet du Fresnoy.

8 DOUTES SUR L'HISTOIRE

Maïence mangé par des rats! Mais ce ne font pas là aujourd'hui les plus dangereux écueils de l'histoire.

Les Grecs et les Romains écrivaient tout ce qu'ils voulaient : on n'a aucun document qui les justifie, aucun qui les réfute. On les croit sur leur parole. Mais il faut à présent s'appuyer toujours sur des pièces originales. Il est plus difficile aujourd'hui d'écrire l'histoire d'une province, que de compiler toute l'histoire ancienne.

X.

C'est dans le choix de ces monumens que consiste le plus grand travail. Il n'y a que trop de matériaux à examiner, à employer, à rejeter.

Combien de fois nous a-t-on répété que le concile de Francfort, sous *Charlemagne*, avait mal interprété l'adoration des images ordonnée par le second concile de Nicée. Cependant, ce concile de Francfort condamne, au chapitre II, non-seulement l'adoration qui est un terme équivoque; mais *servitium*, le *service*, le *culte*, ce qui est la chose du monde la plus claire.

Que ce concile de Francfort ait été réformé depuis; qu'on ait introduit dans le nord de l'empire de *Charlemagne* une discipline différente, des usages plus conformes à la piété éclairée; ce n'est pas ce dont il s'agit. Il n'est question que de faire voir ici que c'est un point de fait, une vérité constante, que le concile de Francfort rejeta le culte des images.

X I.

Je trouve un diplôme d'*Otton III*, de l'an 998, dans lequel il condamne comme un mensonge, la donation de *Constantin* et celle de *Charles le chauve*, sans daigner dire seulement un mot des donations de *Pepin*, de *Charlemagne* et de *Louis I*. Que doit-on en conclure ?

X I I.

Je vois dans le *Goldast* une constitution de *Frédéric Barberousse*, en faveur d'*Aix-la-Chapelle*: cette constitution rapporte tout au long une charte de *Charlemagne*.

Charlemagne s'y exprime ainsi : Vous savez que chassant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes et le palais que *Granus*, frère de *Néron* et d'*Agrippa*, avait autrefois bâtis. Voilà, dit-on, pourquoi *Aix* est appelée *aquis grana*.

Ce diplôme de *Charlemagne* ressemble au discours de *Trimalcion* dans *Pétrone*, sur la guerre de *Troye*.

Le diplôme est-il faux ? ou doit-on seulement accuser celui qui fit parler *Charlemagne* ?

Combien d'anciennes pièces non moins fausses ! combien de suspects ! et qu'il est pardonnable de se tromper !

10 LETTRE DE M. CUBSTORF,
L E T T R E

ECRITE SOUS LE NOM DE M. CUBSTORF,
PASTEUR DE HELMSTAD, A M. KIRKERF,
PASTEUR DE LAUVTORP.

Du 10 octobre 1760.

JE gémiss, comme vous, mon cher confrère, des funestes progrès de la philosophie. Les magistrats, les princes pensent, nous sommes perdus. L'Angleterre sur-tout a corrompu l'Europe par ses malheureuses découvertes sur la lumière, sur la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent insensiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui est raisonnable; et ils répondent à plusieurs de nos inventions :

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.

J'ai réfléchi dans l'amertume de mon cœur sur cette haine funeste que tant de personnes de tout rang, de tout âge et de tout sexe déploient si hautement contre nos semblables; peut-être nos divisions en sont-elles la source; peut-être aussi devons-nous l'attribuer au peu de circonspection de certaines personnes qui ont révolté les esprits au lieu de les gagner. Nous avons insulté les sages, comme les luthériens outragent les calvinistes, comme les calvinistes disent des injures aux anglicans, les anglicans aux puritains, ceux-ci aux primitifs nommés *quakers*, tous à l'Eglise romaine, et l'Eglise romaine à tous.

Si nous avions été plus modérés, je suis persuadé qu'on ne se serait pas tant révolté contre

nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui attaquent injustement les fondemens d'un édifice que nous démolissons nous-mêmes, et dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jeter à la tête.

Jé pense que le seul moyen de ramener nos ennemis serait de ne leur montrer que de la charité et de la modestie; mais nous commençons par prodiguer les noms de *petits esprits*, de *libertins*, de *coeurs corrompus*; nous forçons leur amour-propre à se mettre contre nous sous les armes. Ne serait-il pas plus sage et plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout?

D'un côté, nous leur difons que nos opinions sont si claires qu'il faut être en démence pour les nier; de l'autre, nous leur crions qu'elles sont si obscures qu'il ne faut pas faire usage de sa raison avec elles. Comment veut-on qu'ils ne soient pas embarrassés par ces deux expositions contradictoires?

Chacune de nos sectes prétend le titre d'*universelle*; mais qu'avons-nous à répondre quand nos adversaires prennent une mappemonde, et couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre secte est confinée?

Montrons-leur qu'elle mériterait d'être universelle, si nous étions sages; ne les révoltions point en leur disant qu'il n'y a de probité que chez nous: voilà ce qui a le plus soulevé les savans. Ils ne conviendront jamais que *Confucius*, *Pythagore*, *Zaleucus*, *Socrate*, *Platon*, *Caton*, *Scipion*, *Cicéron*, *Trajan*, les *Antonins*, *Epictète*, et tant

d'autres, n'eussent pas de vertu ; ils nous reprocheront de calomnier, par cette assertion odieuse, les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Hélas ! l'anabaptiste, les mains teintes de sang, aurait-il été bien reçu à dire, pendant le siège de Munster, qu'il n'y avait de probité que chez lui ? le calviniste aurait-il pu le dire en assassinant le duc de Guise ? le papiste en sonnant les matines de la Saint-Barthelemi ? Poltrot, Clément, Obâtel, Ravaillac, le jésuite le Tellier étaient très-dévots ; mais en bonne foi n'aimeriez-vous pas mieux la probité de la Motte-le-Vayer, de Gassendi, de Locke, de Bayle, de Descartes, de Middleton, et de cent autres grands-hommes que je vous nommerais ? Non, mon frère, ne nous servons jamais de ces malheureux argumens qu'on rétorque si aisément contre nous-mêmes. Le père Canaye disait : *Point de raison* ; et moi je dis : *Point de dispute, point d'insolence.*

On dit qu'autrefois nous nous sommes laissés emporter à l'ambition, à la haine, à l'avarice, à la vengeance ; que nous avons disputé aux princes leur juridiction ; que nous avons troublé les États ; que nous avons répandu le sang : ne tombons plus dans ces horribles excès, convenons que l'Eglise est dans l'Etat, et non l'Etat dans l'Eglise. Obéissons aux princes comme tous les autres sujets. Ce sont nos scandales, encore plus que nos dogmes, qui nous ont fait tant d'ennemis. On ne s'élève contre les lois et contre les fonctions des magistrats dans aucun pays de la terre. Si on s'est élevé contre nous dans tous les temps et dans tous les lieux, à qui en est la faute ?

L'humilité, le silence, et la prière, doivent être nos seules armes.

Les savans ne croient pas certaines assertions, (ni nous non plus.) Hé bien, les croiront-ils davantage quand nous les outragerons? Les Chinois, les Japonais, les Siamois, les Indiens, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Africains, ne croient pas en nous; irons-nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos de l'Etat, de mauvais citoyens, d'ennemis de DIEU et des hommes? Pourquoi ne disons-nous point d'injures à toutes ces nations, et outrageons-nous un Allemand, un Anglais, qui ne pensent pas comme nous? Pourquoi tremblons-nous respectueusement devant un souverain qui nous méprise, et déclamons-nous si fièrement contre un particulier sans crédit, que nous soupçonnons de ne pas nous estimer assez?

Cette rage de vouloir dominer sur les esprits doit être bien confondue. Je vois que chaque effort que nous faisons pour nous relever sert à nous abattre. Laissons en repos les puissans du monde et les hommes instruits, afin qu'ils nous y laissent; vivons en paix avec ceux que nous ne subjuguons jamais, et qui peuvent nous décorer. Réprimons sur-tout la hauteur et l'emportement, qui conviennent si mal, et qui réussissent si peu.

Vous connaissez le pasteur *Durnol*; c'est un bon homme au fond, mais il est fort colérique. Il expliquait un jour le Pentateuque aux enfans, et il en était à l'article de l'âne de *Balaam*: un jeune garçon se mit à rire, *M. Durnol* fut indigné; il

14 LETTRE DU SECRETAIRE

cria, il menaça, il prouva que les ânes pouvaient parler très-bien, sur-tout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée: le petit garçon se mit à rire davantage, *M. Durnol* s'emporta; il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant: Ah! je conviens que l'âne de *Balaam* parlait, mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait sur moi une grande impression, et j'ai conseillé depuis à tous mes amis de cesser de ruer et de braire.

L E T T R E

DU SECRETAIRE DE M. DE VOLTAIRE,

AU SECRETAIRE DE M. LE FRANC DE POMPIGNAN,

MONSIEUR,

VOUS avez écrit trois lettres à *M. de Voltaire*, signées *Ladoux*, à l'hôtel des Asturies, rue du sépulcre. Vous lui dites, dans ces trois lettres, que vous avez été le secrétaire du célèbre *M. le Franc de Pompignan*; que vous n'avez plus le bonheur d'être chez lui, et qu'il vous a renvoyé parce qu'il vous soupçonnait d'avoir fourni à *M. de Voltaire* des mémoires contre lui.

Vous demandiez à *M. de Voltaire* une attestation qui détruisit cette calomnie. Il vous répondit qu'il ne vous connaissait pas, que vous ne le connaissiez pas, et qu'on ne lui avait jamais envoyé d'autres mémoires contre *M. le Franc de Pompignan*, que ses propres ouvrages. Il me charge,

étant vieux, malade, et presque aveugle, de vous répéter la même chose de sa part.

Voici tout ce qu'il connaît de *M. le Franc de Pompignan*.

1°. D'assez mauvais vers.

2°. Son discours à l'académie, dans lequel il insulte tous les gens de lettres.

3°. Un mémoire au roi, dans lequel il dit à sa majesté qu'il a une belle bibliothèque à Pompignan-les-Montauban.

4°. La description d'une belle fête qu'il donna dans Pompignan, de la procession dans laquelle il marchait derrière un jeune jésuite, accompagné des bourdons du pays; et d'un grand repas de vingt-six couverts, dont il a été parlé dans toute la province.

5°. Un beau sermon de sa composition, dans lequel il dit qu'il est avec les étoiles dans le firmament, tandis que les prédicateurs de Paris et tous les gens de lettres sont à ses pieds dans la fange.

Mon maître a appris aussi que *M. le Franc de Pompignan*, (quoiqu'il soit noyé) se comparait à *Moïse*, et que monsieur son frère l'évêque était *Aaron*; il leur en fait ses compliments.

Il a entendu parler aussi d'une pastorale de monsieur l'évêque, adressée aux habitans du-Puy-en-Velay, par monseigneur, CORTIAT, secrétaire. On lui a mandé que dans cette pastorale il est question d'*Aristophane*, de *Diagoras*, du dictionnaire encyclopédique, de *Fontenelle*, de *la Motte*, de *Perrault*, de *Terrasson*, de *Boindin*, du chancelier *Bacon*, de *Descartes*, de *Mallebranche*.



de *Locke*, de *Newton*, de *Leibnitz*, de *Montesquieu* etc.

Nous félicitons messieurs du Puy-en-Velay d'avoir lu les ouvrages de tous ces messieurs; tel pasteur, telles brebis. Mais mon maître n'entre dans aucune de ces querelles scientifiques; il cultive la terre avec bien de la peine, et laisse les grands-hommes éclairer leur siècle.

Vous lui mandez que monsieur l'évêque d'*Alais* veut vous prendre pour secrétaire, en cas que vous ayez une attestation en bonne forme, que vous n'avez point trahi les secrets de *M. le Franc de Pompignan*; il vous envoie cette attestation, et il se flatte que, quand vous ferez à *M. d'Alais*, vous ne ressemblerez pas à *M. Cortiat* secrétaire.

P. S. Je vous demande pardon, Monsieur, j'oubliais, dans les ouvrages de *M. le Franc de Pompignan*, la Prière du déiste, qu'il a traduite de l'anglais.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE,

Grand fauconnier de France, sur Urceus Codrus.

VOTRE procédé, monsieur le duc, est de l'ancienne chevalerie: vous vous exposez pour sauver un homme qui s'est mis en péril à votre suite; mais la petite erreur dans laquelle vous m'avez induit, sert à déployer votre profonde érudition. Peu de grands fauconniers auraient déterré les *Sermones festivi*, imprimés en 1502. Raillerie à part, vous faites une action digne de votre belle ame, en vous mettant pour moi à la brèche.

Vous

Vous me disiez dans votre première lettre, qu'*Urcus Codrus* était un grand prédicateur; vous m'apprenez dans votre seconde que c'était un grand libertin, mais cependant qu'il n'était pas cordelier. Vous demandez pardon à *S^t François d'Assise*, et à tout l'ordre séraphique, de la méprise où vous m'avez fait tomber, je prends sur moi la pénitence; mais il reste toujours pour véritable que les mystères représentés à l'hôtel de Bourgogne, étaient beaucoup plus décens que la plupart des sermons du seizième siècle. C'est sur ce point que roule la question.

Mettons qui nous voudrons à la place d'*Urcus Codrus*, et nous aurons raison. Il n'y a pas un mot dans les mystères qui alarme la pudeur et la piété. Quarante associés, qui font et qui jouent des pièces saintes en français, ne peuvent s'accorder à déshonorer leurs pièces par des indécentes qui révolteraient le public, et qui feraient fermer le théâtre. Mais un prédicateur ignorant, qui n'a nul usage des bienfécances, peut mêler dans son sermon quelques sottises, sur-tout quand il les prononce en latin.

Tels étaient, par exemple, les sermons du cordelier *Maillard*, que vous avez sans doute dans votre riche et immense bibliothèque; vous verrez dans son sermon du jeudi de la seconde semaine du carême, qu'il apostrophe ainsi les femmes des avocats qui portent des habits garnis d'or: *Vous dites que vous êtes vêtues suivant votre état; à tous les diables votre état et vous-mêmes, Mesdemoiselles. Vous me direz peut-être: Nos maris ne nous*

T. 71. *Mélanges littér.* T. IV. B

donnent point de si belles robes; nous les gagnons de la peine de notre corps; à trente mille diables la peine de votre corps, Mesdemoiselles.

Je ne vous répète que ce trait de frère *Maillard*, pour ménager votre pudeur; mais si vous voulez vous donner le soin d'en chercher de plus forts dans le même auteur, vous en trouverez de dignes d'*Urceus Codrus*. Frères *André* et *Menot* étaient fort fameux pour les turpitudes: la chaire, à la vérité, ne fut pas toujours souillée par des obscénités; mais long-temps les sermons ne valurent pas mieux que les mystères de l'hôtel de Bourgogne.

Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raison dans leurs discours, parce qu'on est obligé de raisonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raison était encore bien loin de l'éloquence. La chaire, le barreau, le théâtre, la philosophie, la littérature, la théologie, tout chez nous fut, à quelques exceptions près, fort au-dessous des pièces qu'on joue aujourd'hui à la foire.

Le bon goût en tout genre n'établit son empire que dans le siècle de *Louis XIV*; c'est-là ce qui me détermina, il y a long-temps, à donner une légère esquisse de ce temps glorieux; et vous avez remarqué que dans cette histoire, c'est le siècle qui est mon héros, encore plus que *Louis XIV* lui-même, quelque respect et quelque reconnaissance que nous devions à sa mémoire.

Il est vrai qu'en général nos vofins ne valaient guère mieux que nous. Comment s'est-il pu faire

que l'on prêchât toujours et que l'on prêchât si mal ? Comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis si long-temps de la barbarie en tant de genres, n'étaient-ils, pour la plupart, dans la chaire que des arlequins en surplis ; tandis que la Jérusalem du *Tasse* égalait l'*Iliade*, que l'*Orlando furioso* surpassait l'*Odyssée*, que le *Pastor fido* n'avait point de modèle dans l'antiquité, et que les *Raphaël* et les *Paul Véronèse* exécutaient réellement ce qu'on imagine des *Zeuxis* et des *Apelles* ?

Il n'est pas douteux, monsieur le duc, que vous n'avez lu le concile de Trente ; il n'y a point de duc et pair, à ce que je pense, qui n'en lise quelques sessions tous les matins. Vous avez remarqué le sermon de l'ouverture de ce concile par l'évêque de Bitonto ?

Il prouve premièrement que le concile est nécessaire, parce que plusieurs conciles ont déposé des rois et des empereurs ; secondement, parce que dans l'*Enéide*, *Jupiter* assemble le concile des dieux ; troisièmement, parce qu'à la création de l'homme et à l'aventure de la tour de Babel, DIEU s'y prit en forme de concile. Il assure ensuite que tous les prélats doivent se rendre à Trente comme dans le cheval de Troie ; enfin, que la porte du paradis et du concile est la même ; que l'eau vive en découle, et que les pères doivent en arroser leurs cœurs comme des terres sèches ; faute de quoi, le *S^t Esprit* leur ouvrira la bouche comme à *Balaam* et à *Caïphe*.

Voilà ce qui fut prêché devant les états.

généraux de la chrétienté. Quel préjugé divin en faveur d'un concile? Le sermon de *S^t Antoine de Padoue* aux poissons, est encore plus fameux en Italie, que celui de M. de *Bitonto*. On pourrait donc excuser notre frère *André*, et notre frère *Garasse*, et tous nos gilles de la chaire des seizième et dix-septième siècles, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la source de cette grossièreté absurde, si universellement répandue en Italie du temps du *Tasse*; en France, du temps de *Montagne*, de *Charron*, et du chancelier de *l'Hospital*; en Angleterre, dans le siècle de *Bacon*? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leurs siècles? Prenez-vous-en aux collèges qui élevaient la jeunesse, et à l'esprit monacal et théologal qui mettait la dernière main à notre barbarie que les collèges avaient ébauchée. Un génie tel que le *Tasse* lisait Virgile, et produisait la Jérusalem. Un *Macchiavel* lisait Térence, et faisait la Mandragore; mais quel moine, quel docteur lisait Cicéron et Démosthènes? Un malheureux écolier, devenu imbécille pour avoir été forcé, pendant quatre ans, d'apprendre par cœur *Jean Despautère*, et ensuite devenu fou pour avoir soutenu une thèse sur *l'université de la part de la chose et de la pensée*, et sur les catégories, recevait en public son bonnet et ses lettres de démence, et s'en allait prêcher devant un auditoire, dont les trois quarts étaient plus imbécilles que lui, et plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques, le

cou tendu, les yeux fixes, la bouche ouverte, comme les enfans écoutent des contes de forciers, et s'en retournait tout contrit. Le même esprit qui le conduisait aux facéties de la Mère sotte, le conduisait à ces sermons; et on y était d'autant plus assidu qu'il n'en coûtait rien. Car mettez un impôt sur les messes, comme on le proposa dans la minorité de *Louis XIV*, personne n'entendra la messe.

Ce ne fut guère que du temps de *Coeffetau* et de *Balzac*, que quelques prédicateurs osèrent parler raisonnablement, mais ennuyeusement; et enfin *Bourdaloue* fut le premier en Europe qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de *Burnet*, évêque de *Salisbury*, qui dit dans ses mémoires qu'en voyageant en France il fut étonné de ces sermons, et que *Bourdaloue* réforma les prédicateurs d'Angleterre comme ceux de France.

Bourdaloue fut presque le *Cornille* de la chaire, comme *Massillon* en a été depuis le *Racine*: non que j'égalé un art à moitié profane à un ministère presque saint; non que j'égalé non plus la difficulté médiocre de faire un bon sermon, à la difficulté prodigieuse et inexprimable de faire une bonne tragédie: mais je dis que *Bourdaloue* voulut raisonner comme *Cornille*, et que *Massillon* s'étudia, à être aussi élégant en prose que *Racine* l'était en vers.

Il est vrai qu'on reprocha souvent à *Bourdaloue*, comme à *Cornille*, d'être un peu trop avocat; de vouloir trop prouver au lieu de toucher, et de donner quelquefois de mauvaises preuves.

Maffillon, au contraire, crut qu'il valait mieux peindre et émouvoir : il imita *Racine*, autant qu'on peut l'imiter en prose, en prêchant cependant que les auteurs dramatiques sont damnés : car il faut bien que chaque apothicaire vante son onguent et damne celui de son voisin. Son style est pur, ses peintures sont attendrissantes.

Relisez ce morceau sur l'humanité des grands.

“ Hélas ! s'il pouvait être quelquefois permis
 „ d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux
 „ autres et à soi-même, ce devrait être à ces in-
 „ fortunés, que la misère, les calamités, les
 „ nécessités domestiques, et tous les plus noirs
 „ soucis environnent. Ils seraient bien plus dignes
 „ d'excuse, si portant déjà le deuil, l'amertume,
 „ le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissaient
 „ échapper quelques traits au dehors. Mais faut-il
 „ que les grands, les heureux du monde, à qui
 „ tout rit, et que les joies et les plaisirs accom-
 „ pagnent par-tout, prétendent tirer de leur
 „ félicité même, un privilège qui excuse leurs
 „ chagrins bizarres et leurs caprices ; qu'il leur
 „ soit permis d'être fâcheux, inquiets, inabor-
 „ dables, parce qu'ils sont plus heureux ! qu'ils
 „ regardent comme un droit acquis à la prospérité,
 „ d'accabler encore du poids de leur humeur des
 „ malheureux qui gémissent déjà sous le joug de
 „ leur autorité et de leur puissance. ”

Souvenez-vous ensuite de ce morceau de *Britannicus*.

Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs ;
 Vos jours, toujours fereins, coulent dans les plaisirs ;



L'empire en est, pour vous, l'inépuisable source ;
 Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
 Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
 S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
 Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
 Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
 Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques plents
 Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Je crois voir, dans la comparaison de ces deux morceaux, le disciple qui tâche de lutter contre le maître. Je vous en montrerais vingt exemples, si je ne craignais d'être long.

Maffillon et *Obeminais* savaient *Racine* par cœur, et déguisaient les vers de ce divin poète dans leur prose pieuse. C'est ainsi que plusieurs prédicateurs venaient apprendre chez *Baron* l'art de la déclamation, et rectifiaient ensuite le geste du comédien par le geste de l'orateur sacré. Rien ne prouve mieux que tous les arts sont frères, quoique les artistes soient bien loin de l'être.

Le malheur des sermons, c'est que ce sont des déclamations dans lesquelles on dit trop souvent le pour et le contre. Le même homme qui, dimanche dernier, assurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur; que les couronnes sont des épines; que les cours ne renferment que d'illustres malheureux; que la joie n'est répandue que sur le front du pauvre, prêche le dimanche suivant que le peuple est condamné à l'affliction et aux larmes, et que les grands de la terre sont plongés dans des délices dangereuses.

Ils disent dans l'avent, que DIEU est sans cesse

occupé du soin de fournir à tous nos besoins ; et en carême , que la terre est maudite. Ces lieux communs les mènent jusqu'au bout de l'année par des phrases fleuries et ennuyeuses.

Les prédicateurs en Angleterre ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guère. Le livre de la métaphysique la plus profonde est le recueil des sermons de *Clarke*. On dirait qu'il n'a prêché que pour les philosophes. Encore ces philosophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclaircissement ; et le Français à Londres à qui on ne prouve rien , aurait bientôt laissé là le prédicateur. Son recueil fait un excellent livre , que très-peu de gens sont capables d'entendre. Quelle différence entre les temps et entre les nations ! et qu'il y a loin de frère *Garasse* et de frère *André* , aux *Clarks* et aux *Massillons* !

Dans l'étude que j'ai faite de l'histoire , j'en ai toujours tiré ce fruit , que le temps où nous vivons est de tous les temps le plus éclairé , malgré nos très-mauvais livres , et malgré la foule de tant d'insipides journaux ; comme il est le plus heureux , malgré nos calamités passagères. Car quel est l'homme de lettres qui ne sache que le bon goût n'a été le partage de la France , qu'à commencer au temps de *Cinna* et des *Provinciales* ? Et quel est l'homme un peu versé dans notre histoire , qui puisse assigner un temps plus heureux depuis *Clovis* , que le temps qui s'est écoulé depuis que *Louis XIV* commença à régner par lui-même , jusqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler ? Je défie l'homme de la plus
mauvaise

mauvaise humeur de me dire quel siècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juste : il faut convenir , par exemple , qu'un géomètre de vingt-quatre ans en fait beaucoup plus que *Descartes* ; qu'un vicaire de paroisse prêche plus raisonnablement que le grand-aumônier de *Louis XII*. La nation est plus instruite , le style en général est meilleur ; par conséquent les esprits sont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Vous me direz que nous sommes à présent dans la décadence du siècle , et qu'il y a beaucoup moins de génie et de talens que dans les beaux jours de *Louis XIV*. Oui , le génie baisse et baissera nécessairement , mais les lumières sont multipliées ; mille peintres du temps de *Salvator-Rosa* ne valaient pas *Raphaël* et *Michel-Ange* ; mais ces mille peintres médiocres , que *Raphaël* et *Michel-Ange* avaient formés , composaient une école infiniment supérieure à celle que ces deux grands-hommes trouvèrent établie de leurs temps. Nous n'avons à présent , sur la fin de notre beau siècle , ni de *Massillon* , ni de *Bourdalone* , ni de *Bossuet* , ni de *Fénélon* ; mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui , est un *Démotribenes* en comparaison de tous ceux qui ont prêché depuis *S^t Remi* jusqu'au frère *Garasse*.

Il y a plus de distance de la moindre de nos tragédies aux pièces de *Jodelle* , que de *l'athalie* de *Racine* aux *Machabées* de *la Motte* , et au *Moïse* de l'abbé *Nadal*. En un mot , dans tous les arts de l'esprit , nos artistes valent bien moins qu'au

commencement du grand siècle et dans ses beaux jours ; mais la nation vaut mieux. Nous sommes inondés, à la vérité, de pitoyables brochures ; et les miennes se mêlent à la foule : c'est une multitude prodigieuse de mouchérons et de chenilles qui prouvent l'abondance des fruits et des fleurs : vous ne voyez pas de ces insectes dans une terre stérile ; et remarquez que dans cette foule immense de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, et tous précipités au bout de quelques jours dans un oubli éternel, il y a quelquefois plus de goût et de finesse que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les Lettres provinciales.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit, comparées à une indigence de plus de douze cents années.

Si vous examinez à présent nos mœurs, nos lois, notre gouvernement, notre société, vous trouverez que mon compte est juste. Je date depuis le moment où *Louis XIV* prit en main les rênes ; et je demande au plus acharné frondeur, au plus triste panégyriste des temps passés, s'il osera comparer les temps où nous vivons, à celui où l'archevêque de Paris portait au parlement un poignard dans sa poche ? Aimera-t-il mieux le siècle précédent, où l'on tuait le premier ministre à coups de pistolet dans la cour du Louvre, et où l'on condamnait sa femme à être brûlée comme forcière ? Dix ou douze années du grand *Henri IV* paraissent heureuses, après quarante ans d'abominations et d'horreurs qui font dresser les cheveux ; mais pendant ce peu d'années que le meilleur des

princes employait à guérir nos blessures, elles faignaient encore de tous côtés : le poison de la *ligue* infectait encore les esprits ; les familles étaient divisées ; les mœurs étaient dures ; le fanatisme régnait par-tout, hormis à la cour. Le commerce commençait à naître ; mais on n'en goûtait pas encore les avantages ; la société était sans agrémens, les villes sans police ; toutes les consolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et pour comble de malheur, *Henri IV* était haï. Ce grand homme disait au duc de *Sully* : *Ils ne me connaissent pas, ils me regretteront.*

Remontez à travers cents mille assassinats commis au nom de DIEU, sur les débris de nos villes en cendres, jusqu'au temps de *François I* ; vous voyez l'Italie teinte de notre sang, un roi prisonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de *père du peuple* est resté à *Louis XII* ; mais ce père eut des enfans bien malheureux, et le fut lui-même : chassé de l'Italie, dupé par le pape, vaincu par *Henri VIII*, obligé de donner de l'argent à son vainqueur pour épouser sa sœur ; il fut bon roi d'un peuple grossier, pauvre, et privé d'arts et de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maisons de bois, de paille, et de plâtre, presque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux, sans doute, vivre sous un bon roi d'un peuple éclairé et opulent, quoique malin et raisonneur.

Plus vous vous enfoncez dans les siècles précédens, plus vous trouvez tout sauvage ; et c'est ce qui rend notre histoire de France si dégoûtante, qu'on a été obligé d'en faire des abrégés chrono-

logiques à colonnes, où tout le nécessaire se trouve, et où l'inutile seul est omis, pour sauver l'ennui d'une lecture insupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent savoir en quelle année la forbonne fut fondée; et aux curieux, qui doutent si la statue équestre qui est dans la cathédrale gothique de Paris, est de *Philippe de Valois*, ou de *Philippe le Bel*.

Ne dissimulons point; nous n'existons que depuis environ six vingts ans: lois, police, discipline militaire, commerce, marine, beaux-arts, magnificence, esprit, goût, tout commence à *Louis XIV*, et plusieurs avantages se perfectionnent aujourd'hui. C'est-là ce que j'ai voulu insinuer, en disant que tout était barbare chez nous auparavant, et que la chaire l'était comme tout le reste. *Urceus Codrus* ne valait pas trop la peine que je vous parlasse long-temps de lui; mais il m'a fourni des réflexions qui pourront être utiles si vous avez la bonté de les redresser.

P. S. Dans l'éloge que je viens de faire de ce siècle, dont je vois la fin, je ne prétends point du tout comprendre le libraire qui a imprimé l'Appel aux nations, en faveur de *Corneille* et de *Racine*, contre *Shakespeare* et *Otmai*; et j'avouerai sans peine que *Robert Etienne* imprimait plus correctement que lui. Il a mis des *certitudes* pour des *attitudes*, *profane* pour *ancienne*, *votre* *seur* pour *ma* *seur*; et quelques autres contre-sens qui défigurent un peu cette importante brochure. Comme c'est un procès qui doit être jugé à Pétersbourg, à Berlin, à Vienne, à Paris, et à Rome, par les gens qui n'ont rien à faire, il est bon que les pièces ne soient point altérées.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

I 7 6 I.

SIC vos, non vobis. Dans le nombre immense de tragédies, comédies, opéras comiques, discours moraux, et facéties, au nombre d'environ cinq cents mille, qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie sous mon nom, intitulée *Zulime*; la scène est en Afrique: il est bien vrai qu'autrefois ayant été avec *Alsire* en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*, avant d'aller voir *Idamé* à la Chine; mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point. Presque personne dans le parterre ne connaissait la ville d'Arfénie; qui était le lieu de la scène; c'est pourtant une colonie romaine nommée *Arfinaria*; et c'est encore par cette raison-là qu'on ne la connaissait pas.

Tremizène est un nom bien sonore, c'est un joli petit royaume; mais on n'en avait aucune idée: la pièce ne donna nulle envie de s'informer du gissement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte, *et quæ desperat tractata nitescere posse relinquit*. Des corsaires se sont enfin saisis de la pièce, et l'ont fait imprimer; mais par droit de conquête, ils ont supprimé deux ou trois cents vers de ma façon, et en ont mis autant de la leur: je crois qu'ils ont très-bien fait; je ne veux point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient, et qu'il est aussi mauvais que l'était le mien: les

rieurs auront beau jeu ; au lieu d'avoir une pièce à siffler, ils en auront deux.

Il est vrai que les rieurs seront en petit nombre, car peu de gens pourraient lire les deux pièces ; je suis de ce nombre ; et de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du siècle passé, autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me faisant le commentateur de *Pierre Corneille*. L'académie a agréé ce travail ; je me flatte que le public le secondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Il vaut mieux commenter Héraclius que de faire Tancrède, on risque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce Tancrède, beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait le monde, et qu'on assurait être mon ouvrage : il ressemblait à cette Zulime.

C'est ainsi qu'un honnête libraire, nommé *Grangé*, s'avisait d'imprimer une Histoire générale, qu'il assurait être de moi, et il me le foutenait à moi-même ; il n'y a pas grand mal à tout cela. Quand on vexe un pauvre auteur, les dix-neuf vingtièmes du monde l'ignorent, le reste en rit, et moi aussi. Il y a trente à quarante ans que je prenais sérieusement la chose. J'étais bien sot ! Adieu, je vous embrasse.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET. 31

À M. L'ABBÉ D'OLIVET,

CHANCELIER DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Au château de Ferney, ce 20 août 1761.

VOUS m'aviez donné, mon cher chancelier, le conseil de ne commenter que les pièces de *Corneille* qui sont restées au théâtre. Vous vouliez me soulager ainsi d'une partie de mon fardeau, et j'y avais consenti, moins par paresse que par le désir de satisfaire plutôt le public; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de temps qu'on ne pense; et ayant déjà commenté toutes les pièces de *Corneille* qu'on représente, je me vois en état de faire quelques notes utiles sur les autres.

Il y a plusieurs anecdotes curieuses qu'il est agréable de savoir. Il y a plus d'une remarque à faire sur la langue. Je trouve, par exemple, plusieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui sont même entièrement oubliés, et dont nos voisins les Anglais se servent heureusement. Ils ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gaieté, cette urbanité, ces faillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute; et ils rendent cette idée par le mot *humeur*, *humour*, qu'ils prononcent *gumor*; et ils croient qu'ils ont seuls cette *humeur*, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant, c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de *Corneille*. Au reste, quand je dis que cette *humeur* est une espèce d'urbanité, je parle à un homme

instruit, qui fait que nous avons appliqué mal-à-propos le mot d'*urbanité* à la politesse, et qu'*urbanitas* signifiait à Rome précisément ce qu'*humour* signifie chez les Anglais. C'est en ce sens qu'*Horace* dit : *Frontis ad urbana descendit premia* ; et jamais ce mot n'est employé autrement dans cette satire que nous avons sous le nom de *Pétrone*, et que tant d'hommes sans goût ont prise pour l'ouvrage d'un consul *Petronius*.

Le mot *partie* se trouve encore dans les comédies de *Corneille* pour *esprit*. Cet homme a des *parties*. C'est ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme était excellent ; car c'est le propre de l'homme de n'avoir que des parties ; on a une sorte d'*esprit*, une sorte de talent ; mais on ne les a pas tous. Le mot *esprit* est trop vague ; et quand on vous dit, cet homme a de l'*esprit*, vous avez raison de demander du quel ?

Que d'expressions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du temps de *Corneille* ; et que de pertes nous avons faites, soit par pure négligence, soit par trop de délicatesse ! On assignait, on *apointait* un temps, un rendez-vous ; celui qui, dans le moment marqué, arrivait au lieu convenu, et qui n'y trouvait pas son *prometteur*, était *désappointé*. Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette situation d'un homme qui tient sa parole, et à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée, on est, quoi ? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette situation : nous disions autrefois *forclos* ; ce mot très-expressif n'est demeuré qu'au barreau.

Les *affres* de la mort, les *angoisses* d'un cœur *navré* n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expressions absolument nécessaires, dont les Anglais se font heureusement enrichis. Une rue, un chemin sans issue, s'exprimait si bien par *non-passe*, *impasse*, que les Anglais ont imité; et nous sommes réduits au mot bas et impertinent de *cul-de-sac*, qui revient si souvent, et qui déshonore la langue française.

Je ne finirais point sur cet article, si je voulais sur-tout entrer ici dans le détail des phrases heureuses que nous avons prises des Italiens, et que nous avons abandonnées. Ce n'est pas d'ailleurs que notre langue ne soit abondante et énergique; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richesses, c'est cette multitude de livres frivoles, dans lesquels on ne trouve que le style de la conversation, et un vain ramas de phrases usées et d'expressions impropres. C'est cette malheureuse abondance qui nous appauvrit.

Je passe à un article plus important, qui me détermine à commenter jusqu'à Pertharite. C'est que dans ces ruines on trouve des trésors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de Pyrrhus et d'Andromaque est dans Pertharite? qui croirait que *Racine* en ait pris les sentimens, les vers même? Rien n'est pourtant plus vrai; rien n'est plus palpable. Un *Grimoald* dans *Corneille* menace une *Rodelinde* de faire périr son fils au berceau, si elle ne l'épouse.

Son fort est en vos mains : aimer ou dédaigner
Le va faire périr, ou le faire régner.

Pyrrbus dit précisément dans la même situation :

Je vous le dis, il faut, ou périr ou régner.

Grimoald dans *Cornelle* veut punir

Sur ce fils innocent,

La dureté d'un cœur si peu reconnaissant.

Pyrrbus dit dans *Racine* :

Le fils me répondra des mépris de la mère.

Rodelinde dit à *Grimoald* :

Comte, penfes-y bien, et pour m'avoir aimée
N'imprime point de tache à tant de renommée;
Ne crois que ta vertu, laisse-la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame.
On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
Ne serait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

Andromaque dit à *Pyrrbus* :

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux?

.....
Non, non: d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile,
Seigneur, voilà des foins dignes du fils d'Achille.

L'imitation est visible; la ressemblance est

entière. Il y a bien plus, et je vais vous étonner. Tout le fond des scènes d'*Oreste* et d'*Hermione* est pris d'un *Garibald* et d'une *Edvige*, personnages inconnus de cette malheureuse pièce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils eussent suffi pour faire tomber *Pertbarite*; et c'est à quoi *Boileau* fait allusion quand il dit :

Qui de tant de héros va choisir Childebrand.

Mais *Garibald*, tout *Garibald* qu'il est, ne laisse pas de jouer avec son *Edvige*, absolument le même rôle qu'*Oreste* avec *Hermione*. *Edvige* aime encore *Grimoald*, comme *Hermione* aime *Pyrrhus*: elle veut que *Garibald* la venge d'un traître qui la quitte pour *Rodelinde*. *Hermione* veut qu'*Oreste* la venge de *Pyrrhus*, qui la quitte pour *Andromaque*.

E D V I G E.

Pour gagner mon amour il faut servir ma haine.

H E R M I O N E.

Vengez-moi, je crois tout.

G A R I B A L D E.

Le pourrez-vous, Madame, et savez-vous vos forces?
 Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces?
 Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un visage aimé
 Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
 Non, vous vous abusez, votre cœur vous abuse, etc.

O R E S T E.

Et vous le haïssez! avouez-le, Madame,
 L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.
 Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
 Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.
 Ces idées que le génie de *Cornille* avait jetées

au hafard, fans en profiter, le goût de *Racine* les a recueillies, et les a mifes en œuvre; il a tiré de *Por*, en cette occafion, de *ftercore Ennii*.

Corneille ne confultait perfonne, et *Racine* confultait *Boileau*; auffi l'un tomba toujours depuis *Héraclius*, et l'autre s'éleva continuellement.

On croit affez communément que *Racine* amollit et avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour, qui ne font que trop en poffeffion de notre fcène. Mais la vérité me force d'avouer que *Corneille* en ufait ainfi avant lui, et que *Rotrou* n'y manquait pas avant *Corneille*.

Il n'y a aucune de leurs pièces qui ne foit fondée en partie fur cette paffion: la feule différence eft qu'ils ne l'ont jamais bien traitée; qu'ils n'ont jamais parlé au cœur, qu'ils n'ont jamais entendu. L'amour n'a été touchant que dans les fcènes du *Cid*, imitées de *Guillain de Cafiro*. *Corneille* a mis de l'amour jufque dans le fujet terrible d'*Oedipe*.

Vous favez que j'ofai traiter ce fujet, il y a quarante-fept ans. J'ai encore la lettre de *M. Dacier*, à qui je montrai le quatrième acte imité de *Sophocle*. Il m'exhorte, dans cette lettre de 1714, à introduire les chœurs, et à ne point parler d'amour dans un fujet où cette paffion eft fi impertinente. Je fuis fon confeil; je lus l'efquiffe de la pièce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, et à mettre au moins quelque fouverain d'amour dans *Philoctete*, afin, difaient-ils, qu'on pardonnât l'infipidité de *Jocafte* et d'*Oedipe* en faveur des fentimens de *Philoctete*.

Le peu de chœurs même que je laiffai ne furent

point exécutés. Tel était le détestable goût de ce temps-là. On représenta, quelque temps après, Athalie, ce chef-d'œuvre du théâtre. La nation dut apprendre que la scène pouvait se passer d'un genre qui dégénère quelquefois en idylle et en églogue. Mais comme Athalie était soutenue par le pathétique de la religion, on s'imagina qu'il fallait toujours de l'amour dans les sujets profanes.

Enfin, Mérope, et en dernier lieu Oreste, ont ouvert les yeux du public. Je suis persuadé que l'auteur d'Electre pense comme moi, et que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus sublime et le plus effrayant sujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuse habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puérides, étrangères au sujet: on en sentait le ridicule, et on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers se moquaient de nous, mais nous n'en savions rien. Nous pensions qu'une femme ne pouvait paraître sur la scène sans dire *j'aime*, en cent façons, et en vers chargés d'épithètes et de chevilles. On n'entendait que *ma flamme*, et *mon ame*; *mes feux*, et *mes vœux*; *mon cœur*, et *mon vainqueur*. Je reviens à *Cornelle*, qui s'est élevé au-dessus de ces petiteesses, dans ses belles scènes des Horaces, de Cinna, de Pompée etc. Je reviens à vous dire que toutes ses pièces pourront fournir quelques anecdotes et quelques réflexions intéressantes.

Ne vous effrayez pas, si tous ces commentaires produisent autant de volumes que votre *Cicéron*. Engagez l'académie à me continuer ses bontés, ses leçons; et sur-tout donnez-lui l'exemple.

L E T T R E

ECRITE SOUS LE NOM DE M. FORMEY.

1 7 6 2.

TOUT le monde est instruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illustre M. *Boullier*; on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette dispute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profession, et à moi-même (comme on dit) si je restais muet *vis-à-vis* M. *Boullier*. J'ai pris des engagements *vis-à-vis* le public, il faut les remplir. L'univers a lu mes *Pensées raisonnables* que je donnai en 1759, au mois de juin. Je ne fais si je dois les préférer à la lettre que je lâchai sous le nom de M. *Gervaise Holmes*, en 1750. Tout Paris, *vis-à-vis* les *Pensées raisonnables*, est pour la lettre de M. *Gervaise Holmes*, et tout Londres est pour les *Pensées*. Je peux dire, *vis-à-vis* de Londres et de Paris, qu'il y a quelque chose de plus profond dans les *Pensées*, et je ne fais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le *Journal de Trévoux* du mois de juin 1751, et l'*Avant-coureur* du 5 juillet, sont de mon avis. Il est vrai que le *Journal chrétien* se déclare absolument contre les *Pensées raisonnables*. Je vais reprendre cette matière, puisque je l'ai discutée au long dans le *Mercur*e de février 1753, pages 55 et suivantes, comme *tout le monde le sait*.

Quelques personnes de considération, pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont

conseillé de ne point répondre à M. *Boullier* directement, attendu qu'il est mort il y a deux ans ; mais avec tout le respect que je dois à ces messieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raisons tirées du fond des choses que j'ai expliquées ailleurs ; et pour le prouver, je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295^e tome de ma *Bibliothèque impériale*, page 75, rapporté très-infidèlement dans le *Journal littéraire*, année 1759. Il s'agit, comme on fait, des possibles, et des idées contraires qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le révérend père *Hayet* a traité cette matière, dans son dix-septième tome, avec sa sagacité ordinaire ; mais tous ceux qui ont lu les 101, 102 et 103^{es} tomes de ma *Bibliothèque germanique*, ont de quoi confondre le père *Hayet* ; ils verront aisément la différence entre les possibles, les possibles simples, les non-possibles, et les impossibles. Il ferait aisé de s'y méprendre si on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7, 9, et 11 de ma dissertation de 1760, qui a eu un si prodigieux succès.

Feu M. de *Cabusac* me manda, quelque temps avant qu'il fût attaqué dans la pie-mère, qu'il avait entendu dire à M. l'abbé *Trublet*, que lui abbé tenait de M. de *La Motte*, que non-seulement madame de *Lambert* avait un mardi, mais qu'elle avait aussi un mercredi ; et que c'était dans une des assemblées du mercredi qu'on avait agité la question si M. *Néedham* fait des anguilles avec de la farine, comme l'affure positivement M. de *Maupertuis*. Ce fait est lié nécessairement au système des possibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures grossières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière assemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la province de Languedoc, que l'ennui et mes ouvrages étaient au rang des compossibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-sept jours. J'ai déjà répondu à cette calomnie abominable, dans ma *Bibliothèque germanique*, d'une manière victorieuse.

Je distingue trois sortes d'ennuis. 1°. L'ennui qui est fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amuser ni persuader. 2°. L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, et cela se subdivise en quarante-huit sortes. 3°. L'ennui provenant de l'ouvrage: cet ennui vient de la matière ou de la forme; c'est pourquoi je reviens à M. *Boullier* mon adverfaire, que j'estimai toujours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit, en 1730, son *Ame des bêtes*. Un mauvais plaisant dit à ce sujet que M. *Boullier* était un excellent citoyen, mais qu'il n'était pas assez instruit de l'histoire de son pays; cette plaisanterie est déplacée, comme il est prouvé dans le *Journal helvétique*, octobre 1739. Ensuite il donna ses *Admirables pensées*, sur les pensées qu'un homme avait données à propos des pensées d'un autre.

On fait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occasion que je conçus le premier dessein de mes *Pensées raisonnables*. J'apprends qu'un savant de Vittemberg a écrit contre mon titre, et qu'il y trouve une double erreur.

J'en

J'en ai écrit à M. Pitt en Angleterre, et à milord Holderness; je suis étonné qu'ils ne m'aient point fait de réponse. Je persiste dans le dessein de faire l'*Encyclopédie* tout seul; si M. Cabusac n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article assez important, c'est la fameuse réponse de M. Pfaff, recteur de l'université de Vittemberg, au révérend père Croust, recteur des révérends pères jésuites de Colmar. On en fait coup sur coup trois éditions, et tous les savans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, et j'ai même quatre volumes sous presse, dans lesquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils coûteront trois livres le tome, c'est marché donné.

Il y a long-temps que je n'ai eu de nouvelles du célèbre professeur Vernet, connu dans tout l'univers par son zèle pour les manuscrits. Son *Catéchisme chrétien*, ainsi que mon *Philosophe chrétien*, et le *Journal chrétien*, sont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puisse se vanter, depuis les bigarrures du sieur Des-Accords.

Mais jusqu'à présent personne n'a assez approfondi le sens du fameux passage qu'on trouve dans la vie de Pythagore, par le père Gretzer, dans son vingt-unième volume in-folio. Il s'est totalement trompé sur ce chapitre, comme je le prouve.

Je reçois en ce moment par le chariot de poste les dix-huit tomes de la *Théologie* de notre illustre ami M. Onekre. J'en rendrai compte dans mon prochain journal. Il y a des souscripteurs qui me doivent plus de six mois; je les prie de me lire et de me payer.

T. 71. *Mélanges littér.* T. IV. D

L E T T R E
L E T T R E

ECRITE SOUS LE NOM DE M. CLOCPICRE,
A M. ERATOU; (*)

*Sur la question : Si les Juifs ont mangé de la
chair humaine, et comment ils l'apprétaient ?*

MONSIEUR et cher ami, quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez-moi, peu de gens lisent ; et parmi ceux qui lisent, il y en a beaucoup qui ne se servent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec M. *Pfaff*, l'illustre professeur de *Tübinge*, si connu dans tout l'univers, et M. *Crokus Dubius*, l'un des plus savans hommes de notre temps. Ils ne savaient point que les Juifs eussent mangé souvent de la chair humaine. *Dom Calmet* lui-même, qui a copié tant d'anciens auteurs dans ses commentaires, n'a jamais parlé de cette coutume des Juifs. Je dis à M. *Pfaff*, et à M. *Crokus*, qu'il y avait des passages qui prouvaient que les Juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval et la chair d'homme ; *Crokus* me dit qu'il en doutait ; et *Pfaff* m'affura crument que je me trompais.

Je cherchai sur le champ un *Ezéchiél*, et je leur montrai au chapitre XXXIX ces paroles :

“ Je vous ferai boire le sang des princes, et des
„ animaux gras ; vous mangerez de la chair grasse
„ jusqu'à satiété ; vous vous remplirez à table de
„ la chair des chevaux et des cavaliers. ”

(*) Anagramme d'*Arquet*.

M. *Pfaff* dit que cette invitation n'était faite qu'aux oiseaux ; *Crokus Dubius*, après un long examen , crut qu'elle s'adressait aussi aux Juifs , attendu qu'il y est parlé de table ; mais il prétendit que c'était une figure. Je les priaï humblement de considérer qu'*Ezéchiel* vivait du temps de *Cambyse*, que *Cambyse* avait dans son armée beaucoup de Scythes et de Tartares qui mangeaient des chevaux et des hommes assez communément ; que si cette habitude répugne un peu à nos mœurs efféminées , elle était très-conforme à la vertu mâle et héroïque de l'illustre peuple juif. Je les fis souvenir que les lois de *Moïse*, parmi les menaces de tous les maux ordinaires dont il effraye les Juifs transgresseurs , après leur avoir dit qu'ils seront réduits à ne point prêter , mais à emprunter à usure , et qu'ils auront des ulcères aux jambes , ajoutent qu'ils mangeront leurs enfans. Hé bien ! leur dis-je , ne voyez-vous pas qu'il était aussi ordinaire aux Juifs de faire cuire leurs enfans , et de les manger , que d'avoir la rogne , puisque le législateur les menace de ces deux punitions ?

Plusieurs réflexions dont j'appuyai mes citations , ébranlèrent MM. *Pfaff* et *Crokus*. Les nations les plus polies , leur dis-je , ont toujours mangé des hommes , et sur-tout des petits garçons. *Juvénal* vit les Egyptiens manger un homme tout cru. Il dit que les Gascons fesaient souvent de ces repas. Les deux voyageurs arabes , dont l'abbé *Renaudot* a traduit la relation , disent qu'ils ont vu manger des hommes sur les côtes de la Chine et des Indes.

D 2

Homère, parlant des repas des Cyclopes, n'a fait que peindre les mœurs de son temps. On fait que *Candide* fut sur le point d'être mangé par les Oreillons, parce qu'ils le prirent pour un jésuite; et que malgré la mauvaise plaisanterie, que les jésuites ne sont bons ni à rôtir ni à bouillir, les Oreillons aiment la chair des jésuites passionnement.

Vous sentez bien, Messieurs, leur dis-je, que nous ne devons pas juger des mœurs de l'antiquité par celles de l'université de Tubinge; vous savez que les Juifs immolaient des hommes: or, on a toujours mangé des victimes (a) immolées; et à votre avis, quand *Samuel* coupa en petits morceaux le roi *Agag*, qui s'était rendu prisonnier, n'était-ce pas visiblement pour en faire un ragoût? A quoi bon sans cela couper un roi en morceaux?

Les Juifs ne mangeaient point de ragoûts, dit *Crocius*. Je conviens, répliquai-je, que leurs cuisiniers n'étaient pas si bons que ceux de France, et je crois qu'il est impossible de faire bonne chère sans lard; mais enfin, ils avaient quelques ragoûts. Il est dit que *Rébecca* prépara des chevreaux à *Isaac*, de la manière dont ce bon homme aimait à les manger. *Pfaff* ne fut pas content de ma réponse; il prétendit que probablement *Isaac* aimait les chevreaux à la broche, et que *Rébecca* les lui fit rôtir. Je lui foutins que ces chevreaux étaient en ragoût, et que c'était l'opinion de dom *Calmet*; il me répondit que ce bénédictin ne savait pas

(a) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, et l'histoire de *Jenni*.

seulement ce que c'était qu'une broche ; que les bénédictins n'en connaissaient point , et que le sentiment de dom *Calmet* est erroné. La dispute s'échauffa ; nous perdîmes long-temps de vue le principal objet de la question ; mais on y revient toujours avec ceux qui ont l'esprit juste.

Pfaff était encore tout étonné des chevaux et des cavaliers que les Juifs mangeaient ; et enfin , la dispute roula sur la supériorité que doit avoir la chair humaine sur toute autre chair.

L'homme , dit *M. Crokius* , est le plus parfait de tous les animaux , par conséquent il doit être le meilleur à manger. Je ne conviens pas de cette conclusion , dit *M. Pfaff* ; de graves docteurs prétendent qu'il n'y a nulle analogie entre la pensée qui distingue l'homme , et une bonne pièce tremblante cuite à propos ; je suis de plus très-bien fondé à croire que nous n'avons point la chair courte , et que nos fibres n'ont point la délicatesse de celles des perdrix et des granaux. C'est de quoi je ne conviens pas , dit *Crokius* ; vous n'avez mangé ni de granaux , ni de petits garçons ; par conséquent , vous ne devez pas juger.

Nous étions très-embarrassés sur cette question , lorsqu'il arriva un hofsard , qui nous certifia qu'il avait mangé d'un cosaque pendant le siège de Colberg , et qu'il l'avait trouvé très-coriace. *Pfaff* triomphait ; mais *Crokius* soutient qu'on ne devait jamais conclure du particulier au général ; qu'il y avait cosaque et cosaque , et qu'on en trouverait peut-être de très-tendres.

Cependant , nous sentîmes quelque horreur au

récit de ce houfard , et nous le trouvâmes un peu barbare. Vraiment , Messieurs , nous dit-il , vous êtes bien délicats ; on tue deux ou trois cents mille hommes , tout le monde le trouve bon ; on mange un cofaque , et tout le monde crie.

AUX AUTEURS
DE LA GAZETTE LITTERAIRE.

1764.

Vous avez dit, Messieurs, en rendant compte de l'ouvrage de M. *Hooke*, que l'histoire romaine est encore à faire parmi nous, et rien n'est plus vrai. Il était pardonnable aux historiens romains d'illustrer les premiers temps de la république par des fables qu'il n'est plus permis de transcrire que pour les réfuter. Tout ce qui est contre la vraisemblance doit au moins inspirer des doutes ; mais l'impossible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que *Romulus* ayant rassemblé trois mille trois cents bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en quarré. Or mille pas en quarré suffiraient à peine pour deux métairies ; comment trois mille trois cents hommes auraient-ils pu habiter ce bourg ?

Quels étaient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands ? n'étaient-ils pas visiblement des chefs de voleurs, qui partageaient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce et indisciplinée ?

Ne doit on pas, quand on compile l'Histoire ancienne, faire sentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puissante?

Il est avéré, par l'aveu des écrivains romains, que pendant près de quatre cents ans l'Etat romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur, et autant en largeur. L'Etat de Gènes est beaucoup plus considérable aujourd'hui, que la république romaine ne l'était alors.

Ce ne fut que l'an 360 que Veïes fut prise après une espèce de siège ou de blocus, qui avait duré dix années. Veïes était auprès de l'endroit où est aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou six lieues de Rome; et le terrain autour de Rome, capitale de l'Europe, a toujours été si stérile, que le peuple voulut quitter sa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucunes de ses guerres, jusqu'à celle de *Pyrrhus*, ne mériteraient de place dans l'histoire, si elles n'avaient été le prélude de ses grandes conquêtes. Tous ces événemens, jusqu'aux temps de *Pyrrhus*, sont pour la plupart si petits et si obscurs, qu'il faut les relever par des prodiges incroyables, ou par des faits destitués de vraisemblance, depuis l'aventure de la louve qui nourrit *Romulus* et *Rémus*, et depuis celle de *Lucrece*, de *Clélie*, de *Curtius*, jusqu'à la prétendue lettre du médecin de *Pyrrhus*, qui proposa, dit-on, aux Romains d'empoisonner son maître, moyennant une récompense proportionnée à ce service. Quelle récompense pouvaient lui donner les Romains, qui n'avaient alors ni or, ni argent? et comment soupçonne-t-on un

médecin grec d'être assez imbécille pour écrire une telle lettre ?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes sans le moindre examen ; tous sont copistes, aucun n'est philosophe : on les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont été que des brigands courageux ; ils nous répètent que la vertu romaine fut enfin corrompue par les richesses et par le luxe, comme s'il y avait de la vertu à piller les nations, et comme s'il n'y avait de vice qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une histoire, on a dû inspirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains que pour l'usage qu'ils firent des trésors ravis à tant de nations qu'ils dépouillèrent l'une après l'autre.

Nos historiens modernes de ces temps reculés, auraient dû discerner au moins les temps dont ils parlent ; il ne faut pas traiter le combat peu vraisemblable des *Horaces* et des *Curiaes*, l'aventure romanesque de *Lucrece*, celle de *Clélie*, celle de *Curtius*, comme les batailles de Pharsale et d'Actium. Il est essentiel de distinguer le siècle de *Cicéron*, de ceux où les Romains ne savaient ni lire, ni écrire, et ne comptaient les années que par des clous fichés dans le Capitole. En un mot, toutes les histoires romaines que nous avons dans les langues modernes, n'ont point encore satisfait les lecteurs.

Personne n'a encore recherché avec succès ce qu'était un peuple attaché scrupuleusement aux superstitions, et qui ne fut jamais régler le temps
de

de ses fêtes; qui ne fut même, pendant près de cinq cents ans, ce que c'était qu'un cadran à soleil; un peuple dont le sénat se piqua quelquefois d'humanité, et dont ce même sénat immola aux Dieux deux grecs et deux gauloises, pour expier la galanterie d'une de ses vestales; un peuple toujours exposé aux blessures, et qui n'eut qu'au bout de cinq siècles un seul médecin, qui était à la fois chirurgien et apothicaire.

Le seul art de ce peuple fut la guerre pendant six cents années; et comme il était toujours armé, il vainquit tour-à-tour les nations qui n'étaient pas continuellement sous les armes.

L'auteur du petit volume sur la grandeur et sur la décadence des Romains, nous en apprend plus que les énormes livres des historiens modernes. Il eût seul été digne de faire cette histoire, s'il eût pu résister sur-tout à l'esprit de système, et au plaisir de donner souvent des pensées ingénieuses pour des raisons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles histoires romaines peu supportable, c'est que les auteurs veulent entrer dans des détails comme *Tite-Live*. Ils ne songent pas que *Tite-Live* écrivait pour sa nation, à qui ces détails étaient précieux. C'est bien mal connaître les hommes, d'imaginer que des Français s'intéresseront aux marches et aux contre-marches d'un consul qui fait la guerre aux Samnites et aux Volques, comme nous nous intéressons à la bataille d'Ivri, et au passage du Rhin à la nage.

T. 71. *Mélanges littér.* T. IV. E.

Toute histoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, et c'est à ces convenances que les auteurs des histoires anciennes ont manqué. Ils répètent et ils alongent des harangues qui ne furent jamais prononcées, plus soigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de discuter des vérités utiles. Les exagérations souvent puérides, les fausses évaluations des monnaies de l'antiquité et de la richesse des Etats, induisent en erreur les ignorans, et font peine aux hommes instruits. On imprime de nos jours qu'*Archimède* lançait des traits à quelque distance que ce fût; qu'il élevait une galère du milieu de l'eau, et la transportait sur le rivage en remuant le bout du doigt; qu'il en coûtait six cents mille écus pour nettoyer les égouts de Rome etc.

Les histoires plus anciennes sont encore écrites avec moins d'attention. La saine critique y est plus négligée; le merveilleux, l'incroyable y domine; il semble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes; le siècle éclairé où nous vivons, exige dans les auteurs une raison plus cultivée.

DE LA GAZETTE LITTERAIRE. 51
A U X M E M E S.

Décembre 1764.

JE vois, Messieurs, par une de vos dernières gazettes, que le gouvernement de la Suède a depuis plus de vingt ans persévéré dans l'entreprise utile de connaître à fond les forces du pays, et de commencer par un dénombrement exact. Il est dit qu'on a trouvé dans toute l'étendue de la Suède, sans compter la Poméranie, deux millions trois cents quatre-vingt-trois mille habitans. Ce calcul étonne. La Suède avec la Finlande est deux fois aussi étendue que la France, qui passe pour contenir environ vingt millions de personnes; il est même constant, par le relevé de tous les intendans du royaume en 1698, qu'on trouva à peu près ce nombre, et la Lorraine n'était point encore ajoutée à la France. Comment un pays qui n'est que la moitié d'un autre, peut-il avoir environ dix fois plus de citoyens ?

A territoire égal, il faudrait que la France fût dix fois meilleure que la Suède; et le territoire n'étant que la moitié, il faut que la France soit vingt fois meilleure.

Considérons d'abord qu'on doit retrancher de la carte de la Suède, la mer Baltique, le golfe de Finlande, et le golfe de Bothnie, qui remplissent près de la moitié de ce qui constitue la Suède. Otons-en le Lapmark et la Laponie, que l'on doit compter pour rien; retranchons encore des lacs immenses, et il se trouvera que le territoire

habitable de la France fera plus grand d'un tiers que le terrain habitable de la Suède.

Or ce terrain habitable étant au moins dix fois plus fertile, il n'est pas étonnant qu'il y ait dix fois plus de citoyens.

Ce qui me paraît mériter beaucoup d'attention, c'est que dans la Gothie, province la plus méridionale et la plus fertile de la Suède, il y a mille deux cents quarante-huit habitans par chaque lieue quarrée de Suède. Or la lieue quarrée de Suède, de dix et demi au degré, est à la lieue quarrée de France, de vingt-cinq au degré, comme quatre et deux tiers environ est à un.

Il résulte du dénombrement de la France, fait par les intendans du royaume en 1698, que la France a six cents trente-six personnes par lieue quarrée.

Or si la lieue quarrée de France, qui est à la lieue quarrée de Suède comme un est à quatre et deux tiers environ, a six cents trente-six habitans, et la lieue quarrée suédoise en a douze cents quarante-huit; il est clair que la lieue quarrée de Gothie, qui devrait avoir quatre fois et deux tiers autant de colons, en nourrit à peine le double; donc la même étendue de terrain en France a plus de la moitié de colons ou d'habitans, que la même étendue n'en a dans la Gothie.

Cette prodigieuse supériorité d'un pays sur un autre, peut elle avec le temps être réduite à l'égalité? Oui, si les habitans du climat disgracié peuvent trouver le secret de changer la nature de leur sol, et de se rapprocher du tropique.

Le pays pourrait-il être peuplé du double, du triple ? Oui, si l'on fe fait deux fois, trois fois plus d'enfans ; mais qui les nourrirait, fi la terre ne rend pas deux ou trois fois davantage ?

Au défaut d'une récolte triple pour nourrir ce triple d'habitans, il faudrait donc avoir un commerce, par le bénéfice duquel on pût acquérir deux et trois fois plus de denrées qu'on n'en confomme aujourd'hui. Mais comment faire ce commerce avantageux, fi la nature refuse de quoi exporter à l'étranger ?

La commission établie pour rendre compte aux états affemblés, de la dépopulation de la Suède, affirmé dans fon mémoire, fur des preuves historiques, que le pays était, il y a trois cents ans, presque trois fois plus peuplé qu'aujourd'hui. Il est de l'intérêt de tous les hommes de connaître les preuves de cette étrange assertion ; fe pourrait-il que la Suède, fans commerce, fans industrie, et plus mal cultivée qu'à présent, eût pu nourrir trois fois plus d'habitans ?

Il paraît que les pays du Nord n'ont jamais été plus peuplés qu'ils ne le font, parce que la nature a toujours été la même.

César, dans ses Commentaires, dit que les Helvétiens défertant leurs pays pour s'aller établir vers la Saintonge, partirent tous au nombre de trois cents soixante et huit mille personnes. Je ne crois pas que l'Helvétie en ait aujourd'hui davantage : et si elle rappelait tous ses citoyens répandus dans les pays étrangers, je doute qu'elle eût de quoi leur fournir des alimens.

On parle beaucoup de population depuis quelques années. J'ose hasarder une réflexion. Notre grand intérêt est que les hommes qui existent soient heureux, autant que la nature humaine et l'extrême disproportion entre les différens états de la vie le comportent; mais si nous n'avons pu encore procurer ce bonheur aux hommes, pourquoi tant souhaiter d'en augmenter le nombre? est-ce pour faire de nouveaux malheureux? La plupart des pères de famille craignent d'avoir trop d'enfans, et les gouvernemens désirent l'accroissement des peuples: mais si chaque royaume acquiert proportionnellement de nouveaux sujets, nul n'acquerra de supériorité.

Quand un pays a un superflu d'habitans, ce superflu est employé utilement aux colonies de l'Amérique. Malheur aux nations qui sont obligées d'y envoyer les citoyens nécessaires à l'Etat! c'est dégarnir la maison paternelle pour meubler une maison étrangère. Les Espagnols ont commencé; ils ont rendu ce malheur indispensable aux autres nations.

L'Allemagne est une pépinière d'hommes, et n'a point de colonies; que doit-il en résulter? Que les Allemands qui sont de trop chez eux peupleront les pays voisins. C'est ainsi que la Prusse et la Poméranie ont réparé la disette des hommes.

Très peu de pays sont dans le cas de l'Allemagne: l'Espagne et le Portugal, par exemple, ne feront jamais fort peuplés; les femmes y sont peu fécondes, les hommes peu laborieux, et le tiers de la contrée est aride.

L'Afrique fournit tous les ans environ quarante mille nègres à l'Amérique, et ne paraît pas épuisée. Il semble que la nature ait favorisé les noirs d'une fécondité qu'elle a refusée à tant d'autres nations. Le pays le plus peuplé de la terre est la Chine, sans qu'on ait jamais fait ni de livres, ni de réglemens pour favoriser la population dont nous parlons sans cesse. La nature fait tout sans se soucier de nos raisonnemens.

A U X M E M E S.

1764.

ON vient d'imprimer des mémoires pour servir à la vie de *François Pétrarque*, en 2 vol. in-4°, à Amsterdam, chez *Arkstée et Merkus*. Si ce ne sont-là que des mémoires pour servir à la composition de cette histoire, nous devons espérer que la vie de *Pétrarque* fera un ouvrage bien considérable.

Il est vrai que *Pétrarque*, au XIV^e siècle, était le meilleur poète de l'Europe, et même le seul : mais il n'est pas moins vrai que de ses petits ouvrages, qui roulent presque tous sur l'amour, il n'y en a pas un qui approche des beautés de sentiment qu'on trouve répandues avec tant de profusion dans *Racine* et dans *Quinault* : j'oserais même affirmer que nous avons dans notre langue un nombre prodigieux de chansons plus délicates et plus ingénieuses que celles de *Pétrarque*; et nous sommes si riches en ce genre, que nous dédaignons de nous en faire un mérite. Je ne crois pas qu'il y ait

dans *Pétrarque* une seule chanson qu'on puisse opposer à celle-ci :

Oiseaux, si tous les ans vous quittez nos climats,
Dès que le triste hiver dépouille nos bocages,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages
Et pour éviter nos frimats;
Mais votre destinée

Ne vous permet d'aimer qu'en la saison des fleurs;
Et quand elle a passé vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

L'auteur des mémoires rapporte plusieurs sonnets de son auteur favori; voici comme finit le premier :

Mille trecento venti sette appunto,
Sù l'ora prima, il di festo d'aprile,
Nel labirinto entrai, ne veggio ond'esca.

L'an mil trois cent vingt-sept, tout juste, le septième d'avril au matin, j'entrai dans le labyrinthe de l'amour, et je ne sais pas comment j'en sortirai.

On ne peut pas accuser ce sonnet d'être trop brillant, il n'y a pas là de beautés recherchées

L'auteur rapporte aussi le second sonnet qui finit par ces vers :

Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lagrime son fatti uscio e varco.
Però, al mio parer, non li fu onnore
Ferir me di facta in quello stato,
E a voi armata non mostrar pur l'arco.

L'amour s'ouvrit le chemin de mon cœur par mes yeux qui sont devenus une porte et une voie de larmes; il ne devait pas, à mon avis, me blesser de

sa flèche, en cet état, et montrer son arc quand vous étiez armée.

Ce qu'il y a de plus singulier dans ce sonnet, c'est qu'il fut long-temps chez les Italiens le sujet d'une dispute très-vive, pour savoir s'il avait été composé le lundi ou le vendredi de la semaine sainte.

Le fameux sonnet *la gola e'l sonno e l'oziose piume*, commence heureusement: mais y a-t-il rien de plus faible que la fin qui devrait être saillante ?

Tanto ti prego più, gentile spirto,
Non lasciar la magnanima tua impresa.

Tant plus je vous prie, esprit aimable, de ne point abandonner votre grande entreprise.

Que dire de cet autre sonnet si admiré, composé, dit-on, dans la forêt des Ardennes? L'auteur prétend dans ces vers que la ténébreuse horreur de la forêt ne peut l'épouvanter, parce qu'il n'y a que le soleil de *Laure*, et les rayons d'amour qui puissent lui donner quelque effroi; et la chute de ce beau sonnet, c'est que rarement le silence, la solitude, et l'ombrage, lui font plaisir, parce qu'alors il ne voit pas le soleil de *Laure*.

On peut défier les admirateurs de ces sonnets d'en trouver un seul qui finisse aussi heureusement que celui de *Zappi* sur les malheurs de l'Italie.

Ch'or giù dall'Alpi non vedrei torrenti
Scender domati, ne di sangue tinta
Eever l'onda del Po Gallioi armenti;
Ne te vedrei del non tuo ferro cinta,

Pugnar col braccio di straniere genti,
Per fervir sèmpre o vincitrice, o vinta.

Oh ! malheureuse Italie ! je ne verrais pas aujourd'hui descendre du haut des Alpes ces torrens destructeurs , et les coursiers de la Gaule boire l'onde ensanglantée du Pô : je ne te verrais pas armée d'un fer étranger combattre avec le bras de tes ennemis pour être toujours esclave , ou par ta victoire , au par ta défaite.

Je m'en rapporte à tous les gens de lettres italiens qui feront de bonne foi. Qu'ils comparent les prologues de tous les chants de l'*Arioste* avec ce qu'ils aiment le mieux dans *Pétrarque*, et qu'ils jugent dans le fond de leur cœur si la différence n'est pas immense; mais chez toutes les nations il faut que l'antiquité l'emporte sur le moderne, jusqu'à ce que le moderne soit devenu antique à son tour. On se fait dans les siècles les plus polis une espèce de religion d'admirer ce qu'on admirait dans les siècles grossiers.

Personne ne niera que *Pétrarque* n'ait rendu de grands services à la poésie italienne; et qu'elle n'ait acquis sous sa plume de la facilité, de la pureté, et de l'élégance; mais y a-t-il rien qui approche de *Tibulle* et d'*Ovide*? quel morceau de *Pétrarque* peut être comparé à l'ode de *Sapbo* sur l'amour, si bien traduite par *Horace*, par *Boileau*, et par *Addisson*? *Pétrarque* après tout n'a peut-être d'autre mérite que d'avoir écrit élégamment des bagatelles sans génie, dans un temps où ces amusemens étaient très-estimés, parce qu'ils étaient très-rares. Il importe fort peu

qu'une *Laure* feinte ou véritable ait été l'objet de tant de sonnets; il est assez vraisemblable que *Laure* était ce que *Boileau* appelle une *Iris en l'air*. Un évêque de *Lombes*, chez qui *Pétrarque* demeura long-temps, lui écrit : *Voire Laure n'est qu'un fantôme d'imagination sur lequel vous récréez votre muse*. *Pétrarque* lui répond : *Mon père, je suis véritablement amoureux*; cela prouve qu'alors on appelait les évêques *pères*, mais cela ne prouve pas plus que la maîtresse de *Pétrarque* s'appelait *Laure* en effet, que les charmans madrigaux de feu *M. Ferrand* ne prouvent que sa maîtresse s'appelait *Thémire*.

(Tirée de la Gazette littéraire, tome 1, pag. 392.)

AUX MEMES,

Sur l'anglomanie.

MILLE gens, Messieurs, s'élèvent et déclament contre l'anglomanie : j'ignore ce qu'ils entendent par ce mot. S'ils veulent parler de la fureur de travestir en modes ridicules quelques usages utiles, de transformer un déshabillé commode en un vêtement mal-propre, de faire jusqu'à des jeux nationaux pour y mettre des grimaces à la place de la gravité, ils pourraient avoir raison; mais si par hasard ces déclamateurs prétendaient nous faire un crime du désir d'étudier, d'observer, de philosopher, comme les Anglais, ils auraient certainement grand tort : car en supposant que ce désir soit déraisonnable, ou même dangereux, il faudrait avoir beaucoup

d'humeur pour nous Pattribuer, et ne pas convenir que nous sommes à cet égard à l'abri de tout reproche.

Je fais cette réflexion en lisant votre feuille du 24 octobre dernier, dans laquelle vous annoncez une histoire d'Angleterre en forme de lettres. Vous dites que ce que les Anglais savent le mieux, c'est l'histoire d'Angleterre ; et j'ajoute que ce que les Français savent le moins, c'est l'histoire de France. Otez à la plupart ce qu'ils ont ramassé dans des anecdotes forgées par la malignité, dans des mémoires platement rédigés, dans des romans sans imagination, et il ne leur restera pas même la notion la plus imparfaite d'une science très-importante.

L'étude de l'histoire serait pourtant aussi nécessaire à Paris qu'à Londres. Si nous apprenions quelle est l'origine et la bonté de notre gouvernement, le patriotisme nous ranimerait ; les temps de calme et d'obéissance, comparés aux temps de trouble et de vertige, seraient une leçon admirable de douceur et de soumission ; les faits bien vus seraient tomber cette fureur pour la dispute, dont l'âcreté augmente en raison de l'obscurité et de l'inutilité des objets sur lesquels elle s'exerce ; ils seraient revivre cet esprit de franchise et de loyauté, qui vaut bien l'esprit d'intrigue et de cabale ; ils nous forceraient à appliquer les hommes et les événemens passés aux hommes et aux événemens actuels ; nous travaillerions à devenir meilleurs, et nous gagnerions infiniment du côté des hommes et des choses.

On me dira que nous n'avons point d'historiens ; que pour un de *Thou*, il y a cent mauvais compilateurs ; qu'il eût été à souhaiter que l'auteur de l'*Essai sur les mœurs etc.* se fût attaché à l'histoire de son pays ; que c'est à un homme d'état et à un philosophe à écrire l'histoire, parce qu'il faut connaître les hommes pour les peindre , et participer au gouvernement , ou avoir les qualités propres à ce grand métier , pour en développer les ressorts : ces raisonnemens sont vrais ; je les ai faits.

J'ai vu dans presque tous les historiens romains l'intérieur de la république ; ce qui concerne la religion , les lois , la guerre , les mœurs , m'a été clairement dévoilé : je ne fais même si je n'ai pas plus distinctement connu ce qui s'est passé au-dedans , que ce qui s'est exécuté au-dehors. Pourquoi cela ? c'est que l'écrivain tenait à la chose publique ; c'est qu'il pouvait être magistrat , prêtre , guerrier , et que , s'il ne remplissait pas les premières fonctions de l'Etat , il devait au moins s'en rendre digne. J'avoue qu'il ne faut point songer à obtenir chez nous un pareil avantage , notre propre constitution y résiste ; mais je n'en conclus point qu'il ne faille pas étudier notre histoire.

Contentons-nous de ces historiens simples qui , comme dit *Montaigne* , n'apportent que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice , et d'enregistrer à la bonne foi toute chose sans choix ni triage , nous laissant le jugement entier. Si nous en avons de tels ,

félicitons-nous, et lisons-les avec un esprit philosophique; si notre instruction n'est ni élevée, ni profonde, elle sera proportionnée à notre génie, et pourra suffire à nos besoins.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A UN JOURNALISTE.

1766.

IL me semble, Monsieur, que votre méthode est de donner un jour de la semaine à l'examen des ouvrages nouveaux dont vous rendez un compte abrégé les autres jours. Permettez-moi de vous soumettre quelques singularités curieuses de l'*Essai sur la critique* en trois volumes, de M. Home, lord *Malakims*. (*)

On ne peut avoir une plus profonde connaissance de la nature et des arts que ce philosophe, et il fait tous ses efforts pour que le monde soit aussi savant que lui. Il nous prouve d'abord que nous avons cinq sens, et que nous sentons moins l'impression douce faite sur nos yeux et sur nos oreilles par les couleurs et par les sons, que nous ne sentons un grand coup sur la jambe ou sur la tête.

Il nous instruit de la différence que tout homme éprouve entre une simple émotion et une passion de l'ame; il nous apprend que les femmes passent quelquefois de la pitié à l'amour.

(*) C'est le titre d'un des juges de paix en Ecosse.

Il pouvait citer l'exemple d'*Angélique* dans
l'*Arioste*, si bien imité par *Quinault* :

La pitié pour Médor a trop su m'attendrir ;
Ma funeste langueur s'augmentait à mesure
Qu'il guérissait de sa blessure :
Et je suis en danger de n'en jamais guérir.

Mais tout écossais qu'est M. *Home*, il aime
mieux citer une tragédie anglaise ; c'est *Otbello*,
ce maure de Venise si fameux à Londres. Il fal-
lait que la maîtresse d'*Otbello* fût bien pitoyable
pour devenir amoureuse d'un nègre qui lui par-
lait de *cavernes, de déserts, de cannibales, et d'an-
thropophages*, et qui lui disait qu'il avait été sur le
point de la noyer.

De-là passant à la mesure du temps et de l'es-
pace, M. *Home* conclut mathématiquement,
que le temps est long pour une fille qu'on va
marier, et court pour un homme qu'on va
pendre : puis il donne des définitions de la beau-
té et du sublime. Il connaît si bien la nature de
l'une et de l'autre, qu'il réproouve totalement
ces beaux vers d'*Atbalie* :

La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder. . . Je serais sensible à la pitié !

Il condamne ce monologue de *Mithridate* :

Quoi ! des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;
J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie :
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,

64 A U N J O U R N A L I S T E .

Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années.

Il trouve que le monologue de dom *Diègue*,
dans le *Cid*,

O rage! ô désespoir! ô vieilleffe ennemie! etc.
est un morceau déplacé et hors d'œuvre dans le-
quel dom *Diègue* ne dit rien de ce qu'il doit dire.

Mais en récompense, le critique nous avertit
que les monologues de *Shakespeare* sont les seuls
modèles à suivre, et qu'il ne connaît rien de si par-
fait. Il en donne un bel exemple, tiré de la tra-
gédie d'*Hamlet*: en voici quelques traits, à-peu-
près vers pour vers, et très-exactement.

H A M L E T .

Oh! si ma chair trop ferme, ici pouvait se fondre,
Se dégeler, couler, se résoudre en rosée!
Oh! si l'être éternel n'avait pas du canon
Contre le suicide!... ô ciel! ô ciel! ô ciel!
Que tout ce que je vois aujourd'hui dans le monde,
Est triste, plat, pourri, sans nulle utilité!
Fi! si c'est un jardin plein de plantes sauvages!
Après un mois! ma mère épouser mon propre oncle!
Mon père un si bon roi!... l'autre, en comparaison,
N'était rien qu'un fatyre, et mon père un soleil.
Mon père, il m'en souvient, aimait si fort mère,
Qu'il ne souffrait jamais qu'un vent sur son visage
Soufflât trop rudement. O Terre! ô juste Ciel!
Faut-il me souvenir qu'elle le carressait
Comme si l'appétit s'augmentait en mangeant.
Un mois! *fragilité!* ton nom propre est la femme.
Un mois! un petit mois! Avant d'avoir usé
Les fouliers qu'elle avait à son enterrement!

Quelques

Quelques lecteurs seront surpris peut-être des jugemens de M. *Home*, lord *Makains*; et quelques français pourront dire que *Gilles* dans une foire de province s'exprimerait avec plus de décence et de noblesse que le prince *Hamlet*; mais il faut considérer que cette pièce est écrite il y a deux cents ans; que les Anglais n'ont rien de mieux; que le temps a consacré cet ouvrage, et qu'enfin il est bon d'avoir une preuve aussi publique du pouvoir de l'habitude et du respect pour l'antiquité.

Le fond du discours d'*Hamlet* est dans la nature; cela suffit aux Anglais. Le style n'est pas celui de *Sophocle* et d'*Euripide*; mais la décence, la noblesse, la justesse des idées, la beauté des vers, l'harmonie, font peu de chose; et M. *Home*, qui est juge en Ecosse, peut dire que le fond l'emporte ici sur la forme.

C'est avec le même goût et la même justesse qu'il trouve ce vers de *Racine* ridiculement ampoulé:

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune;

Ce sublime simple, qui exprime si bien le calme funeste par lequel la flotte des Grecs est arrêtée, ne plait pas au critique; un officier, dit-il, ne doit pas s'exprimer ainsi.

Il faut s'en tenir au beau naturel de *Shakespeare*. On commence dans *Hamlet* par relever une sentinelle: le soldat *Bernardo* demande au soldat *Francisco* si tout a été tranquille? *Je n'ai pas vu trotter une souris*, répond *Francisco*. Convenons qu'une tragédie ne peut commencer avec une

simplicité plus noble et plus majestueuse. C'est *Sophocle* tout pur.

M. *Home* porte ainsi sur tous les arts des jugemens qui pourraient nous paraître extraordinaires.

C'est un effet admirable des progrès de l'esprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Ecosse des règles de goût dans tous les arts, depuis le poëme épique jusqu'au jardinage. L'esprit humain s'étend tous les jours, et nous ne devons pas désespérer de recevoir bientôt des poétiques et des réthoriques des îles Orcades. Il est vrai qu'on aimerait mieux encore voir de grands artistes dans ces pays-là que de grands raisonneurs sur les arts.

Il est aisé de dire son avis sur le *Tasse* et l'*Arioste*, sur *Michel-Ange* et *Raphaël*; il n'est pas si aisé de les imiter; et il faut avouer qu'aujourd'hui nous avons plus besoin d'exemples que de préceptes, aussi bien en France qu'en Ecosse.

Au reste, si M. *Home* est si sévère envers tous nos meilleurs auteurs, et si indulgent envers *Shakespeare*, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux *Virgile* et *Horace*.

S'il veut donner l'exemple de quelque balourdise, c'est dans *Virgile* qu'il va la chercher. Il se moque de la contradiction manifeste qu'il suppose dans ces vers du premier livre de l'*Enéide*:

Graviter commotus, et alto

Prospiciens, summâ placidum caput extulit undâ.

Il croit que le *placidum* contredit le *commotus*; il ne voit pas que *placidum caput* veut dire ce

front qui apaise les tempêtes ; il ne voit pas qu'un maître irrité peut, en montrant un front serein, apaiser les querelles de ses esclaves.

Il trouve indécent qu'*Horace*, dans une épître familière à *Mécène*, dise :

*Quid cause est meritò, quin illis Jupiter ambas
Iratùs buccas inflat.*

Il oublie que cette expression *inflare buccas*, pour dire *menacer*, était tirée du grec, familière aux Romains, et du ton le plus convenable à la satire.

M. *Home* donne toujours son opinion pour une loi, et il étend son despotisme sur tous les objets. C'est un juge à qui toutes les causes ressortissent.

Ses arrêts sur l'architecture et sur les jardins ne nous permettent pas de douter qu'il ne soit de tous les magistrats d'Ecosse le mieux logé, et qu'il n'ait le plus beau parc. Il trouve les bosquets de Versailles ridicules ; mais s'il fait jamais un voyage en France, on lui fera les honneurs de Versailles, on le promènera dans ses bosquets, on fera jouer les eaux pour lui ; et peut-être alors ne sera-t-il pas si dégoûté.

Après cela, s'il se moque des bosquets de Versailles, et des tragédies de *Racine*, nous le souffrirons volontiers : nous savons que chacun a son goût ; nous regardons tous les gens de lettres de l'Europe comme des convives qui mangent à la même table ; chacun a son plat, et nous ne prétendons dégoûter personne.

A. M. L'ABBÉ D'OLIVET,

SUR LA NOUVELLE EDITION DE LA PROSODIE

A-Ferney, 5 janvier 1767.

C HER doyen de l'académie,
 Vous vites de plus heureux temps;
 Des neuf Sœurs la troupe endormie
 Laisse reposer les talens;
 Notre gloire est un peu flétrie.
 Ramenez-nous, sur vos vieux ans,
 Et le bon goût, et le bon sens.
 Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites - moi si jamais vous vites dans aucun bon auteur de ce grand siècle de *Louis XIV* le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois pour signifier *envers*, *avec*, *à l'égard*? Y en a-t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'*ingrat envers moi*? *Il se ménageait vis-à-vis ses rivaux*, au lieu de dire *avec ses rivaux*. *Il était fier vis-à-vis de ses supérieurs*, pour *fier avec ses supérieurs* etc. enfin ce mot de *vis-à-vis* qui est très-rarement juste, et jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, et la cour, et le barreau, et la société; car dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi si *Racine* *periffle* *Boileau*? si *Bossuet* *a periffle* *Pascal*? et si l'un et l'autre ont *mistifié* *la Fontaine* en abusant quelquefois de sa simplicité? Avez-vous jamais dit que *Cicéron* écrivait *au parfait*; que *la coupe* des tragédies de *Racine* était heureuse? On va jusqu'à imprimer que les princes sont quelquefois mal *éduqués*. Il

paraît que ceux qui parlent ainsi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaise éducation. Quand *Bossuet*, *Fénéon*, *Pélessou*, voulaient exprimer qu'on suivait les anciennes idées, les projets, les engagemens, qu'on travaillait sur un plan proposé, qu'on remplissait les promesses, qu'on reprenait une affaire, etc. ils ne disaient point: J'ai suivi mes *erremens*, j'ai travaillé sur mes *erremens*.

Errement a été substitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu d'*arrhes*: *arrhes* signifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de *Pierre Corneille*, intitulée *dom Sanche d'Arragon*.

Ce présent donc renferme un tissu de cheveux Que reçut dom Fernand pour *arrhes* de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres*: des *erres* au coche: donnez-moi des *erres*. De là *erremens*; et aujourd'hui, je vois que, dans les discours les plus graves, le roi a suivi ses derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le style barbare des anciennes formules commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que sa majesté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, Monsieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le style se corrompt bien davantage: on prodigue les images, et les tours de la poésie, en physique; on parle d'anatomie en style ampoulé; on se pique d'employer des expressions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux pensées.

C'est un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuses, et neuves, on ait traité du fondement des lois en épigrammes. La gravité d'une étude si importante devait avertir l'auteur de respecter davantage son sujet; et combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas son génie, n'ont pu copier que ses défauts?

Boileau, il est vrai, a dit après *Horace*:

Heureux, qui, dans ses vers, fait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaissant au sévère!

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les styles. Il ne voulait pas qu'on mît le masque de *Thalie* sur le visage de *Melpomène*, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer son style à son sujet.

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce; il pèse dans ses balances d'épicier, le mérite du duc de *Sully*, et du grand ministre *Colbert*; et ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de *Sully*: il l'appelle l'*ami d'Henri IV*, et il s'agit de vendre des fauciflons et des harengs frais! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable: mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, et tout sort de la sphère.

Des hommes, même de beaucoup d'esprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite *Castel*, par exemple, dans sa *mathématique universelle*, veut prouver que, si le globe de *Saturne* était emporté par une comète dans un autre système solaire, ce serait le dernier de ses satellites, que la loi de la gravitation mettrait à la place de *Saturne*. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante et convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain : mais que le mathématicien fasse ainsi le plaisant quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent vouloir dominer aujourd'hui; c'est à qui renchérra sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passans pour leur faire admirer des tours de force qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée, décente, des *Pélistons*, des *Fénelons*, des *Bossuets*, des *Massillons*. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire dans je ne fais quelles lettres, en parlant de l'angoisse et de la passion de JESUS - CHRIST, que si *Socrate* mourut en sage, JESUS - CHRIST mourut en Dieu : comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort,

comme si on savait comment ils meurent, comme si une sueur de sang était le caractère de la mort de DIEU, enfin comme si c'était DIEU qui fût mort.

On descend d'un style violent et effréné au familier le plus bas et le plus dégoûtant; on dit de la musique du célèbre *Rameau*, l'honneur de notre siècle, qu'elle *ressemble à la course d'une oie grasse, et au galop d'une vache*. On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'on pense; *rem verba sequuntur*: et à la honte de l'esprit humain, ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre *Traité de la prosodie*; c'est un livre classique qui durera autant que la langue française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails sur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonspection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'ose presque dire de l'inimitable *Quinault*, le plus concis peut-être de nos poètes dans les belles scènes de ses opéra, et l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté comme avec le plus de grâce. Vous n'assurez point, comme tant d'autres, que *Quinault* ne savait que sa langue. Nous avons souvent entendu dire, madame *Denis* et moi, à M. de *Beaufrant* son neveu, que *Quinault* savait assez de latin

latin pour ne lire jamais *Ovide* que dans l'original, et qu'il possédait encore mieux l'italien. Ce fut un *Ovide* à la main qu'il composa ces vers harmonieux et sublimes de la première scène de *Proserpine*.

Les superbes géans, armés contre les dieux,
 Ne nous causent plus d'épouvante;
 Ils sont ensevelis sous la masse pesante
 Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
 Nous avons vu tomber leur chef audacieux
 Sous une montagne brûlante.
 Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
 Les restes enflammés de sa rage mourante.
 Jupiter est victorieux,
 Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Tasse, il n'aurait pas fait son admirable opéra d'*Armide*. Une mauvaise traduction ne l'aurait pas inspiré.

Tout ce qui n'est pas dans cette pièce air détaché, composé sur les canevas du musicien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne font pas là de

Ces lieux communs de morale lubrique,
 Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

On commence à savoir que *Quinault* valait mieux que *Lulli*. Un jeune homme d'un rare mérite, déjà célèbre par le prix qu'il a remporté à notre académie, et par une tragédie qui a mérité son grand succès, a osé s'exprimer ainsi en parlant de *Quinault* et de *Lulli*:

T. 71. *Mélanges littér.* T. IV. G

Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languissans la triste psalmodie,
Que réchauffa Quinault du feu de son génie.

Je ne suis pas entièrement de son avis. Le
récitatif de *Lulli* me paraît très-bon; mais les
scènes de *Quinault* encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites
*que les étrangers ont peine à distinguer quand
la consonne finale a besoin ou non, d'être accom-
pagnée d'un e muet, et vous citez les vers du
philosophe de Sans-Souci.*

La nuit compagne du repos,
De son crép couvrant la lumière,
Avait jeté sur ma paupière,
Les plus léthargiques pavots.

Il est vrai que dans les commencemens nos e
muets embarrassent quelquefois les étrangers; ;
le philosophe de Sans-Souci était très-jeune
quand il fit cette épître: elle a été imprimée à
son insu par ceux qui recherchent toutes les
pièces manuscrites, et qui, dans leur empref-
sement de les imprimer, les donnent souvent au
public toutes défigurées.

Je peux vous assurer que le philosophe de
Sans-Souci fait parfaitement notre langue. Un
de nos plus illustres confrères et moi, nous avons
l'honneur de recevoir quelquefois de ses lettres,
écrites avec autant de pureté que de génie et
de force, *eodem animo scribit quo pugnat*: et je
vous dirai, en passant, que l'honneur d'être
encore dans ses bonnes grâces, et le plaisir de
lire les pensées les plus profondes, exprimées
d'un style énergique, font une des consolations

de ma vieillesse. Je suis étonné qu'un souverain, chargé de tout le détail d'un grand royaume, écrive couramment et sans effort, ce qui coûterait à un autre beaucoup de temps et de ratures.

M. l'abbé de *Dangeau*, en qualité de puriste, en savait sans doute plus que lui sur la grammaire française. Je ne puis toutefois convenir, avec ce respectable académicien, qu'un musicien en chantant *la nuit est loin encore*, prononce, pour avoir plus de grâces, *la nuit est loing encore*. Le philosophe de Sans-Souci, qui est aussi grand musicien qu'écrivain supérieur, fera, je crois, de mon opinion.

Je suis fort aise qu'autrefois *S^t Gelais* ait justifié le *crép* par son *Bucéphal*. Puisqu'un aumônier de *François I* retranche un *e* à *Bucéphale*, pourquoi un prince royal de Prusse n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe*? Mais je suis un peu fâché que *Melin de S^t Gelais*, en parlant au cheval de *François I*, lui ait dit:

Sans que tu fois un Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole est trop forte, et j'y aurais voulu plus de finesse.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politesse, que vous rendez de justice au singulier génie du philosophe de Sans-Souci. J'ai dit, il est vrai, dans le *Siècle de Louis XIV*, à l'article des musiciens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet, font un effet très-désagréable dans la musique lorsqu'elles finissent un couplet. Le chanteur est absolument obligé de prononcer:

G 2

Si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi-eu*.

Areabon est forcée de dire :

Tout me parle de ce que j'*aim-eu*.

Médor est obligé de s'écrier :

Ah ! quel tourment d'aimer sans *espérance-eu*.

La gloire et la victoire, à la fin d'une tirade, font presque toujours la *gloir-eu*, la *victoir-eu*. Notre modulation exige trop souvent ces tristes délinances. Voilà pourquoi *Quinault* a grand soin de finir, autant qu'il le peut, ses couplets par des rimes masculines ; et c'est ce que recommandait le grand musicien *Rameau* à tous les poètes qui composaient pour lui.

Qu'il me soit donc permis, mon cher maître, de vous représenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'*il est inutile*, et peut-être ridicule, de chercher l'origine de cette prononciation *gloir-eu*, *victoir-eu*, ailleurs que dans la bouche de nos villageois. Je n'ai jamais entendu de paysan prononcer ainsi en parlant ; mais ils y sont forcés lorsqu'ils chantent. Ce n'est pas non plus une prononciation vicieuse des acteurs et des actrices de l'opéra. Au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour sauver la longue tenue de cette finale désagréable, et ne peuvent souvent en venir à bout. C'est un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compensé par le bel effet que font nos *e muets* dans la déclamation ordinaire.

Je persiste encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui fasse sentir les *e muets*

excepté la nôtre. Les Italiens et les Espagnols n'en ont pas. Les Allemands et les Anglais en ont quelques-uns ; mais ils ne sont jamais sensibles , ni dans la déclamation , ni dans le chant.

Venons maintenant à l'usage de la rime , dont les Italiens et les Anglais se sont défaits dans la tragédie , et dont nous ne devons jamais fcouver le joug. Je ne fais si c'est moi que vous accusez d'avoir dit que la rime est une invention des siècles barbares : mais si je ne l'ai pas dit , permettez-moi d'avoir la hardiesse de vous le dire.

Je tiens , en fait de langue , tous les peuples pour barbares , en comparaison des Grecs et de leurs disciples les Romains , qui seuls ont connu la vraie prosodie. Il faut sur-tout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureusement disposés que ceux des autres nations , pour former en peu de temps un langage tout composé de brèves et de longues , et qui , par un mélange harmonieux de consonnes et de voyelles , était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas , sans doute , quand je vous répéterai que le grec et le latin sont , à toutes les autres langues du monde , ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames , et ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu , je suis bien loin de vouloir proscrire la rime comme feu M. de *la Motte* ; il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a , quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre , si le porphyre et le granite nous manquent. Conservons

la rime ; mais permettez - moi toujours de croire que la rime est faite pour les oreilles , et non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre représentation à vous faire. Ne ferais - je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'orthographe ? J'avoue qu'étant très-dévoit à *S^t François* , j'ai voulu le distinguer des *Français*. J'avoue que j'écris *Danois* et *Anglais* : il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle , pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage , pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie , et la vraie signification du mot.

Comme je suis très-tolérant , j'espère que vous me tolérerez. Vous pardonneriez sur - tout ce style négligé à un *Français* ou à un *François* , qui *avait* ou qui *avoit* été élevé à Paris dans le centre du bon goût , mais qui s'est un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il est environné. Je ne suis pas de ces phosphores qui se conservent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'académie pour m'éclairer et m'échauffer ; mais je n'ai besoin de personne pour ranimer dans mon cœur les sentimens d'attachement et de respect que j'ai pour vous , ne vous en déplaise , depuis plus de soixante années.

Il y a un grand nombre de personnes qui ont écrit des lettres à M. de Voltaire , et qui ont été répondues par lui. Ces lettres sont toutes dans le même style que celle-ci. Elles sont toutes écrites en français , et toutes en prose. Elles sont toutes écrites en français , et toutes en prose.

LETTRE CURIEUSE
DE M. ROBERT COVELLE,
CELEBRE CITOYEN DE GENEVE;

*A la louange de M. Vernet, professeur en théologie
dans ladite ville.*

IL y a quelque temps que le vénérable M. *Vernet*, digne professeur en théologie, nous fit l'honneur de nous consulter M. *Muller*, M. le capitaine *du Rost*, et moi, sur un livre de sa façon, qu'il voulait, disait-il, mettre en lumière. Nous lûmes son ouvrage, et ensuite nous nous assemblâmes chez mademoiselle *Ferbot* qui reçoit très-poliment les gens de lettres; mademoiselle *le Vasseur* s'y trouva; et quand nous fûmes assemblés, M. *Vernet* vint recueillir nos avis.

Il est bon que je fasse ici connaître tous les personnages. M. *Muller* est un gentilhomme anglais très-instruit, qui dit tout ce qu'il pense avec franchise; le capitaine joint à la même sincérité une nuance de cynisme qui est excusée par la bonté de son caractère; mademoiselle *Ferbot* a l'esprit fin et délicat, et joint aux grâces d'une femme qui a fait l'amour, la solidité d'une personne qui ne le fait plus; mademoiselle *le Vasseur* est la gouvernante de M. *Jean-Jacques Rousseau*, c'est une philosophe très-décidée. Elle fut légèrement lapidée avec son maître, à Moutier-Travers, sur la réquisition du vénérable M. de *Montmolin*, et

se retira depuis à Genève comme une martyre de la philosophie ; elle y cultive les belles-lettres avec mademoiselle *Ferbot* et moi, et est toujours tendrement attachée à M. *Rouffseau*.

Pour le vénérable *Vernet*, tout le monde le connaît assez dans cette ville.

Son manuscrit était intitulé : *Lettres critiques etc. troisième édition*. Nous lui dîmes tous d'une voix, que nous étions fort aise de voir enfin un manuscrit qui lui appartint, mais que pour qu'il y eût une troisième édition, il fallait qu'il y en eût eu deux auparavant. Il nous répondit qu'à la vérité on n'avait jamais imprimé son livre, mais qu'il en avait paru deux feuilles l'une après l'autre, que personne ne s'en souvenait, et que pour éveiller l'attention du public, il prétendait mettre *troisième édition* à sa brochure ; parce qu'en effet deux feuilles imprimées et son manuscrit sont trois. Je ne vous consei le pas de calculer ainsi, lui dit M. *Muller* ; on vous accusera plus que jamais de quelque méprise sur le nombre de trois. Vraiment, dit mademoiselle *Ferbot*, du temps que j'avais un amant, s'il avait manqué deux fois au rendez-vous, et qu'en fin il eût réparé une seule fois sa faute, je n'aurais pas souffert qu'il eût appelé sa tentative, troisième édition ; je ne puis approuver la fausseté, ni en amour, ni en livres.

M. *Vernet* ne se rendit pas ; mais il demanda de quel titre on lui conseillait de décorer son ouvrage. Ma foi, lui dit le capitaine, je l'intitulerais, *Fatras de Vernet*. Quel pot-pourri avez-vous fait là ?

n'avons-nous pas assez de livres inutiles ? Tout ce que vous dites de vous-même sur Rome est faux ; le peu qu'il y a de vrai a été ressassé mille fois ; on vous reprochera d'être ignorant et plagiaire. J'aime mon prochain, vous m'avez ennuyé, je ne veux pas qu'il s'ennuie ; croyez-moi, pour mettre votre livre en lumière, jetez-le au feu ; c'est le parti que je prendrais à votre place. Vous prenez bien mal votre temps pour écrire contre les catholiques, vous qui êtes encore sujet du roi de France ; et on vous trouvera fort impertinent de faire une sortie contre des spectacles honnêtes que des médiateurs plénipotentiaires daignent introduire dans Genève.

M. *Muller* entra dans de plus grands détails. Mon cher *Vernet*, lui dit-il, votre ouvrage est un recueil de lettres que vous feignez d'écrire à un pair d'Angleterre ; cette mascarade est usée, vous deviez plutôt écrire à vos pairs les vénérables ; et il ferait encore mieux de ne rien écrire du tout ; à quoi bon vos invectives contre M. d'*Alembert*, contre M. *Hume* mon compatriote, contre tous les auteurs d'un dictionnaire immense et utile, rempli d'articles excellens en tout genre, contre l'auteur de la *Henriade*, et contre M. *Roussseau* ? Votre dessein a-t-il été d'imiter ce fou qui attaqua ce qu'il y avait de plus célèbre, *ut magnis inimicis claresceret* ? Et à l'égard de M. *Roussseau*, n'est-ce pas assez qu'il soit malheureux pour que vous ne l'insultiez point ; ne savez-vous pas que *res est sacra miser*, qu'un infortuné est un homme sacré, et que rien n'est plus lâche

que de déchirer les blessures d'un homme qui souffre ?

Comment ! s'écria alors mademoiselle le *Vasseur* ; comment, M. *Vernet*, vous attaquez mon maître ! c'est que vous avez oui dire qu'il était dans une île ; si mon maître était dans le continent, vous n'oseriez paraître devant lui ; vous êtes un poltron qui menacez de loin votre vainqueur : je vais l'en instruire, je vous réponds qu'il vous apprendra à vivre.

Je pris alors la parole, et je remontrai combien il était indécent au sieur *Vernet* de mal parler de l'*Essai sur les mœurs etc.*, lui qui avait écrit vingt lettres à l'auteur pour obtenir d'en être l'éditeur. Moi ! dit-il, moi avoir voulu jamais imprimer cet ouvrage ! Oui, vous, lui répliquai-je ; vous aviez fait votre marché avec un libraire pour corriger les feuilles ; vous ne vous déchaînez aujourd'hui que parce que vous avez été refusé, et cela n'est pas vénérable.

Vernet pâlit : il avait la tête penchée sur le côté gauche, il la pencha sur le côté droit ; et dit qu'il n'avait jamais voulu imprimer l'*Essai sur les mœurs etc.* qu'il n'avait jamais écrit de lettres à ce sujet, et qu'il était prêt à en faire serment.

Mademoiselle *Ferbot*, qui a la conscience timorée, se leva alors ; elle courut chercher les fatales lettres de *Vernet*, que l'auteur de l'*Essai* m'avait confiées, et que j'avais mises en dépôt chez elle : tenez, Monsieur, dit la belle *Ferbot* au col-tors, (a)

(a) Il y a une grande dispute parmi les savans sur cette phrase, dit la belle *Ferbot* au col-tors. On demande si c'est

tenez, reconnaissez-vous votre écriture ? Voici une lettre de votre propre main, du 9 février 1754, dans laquelle après avoir parlé d'une édition très-incorrecte, déjà faite d'une petite partie de ce grand ouvrage, vous vous exprimez ainsi :

“ Il me semble, Monsieur, que ce serait
 „ l'occasion de reprendre une pensée que vous
 „ aviez eue, qui est de m'adresser votre Essai
 „ sur l'histoire; je le ferai imprimer correcte-
 „ ment et à votre gré. Cela se pourrait faire
 „ avec tout le secret que vous désireriez, etc.”

Voici une autre lettre par laquelle il est évident que vous-même vous avez été l'éditeur de la première édition fautive de ce même livre, que vous vouliez imprimer encore.

“ Il est arrivé que j'ai été trop tard à corriger
 „ le premier tome, et pour le second même,
 „ me trouvant d'ailleurs fort occupé, je ne fis
 „ que les premières corrections, etc.”

Cela n'est pas trop français, et il y a quelque apparence que M. de *Voltaire* ne fut pas assez content de votre style pour se servir de vous; mais enfin vous voilà, Monsieur, bien convaincu que vous avez été son éditeur.

Vous dirai-je encore quelque chose de plus fort ? c'est vous qui fites la préface. La preuve en est dans la lettre de l'imprimeur *Claude Philibert*, du 15 avril 1754. *Vous avez vu, Monsieur, la*

la belle *Ferbot* qui a le col tors, comme on dit *Junon* aux yeux de bœuf, *Venus* aux belles fesses; ou si c'est le professeur qui a le col tors: il est évident que c'est le professeur par la notoriété publique.

préface de *M. Vernet*, elle suffit, ce me semble, pour me disculper.

Enfin, lorsque vous apprîtes que messieurs *Cramer* se disposaient à imprimer cette même histoire, vous écrivîtes à *M. de Voltaire* en ces mots :
 “ Voici encore de nos libraires qui mettent la
 „ faucille dans notre moisson, c’est que la moisson
 „ est bonne ; et la denrée se débitera si bien,
 „ qu’aucun libraire n’en souffrira de préjudice.
 „ Quant à vous, Monsieur, il n’y a que de l’hon-
 „ neur à voir vos ouvrages si répandus, etc. ”

Je vous demande à présent, vénérable homme, comment le petit dépit de n’avoir pas été choisi par *M. de Voltaire* pour son éditeur et pour son correcteur d’imprimerie, a pu vous porter non-seulement à écrire deux volumes d’injures contre lui, et contre messieurs d’*Alembert* et *Hume* si estimés dans l’Europe, mais à faire toutes les manœuvres dont vous vous êtes rendu coupable depuis plusieurs années ? Pensez-vous que si l’auteur de la *Henriade* a négligé de vous punir, et s’il vous a oublié dans la foule, il vous oubliera toujours ?

Oh, dit *Vernet*, je n’ai rien à craindre, il me méprise trop pour me répondre. Ne vous y fiez pas, répliqua mademoiselle *Ferbot*, on écrase quelquefois ce qu’on dédaigne ; il n’a jamais attaqué personne, mais il est dangereux quand on l’attaque. Et on m’a parlé d’un certain poème sur l’hypocrisie. . . .

Parbleu, dit alors le capitaine, votre procédé n’est pas d’un honnête homme ; vous allez tomber

dans la plus triste situation où un professeur puisse se mettre, en se déshonorant; brûlez votre ouvrage, vous dis je, comme tout le monde vous le conseille; respectez M. d'Alcembert et M. Hume dont vous n'êtes pas digne de parler. Songez-vous bien ce que c'est qu'un professeur de théologie qui dit des injures sous un nom supposé, qui se loue sous un nom supposé, et qui avertit qu'ayant assuré autrefois que la révélation n'était qu'*utile*, il va imprimer bientôt qu'elle est *nécessaire*? Votre ouvrage est un libelle, vous mettez tous les intéressés en droit de vous couvrir d'opprobre; vous vous préparez une confusion qui vous accablera pour le reste de votre vie.

Nous joignîmes tous nos prières aux remontrances de M. le capitaine. Le vénérable nous promit de supprimer son libelle. Le lendemain il courut le faire imprimer, et pour comble de malheur sa conduite est connue, sans que son livre puisse l'être, etc. etc.

SUR LES PANEGYRIQUES.

PAR IRENÉE ALETHÈS,

Professeur en droit dans le canton suisse d'Uri.

1767.

VOUS avez raison, Monsieur, de vous défier des panégyriques; ils sont presque tous composés par des sujets qui flattent un maître, ou, ce qui est pis encore, par des petits qui présentent à un grand un encens prodigué avec bassesse, et reçu avec dédain.

Je suis toujours étonné que le consul *Pline*, digne ami de *Trajan*, ait eu la patience de le louer pendant trois heures, et *Trajan* celle de l'entendre. On dit, pour excuser l'un et l'autre, que *Pline* supprima, pour la commodité des auditeurs, une grande partie de son énorme discours; mais s'il en épargna la moitié à l'audience, il était encore trop long d'un quart.

Une seule chose me réconcilie avec ce panégyrique, c'est qu'étant prononcé devant le sénat et devant les principaux chevaliers romains, en l'honneur d'un prince qui regardait leurs suffrages comme sa plus noble récompense, ce discours était devenu une espèce de traité entre la république et l'empereur. *Pline*, en louant *Trajan* d'avoir été laborieux, équitable, humain, bienfaisant, l'engageait à l'être toujours; et *Trajan* justifia *Pline* le reste de sa vie.

Eusèbe de Césarée voulut, deux siècles après, faire dans une église, en faveur de *Constantin*, ce que *Pline* avait fait en faveur de *Trajan* dans le capitole. Je ne fais si le héros d'*Eusèbe* est comparable en rien à celui de *Pline*, mais je fais que l'éloquence de l'évêque est un peu différente de celle du consul.

“ DIEU, dit-il, a donné des qualités à la matière; d'abord il l'a embellie par le nombre de deux, ensuite il l'a perfectionnée par le nombre de trois, en lui donnant la longueur, la largeur, et la profondeur; puis ayant doublé le nombre de deux, il s'en est formé les quatre élémens. Ce nombre de quatre a produit celui de dix; trois fois dix ont fait un mois etc. . . . la lune ainsi parée de trois fois dix unités, qui font trente, reparait toujours avec un éclat nouveau; il est donc évident que notre grand empereur *Constantin* est le digne favori de DIEU, puisqu'il a régné trente années.”

C'est ainsi que raisonne l'évêque auter de la préparation évangélique, dans un discours pour le moins aussi long que celui de *Pline* le jeune.

En général, nous ne louons aujourd'hui les grands en face que très-rarement, et encore ce n'est que dans des épitres dédicatoires qui ne sont lues de personne, pas même de ceux à qui elles sont adressées.

La méthode des oraisons funèbres eut un grand cours dans le beau siècle de *Louis XIV*. Il s'éleva un homme éloquent, né pour ce genre d'écrire, qui fit non-seulement supporter ses déclamations,

mais qui les fit admirer. Il avait l'art de peindre avec la parole. Il savait tirer de grandes beautés d'un sujet aride. Il imitait ce *Simonides* qui célébrait les dieux, quand il avait à louer des personnages médiocres.

Il est vrai qu'on voit trop souvent un étrange contraste entre les couleurs vraies de l'histoire, et le vernis brillant des oraisons funèbres. Lisez l'éloge de *Michel le Tellier*, chancelier de France, dans *Bossuet*; c'est un sage, c'est un juste. Voyez ses actions dans les lettres de madame de *Sévigné*; c'est un courtisan intrigant et dur, qui trahit la cour dans le temps de la Fronde, et ensuite ses amis pour la cour; qui traita *Fouquet* dans sa prison avec la cruauté d'un geolier, qui le jugea avec barbarie, et qui mendia des voix pour le condamner à la mort. Il n'ouvrait jamais dans le conseil que des avis tyranniques. Le comte de *Grammont*, en le voyant sortir du cabinet du roi, le comparait à une fouine qui sort d'une basse-cour en se léchant le museau teint du sang des animaux qu'elle a égorgés.

Ce contraste a d'abord jeté quelque ridicule sur les oraisons funèbres; ensuite la multiplicité de ces déclamations a fait naître le dégoût. On les a regardées comme de vaines cérémonies, comme la partie la plus ennuyeuse d'une pompe funéraire, comme un fatigant hommage qu'on rend à la place, et non au mérite.

Qui n'a rien fait doit être oublié. L'épouse de *Louis XIV* n'était que la fille d'un roi puissant, et la femme d'un grand-homme. Son oraison funèbre

est

est Pune des plus médiocres que *Bosquet* ait composées. Celles de *Condé* et de *Turenne* ont immortalisé leurs auteurs. Mais qu'avait fait *Anne de Gonzague*, comtesse palatine du Rhin, que *Bosquet* voulut aussi rendre immortelle? Retirée dans Paris, elle eut des amans et des amis. Femme d'esprit, elle étala des sentimens hardis, tant qu'elle jouit de la santé et de la beauté; vieille et infirme, elle fut dévote. Il importe peut-être assez peu aux nations qu'*Anne de Gonzague* se soit convertie pour avoir vu un aveugle, une poule, et un chien, en songe, (a) et qu'elle soit morte entre les mains d'un directeur.

Louis XIV long-temps vainqueur et pacificateur, plus grand dans les revers que modeste dans

(a) N. B. "Ce fut par cette vision qu'elle comprit, dit *Bosquet*, qu'il manque un sens aux incrédules. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés dans les illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré, où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissait ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal; et après les approches de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacremens de l'Eglise! etc." Edition de 1749, pag. 315 et 316.

"Elle vit aussi une poule qui arrachait un de ses poussins de la gueule d'un chien, et elle entendit cette poule qui disait, non je ne le rendrai jamais." Voyez pag. 319 de la même édition.

C'est donc là ce que rapporte cet illustre *Bosquet*, qui s'élevait dans le même temps avec un acharnement si impitoyable contre les visions de l'élegant et sensible archevêque de Cambrai. O *Démétrius* et *Sophocle*! O *Cicéron* et *Virgile*! qu'essiez-vous dire, si dans votre temps, des hommes, d'ailleurs éloquens, avaient débité sérieusement de pareilles pauvretés?

T. 71. Mélanges littér. T. IV. H

la prospérité, protecteur des rois malheureux, bienfaiteur des arts, législateur, méritait sans doute, malgré ses grandes fautes, que sa mémoire fût consacrée. Mais il ne fut pas si heureusement loué après sa mort que de son vivant; soit que les malheurs de la fin de son règne eussent glacé les orateurs, et indisposé le public; soit que son panegyrique, prononcé en 1671 publiquement par *Pellisson* à l'académie, fût en effet plus éloquent que toutes les oraisons composées après sa mort; soit plutôt que les beaux jours de son règne, l'éclat de sa gloire se répandit sur l'ouvrage de *Pellisson* même. Mais ce qui fut honorable à *Louis XIV*, c'est que de son vivant on prononça douze éloges de ce monarque dans douze villes d'Italie. Ils lui furent envoyés par le marquis *Zampieri*, dans une reliure d'or. Cet hommage singulier et unanime rendu par des étrangers, sans crainte et sans espérance, était le prix de l'encouragement que *Louis XIV* avait donné dans l'Europe aux beaux-arts, dont il était alors l'unique protecteur.

Un académicien français fit, en 1748, le panegyrique de *Louis XV*. Cette pièce a cela de singulier, que l'on n'y voit aucune adulation, pas une seule phrase qui sente le déclamateur ou le feseur de dédicace. L'auteur ne loue que par les faits. Le roi de France venait de finir une guerre dans laquelle il avait gagné deux batailles en personne, et de conclure une paix dans laquelle il ne voulut jamais stipuler pour lui le moindre avantage. Cette conduite, supérieure à la politique ordinaire,

n'eût pas été célébrée par *Machiavel* ; mais elle le fut par un citoyen philosophe. Ce citoyen étant sujet du monarque auquel il rendait justice, craignit que sa qualité de sujet ne le fit passer pour flatteur, il ne se nomma pas ; l'ouvrage fut traduit en latin, en espagnol, en italien, en anglais. On ignora long-temps en quelle langue il avait été d'abord écrit ; l'auteur fut inconnu, et probablement le prince ignore encore quel fut l'homme obscur qui fit cet éloge déintéressé.

Vous voulez, Monsieur, prononcer dans votre académie le panegyrique de l'impératrice de Russie ; vous le pouvez avec d'autant plus de bienfaisance et de dignité, que n'étant point son sujet, vous lui rendrez librement les mêmes honneurs que le marquis *Zampieri* rendit à *Louis XIV.*

Elle se signale précisément comme ce monarque, par la protection qu'elle donne aux arts, par les bienfaits qu'elle a répandus hors de son empire, et sur-tout par les nobles secours dont elle a honoré l'innocence des *Calas* et des *Sirven*, dans des pays qui n'étaient pas connus de ses anciens prédécesseurs.

Je remplis mon devoir, Monsieur, en vous fournissant quelques couleurs que vos pinceaux mettront en œuvre ; et si c'est une indiscretion, je commets une faute dont l'impératrice seule pourra me savoir mauvais gré, et dont l'Europe m'applaudira. Vous verrez que si *Pierre le grand* fut le vrai fondateur de son empire, s'il fit des soldats et des matelots, si l'on peut dire qu'il

créa des hommes, on pourra dire que *Catherine II* a formé leurs ames.

Elle a introduit dans sa cour les beaux-arts et le goût, ces marques certaines de la splendeur d'un empire; elle en assure la durée sur le fondement des lois. Elle est la seule, de tous les monarques du monde, qui ait rassemblé des députés de toutes les villes d'Europe et d'Asie, pour former avec elle un corps de jurisprudence universelle et uniforme. *Justinien* ne confia qu'à quelques jurisconsultes le soin de rédiger un code; elle confie ce grand intérêt de la nation à la nation même, jugeant avec autant d'équité que de grandeur, qu'on ne doit donner aux hommes que les lois qu'ils approuvent, et prévoyant qu'ils chériront à jamais un établissement qui fera leur ouvrage.

C'est dans ce code qu'elle rappelle les hommes à la compassion, à l'humanité que la nature inspire, et que la tyrannie étouffe; c'est là qu'elle abolit ces supplices si cruels, si recherchés, si disproportionnés aux délits; c'est là qu'elle rend les peines des coupables utiles à la société; c'est là qu'elle interdit l'affreux usage de la question, invention odieuse à toutes les ames honnêtes, contraire à la raison humaine et à la miséricorde recommandée par DIEU même; barbarie inconnue aux Grecs, exercée par les Romains contre les seuls esclaves, en horreur aux braves Anglais, proscrire dans d'autres Etats, mitigée enfin quelquefois chez ces nations qui font esclaves de leurs anciens



préjugés , et qui reviennent toujours les dernières à la nature et à la vérité en tout genre.

Souveraine absolue , elle gémit sur l'esclavage, et elle l'abhorre. Ses lumières lui font aisément discerner combien ces lois de servitude , apportées autrefois du Nord dans une si grande partie de la terre , avilissent la nature humaine ; dans quelle misère une nation croupit , quand l'agriculture n'est que le partage des esclaves ; à quel point les hommes ont été barbares , quand le gouvernement des Huns , des Goths , des Vandales , des Francs , des Bourguignons , a dégradé le genre-humain.

Elle a senti que le grand nombre qui ne travaille jamais pour lui-même , et qui se croit né pour servir le plus petit nombre , ne peut se tirer de cet abyme si on ne lui tend une main favorable. Mille talens périssent étouffés , nul art ne peut être exercé ; une immense multitude est inutile à elle-même et à ses maîtres . Les premiers de l'Etat , mal servis par des esclaves ineptes , sont eux-mêmes les esclaves de l'ignorance commune. Ils ne jouissent d'aucune consolation de la vie , ils sont sans secours au milieu de l'opulence. Tels étaient autrefois les rois Francs , et tous ces vassaux grossiers de leur couronne , lorsqu'ils étaient obligés de faire venir un médecin , un astronome arabe , un musicien d'Italie , une horloge de Perse , et que les courtiers juifs fournissaient la grossière magnificence de leurs cours pénétrées.

L'ame de *Catherine* a conçu le dessein d'être la libératrice du genre humain dans l'espace de plus de onze cents mille de nos grandes lieues quarrées. Elle n'entreprend point tout ce grand ouvrage par la force , mais par la seule raison; elle invite les grands seigneurs de son empire à devenir plus grands en commandant à des hommes libres; elle en donne l'exemple, elle affranchit des serfs de ses domaines; elle arrache plus de cinq cents mille esclaves à l'Eglise, sans la faire murmurer, et en la dédommageant; elle la rend respectable, en la sauvant du reproche que la terre entière lui faisait d'affervir les hommes qu'elle devait instruire et soulager.

“ Les sujets de l'Eglise, dit-elle dans une de
 „ ses lettres, souffrant des vexations souvent
 „ tyranniques, auxquelles les fréquens chan-
 „ gemens des maîtres contribuaient beaucoup,
 „ se révoltèrent vers la fin du règne de l'im-
 „ pératrice *Elisabeth*, et ils étaient à mon
 „ avènement plus de cent mille en armes. C'est
 „ ce qui fit qu'en 1762 j'exécutai le projet de
 „ changer entièrement l'administration des
 „ biens du clergé, et de fixer ses revenus. *Arsène*,
 „ évêque de Rostou, s'y opposa, poussé par
 „ quelques-uns de ses confrères qui ne trouvèrent
 „ pas à propos de se nommer. Il envoya deux
 „ mémoires où il voulait établir le principe
 „ absurde des deux puissances. Il avait déjà fait
 „ cette tentative du temps de l'impératrice
 „ *Elisabeth*; on s'était contenté de lui imposer
 „ silence: mais son insolence et sa folie redou-

„ blant, il fut jugé par le métropolitain de
 „ Novogorod, et par le synode entier, condamné
 „ comme fanatique, coupable d'une entreprise
 „ contraire à la foi orthodoxe, autant qu'au
 „ pouvoir souverain, déchu de sa dignité et
 „ de la prêtrise, et livré au bras séculier. Je
 „ lui fis grâce, et je me contentai de le réduire
 „ à la condition de moine. ”

Telles sont, Monsieur, ses propres paroles.
 Il en résulte qu'elle fait soutenir l'Eglise, et la
 contenir; qu'elle respecte l'humanité autant que
 la religion; qu'elle protège le laboureur autant
 que le prêtre; que tous les ordres de l'Etat
 doivent la bénir.

J'aurai encore l'indiscrétion de transcrire ici
 un passage d'une de ses lettres. (1)

“ La tolérance est établie chez nous, elle fait
 „ loi de l'Etat; il est défendu de persécuter.
 „ Nous avons, il est vrai, des fanatiques qui,
 „ faute de persécution, se brûlent eux-mêmes;
 „ mais si ceux des autres pays en faisaient au-
 „ tant, il n'y aurait pas grand mal; le monde
 „ en serait plus tranquille, et Calas n'aurait
 „ pas été roué. ”

Ne croyez pas qu'elle écrive ainsi par un
 enthousiasme passager et vain qu'on désavoue
 ensuite dans la pratique, ni même par le désir
 louable d'obtenir dans l'Europe les suffrages
 des hommes qui pensent et qui enseignent à
 penser. Elle pose ces principes pour base de
 son gouvernement. Elle a écrit de sa main dans

(1) Du 28 novembre 1765.

le conseil de législation ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

(2) " Dans un grand empire qui étend sa domination sur autant de peuples divers qu'il y a de différentes croyances parmi les hommes, la faute la plus nuisible serait l'intolérance." Remarquez qu'il n'hésite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai presque dit des délits. Ainsi une impératrice despotique détruit dans le fond du Nord la persécution et l'esclavage, tandis que dans le Midi...

Jugez après cela, Monsieur, s'il se trouvera un honnête-homme dans l'Europe qui ne sera pas prêt à signer le panégyrique que vous méditez. Non-seulement cette princesse est tolérante, mais elle veut que ses voisins le soient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir suprême pour établir la liberté de conscience. C'est la plus grande époque que je connaisse dans l'histoire moderne.

C'est à peu-près ainsi que les Syracusains défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût-à-DIEU qu'au lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie, et des montagnes de l'Immanüs et du Caucase vers les Alpes et les Pyrénées pour tout ravager, on vit descendre aujourd'hui des armées pour renverser le tribunal de l'inquisition, tribunal plus horrible que les sacrifices de sang humain tant reprochés à nos pères !

(2) Du 9 juillet 1766.

Enfin,

Enfin , ce génie supérieur veut faire entendre à ses voisins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphysiques inintelligibles , qui sont les filles de l'absurdité , sont les mères de la discorde ; et que l'Eglise , au lieu de dire , je viens apporter le glaive et non la paix , doit dire hautement , j'apporte la paix et non le glaive. Aussi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les diffidens.

J'ignore quelles suites aura la querelle qui divise la Pologne ; mais je n'ignore pas que tous les esprits doivent être un jour unis dans l'amour de cette liberté précieuse , qui enseigne aux hommes à regarder DIEU comme leur père commun , et à le servir en paix sans inquiéter , sans avilir , sans haïr ceux qui l'adorent avec des cérémonies différentes des nôtres.

Je fais encore que le roi de Pologne est un prince philosophe , digne d'être l'ami de l'impératrice de Russie ; un prince fait pour rendre les Polonais heureux , si jamais ils consentent à l'être. Je ne me mêle point de politique ; ma seule étude est celle du bonheur du genre-humain , etc. etc.

L E T T R E

D'UN AVOCAT DE BESANÇON AU NOMMÉ
NONOTTE, EX - JESUITE.

1 7 6 8.

IL est vrai, pauvre ex-jésuite *Nonotte*, que j'ai eu l'honneur d'instruire M. de *Voltaire* de ton extraction, aussi connue dans notre ville, que ton érudition et ta modestie. Comment peux-tu te plaindre que j'aie révélé que ton cher père était crocheteur, quand ton style prouve si évidemment la profession de ton cher père? *Loquela tua manifestum te facit.*

Je n'ai point voulu t'outrager en disant que toute ma famille a vu ton père scier du bois à la porte des jésuites; c'est un métier très-honnête, et plus utile au public que le tien, sur-tout en hiver où il faut se chauffer. Tu me diras peut-être qu'on se chauffe aussi avec tes ouvrages; mais il y a bien de la différence: deux ou trois bonnes bûches font un meilleur feu que tous tes écrits.

Tu nous étales quelques quartiers de terre que tes parens ont possédé auprès de Besançon. Ah! mon cher ami, où est l'humilité chrétienne? l'humilité, cette vertu si nécessaire aux douceurs de la société? l'humilité que *Platon* et *Epictète* appellent *papeina*, et qu'ils recommandent si souvent aux sages? Tu tiens toujours aux grands, du moins en qualité de jésuite; mais en

cela tu n'es pas chrétien. Songe que *S^t Pierre* (qui par parenthèse n'alla jamais à Rome où le roi d'Espagne envoie aujourd'hui les jésuites) était un pécheur de Galilée, ce qui n'est pas une dignité fort au-dessus de celle dont tu rougis. *S^t Matthieu* fut commis aux portes, emploi maudit par DIEU même. Les autres apôtres n'étaient guère plus illustres; ils ne se vantaient pas d'avoir des armoiries, comme s'en vante *Nonotte*.

Tu apprends à l'univers que tu loges au second étage, dans une belle maison nouvellement bâtie. Quel excès d'orgueil! souviens-toi que les apôtres logeaient dans des galetas.

Ily a trois sortes d'orgueil, Messieurs, disait le docteur Swift, dans un de ses sermons; l'orgueil de la naissance, celui des richesses, celui de l'esprit: je ne vous parlerai pas du dernier, il n'y a personne, parmi vous, qui ait à se reprocher un vice si condamnable.

Je ne te le reprocherai pas non plus, mon pauvre *Nonotte*; mais je prierai DIEU qu'il te rende plus savant, plus honnête, et plus humble. Je suis fâché de te voir si ignorant, et si impudent. Tu viens de faire imprimer sous le nom d'Avignon, un nouveau libelle de ta façon, intitulé: *Lettre d'un ami à un ami*. Quel titre romanesque! *Nonotte* avoir un ami! Peut-on écrire de pareilles chimères! c'est bien là un mensonge imprimé.

Dans ce libelle tu glisses sur toutes les bévues, les sottises, les impostures dont tu as été convaincu: tu cours sur ces endroits, comme

les filles qui passent par les verges, et qui vont le plus vite qu'elles peuvent pour être moins fessées.

Mais je vois, avec douleur, que tu es incorrigible dans tes fautes : que veux-tu que je réponde quand on t'a fait voir combien de rois de France de la première dynastie ont eu plusieurs femmes à la fois ; quand ton jésuite *Daniel* lui-même l'avoue ; quand l'ayant nié en ignorant, tu le nies encore en petit opiniâtre ?

Comment puis-je te défendre quand tu t'obstines à justifier l'insolente indiscrétion du centurion *Marcel*, qui commença par jeter son bâton de commandant et sa ceinture, en disant qu'il ne voulait pas servir l'empereur ? Ne sens-tu pas, pauvre fou, que dans une ville comme la nôtre, où il y a toujours une grosse garnison, tu prêches la révolte, et que M. le commandant peut te faire passer par les baguettes ?

Puis-je honnêtement prendre ton parti, quand tu reviens toujours à ta prétendue *légion thébaine*, martyrisée à Saint-Maurice ? Ne suis-je pas forcé d'avouer que l'original de cette fable se trouve dans un livre faussement attribué à *Eucher*, évêque de Lyon, mort en 454 : fable dans laquelle il est parlé de *Sigismond* de Bourgogne, mort en 523 ? Ce misérable conte, aussi bafoué aujourd'hui que tant d'autres contes, est toujours renouvelé par toi, afin que tu ne puisses pas te reprocher d'avoir dit un seul mot de vérité.

Par quel excès d'impertinence reviens-tu trois fois, incorrigible *Nonotte*, à la ville de Livron

que tu traitais de village ? On avait daigné t'apprendre que cette ville, autrefois fortifiée, avait été assiégée par le marquis de *Bellegarde*, et défendue par *Roes*. Rien n'est plus vrai ; et tu défends ta sottise critique en avouant que *Roes* fut tué à ce siège : vois quel est ton sens commun. Que t'importe, misérable écrivain, que *Livron* soit une ville ou un village ?

Considère un peu, *Nonotte*, quelle est l'infamie de tes procédés : tu fais d'abord un gros libelle anonyme contre M. de *Voltaire* que tu ne connais pas, qui ne t'a jamais offensé ; tu le fais imprimer à Avignon, clandestinement, chez le libraire *Fez*, contre les lois du royaume ; tu offres ensuite de le vendre à M. de *Voltaire* lui-même pour mille écus ; et quand ta lâche turpitude est découverte, tu oses dire dans un autre libelle, que le libraire *Fez* est un coquin.

Que diras-tu si on te fait un procès criminel ? Quel sera alors le coquin, du libraire *Fez*, ou de toi ? Ignorest-tu que les libelles diffamatoires sont quelquefois punis par les galères ? Il t'appartient bien, à toi ex-jésuite, de calomnier un officier de la chambre du roi, qui a la bonté de garder dans son château un jésuite, depuis que le bras de la justice s'est appesanti sur eux ! Il te sied bien de prononcer le nom du libraire *Jore*, à qui M. de *Voltaire* daigne faire une pension !

Si tu avais été repentant et sage, peut-être aurais-tu pu obtenir aussi une pension de lui ; mais ce n'est pas-là ce que tu mérites.

AU GAZETIER D'AVIGNON.

1 7 6 8.

J'AI lu, Monsieur, dans votre gazette, l'histoire de ma conversion, opérée par la grâce, et par un ex-jésuite qui m'a, dit-on, *confessé et trainé au pied des autels*. Plusieurs autres papiers publics y ont ajouté que j'avais une *lettre de cachet* pour pénitence; d'autres sont entrés dans les détails de ma famille; d'autres ont parlé d'un beau sermon que j'ai fait dans l'église. Tout cela pourrait servir à établir le pyrrhonisme de l'histoire. Ceux qui écrivent de Paris ces nouvelles très-ignorées dans mon pays, ne sont pas apparemment mes amis; et vous savez que des succès vains et passagers dans les belles-lettres attirent toujours beaucoup d'ennemis très-implacables.

Je puis assurer que l'ex-jésuite retiré chez moi, n'a jamais été mon confesseur; que je n'ai jamais eu la moindre part à la foule d'écrits qu'on se plaît à m'attribuer; que je n'ai parlé dans ma paroisse, en rendant le pain-béni, que pour avertir d'un vol qu'on faisait dans ce temps-là même à mes paroissiens, et sur-tout pour avertir qu'il fallait prier tous les dimanches pour la santé de la reine dont on ignorait la maladie dans mes déserts.

Enfin, Monsieur, pour vous prouver la fausseté de tout ce qu'on a imprimé dans vingt gazettes, d'après les bulletins de Paris, je me vois forcé de publier l'attestation ci-jointe que j'ai eu la précaution d'accepter, depuis trois ans, pour

confondre les calomnieurs qui me persécutent depuis plus de trente.

A Ferney, le 5 avril 1765.

“**N**OUS soussignés certifions que M. de *Voltaire*,
 „ gentilhomme ordinaire de la chambre du roi,
 „ seigneur de Ferney et Tournay, au pays de
 „ Gex, près de Genève, a non-seulement rempli
 „ les devoirs de la religion catholique dans la pa-
 „ roisse de Ferney où il réside, mais qu’il a fait re-
 „ bâtir et orner l’église à ses dépens; qu’il a en-
 „ tretenu un maître d’école; qu’il a défriché à ses
 „ frais les terres incultes de plusieurs habitans; a
 „ mis ceux qui n’avaient point de charrue en état
 „ d’en avoir; leur a bâti des maisons; leur a con-
 „ cédé des terrains; et que Ferney est aujourd’hui
 „ plus peuplé du triple qu’il ne l’était avant qu’il en
 „ prit possession; qu’il n’a refusé ses secours à au-
 „ cun des habitans du voisinage. Nous donnons
 „ ce témoignage comme la plus exacte vérité.”

Le tout signé par deux cures, par les syndics de la noblesse et de la province; par des prêtres, des gradués; par les habitans, etc. Collationné par un notaire royal, et déposé au contrôle de Gex.

Je ne publie pas cette déclaration dans l’espérance de désarmer l’envie et l’imposture; mais je la dois à la vérité, à mes amis, à ma famille qui sert le roi dans ses armées et dans les premiers tribunaux du royaume, et à la charge que sa majesté a bien voulu me conserver auprès de sa personne.

J’ai l’honneur d’être, etc.

L E T T R E

(D'UN PARENT DE M. DE VOLTAIRE)
A L'ÉVEQUE D'ANNECI. (*)

- 1 7 6 9.

MONSIEUR,

EN revenant d'un assez long voyage, j'ai revu le vieillard qui m'est très-cher par mille raisons, à qui je dois la plus tendre reconnaissance, et dont je vous avais parlé dans ma lettre. J'avais quelques affaires à régler avec lui, pour la succession d'un de nos parens nommé M. d'*Aumart*, mousquetaire du roi, qu'il a gardé neuf ans entiers chez lui, estropié, paralytique, livré continuellement à des douleurs affeuses. Vous savez qu'il en a eu soin comme de son fils; et vous savez aussi que quand vous passâtes à Ferney, vous ne daignâtes pas venir consoler cet infortuné, après le grand repas que le seigneur du lieu vous fit porter chez le curé.

Ce n'est pas votre méthode, Monsieur, de consoler les mourans; vous vous bornez à les persécuter, eux et les vivans, autant qu'il est en vous. J'ai trouvé le parent de feu M. d'*Aumart* et le mien, très-malade, et ayant plus besoin de médecins que de vos lettres qu'il m'a montrées, et qui n'ont paru que des libelles à tous ceux qui les ont vues.

(*) Le sieur *Biord*. Voyez le volume d'*Epîtres*, page 214.

Il se faisait lire à sa table (où il ne se met que pour recevoir ses hôtes) les sermons du père *Maffillon*, selon sa coutume. Le sermon qu'on lisait roulait sur la calomnie. Faites-vous faire la même lecture : il est triste que vous en ayez besoin.

Mais relisez sur-tout le portrait que fait *S^t Paul*, de la charité ; vous verrez s'il approuve les impostures, les délations malignes, les injures, et toutes les manœuvres de la méchanceté.

Vous n'avez pas oublié que mon parent, en rendant le pain-béni dans sa paroisse, le jour de Pâque 1768, ayant recommandé à voix basse à son curé de prier pour la reine qui était en danger, vous eûtes le malheur d'écrire à son roi qu'il avait prêché dans l'église.

Vous vous souvenez que vous eûtes l'indiscrétion, (pour ne rien dire de plus fort) de publier une lettre que monsieur le comte de *S^t Florentin* vous écrivit en réponse, au nom de S. M. très-chrétienne, avant que cette imposture ridicule fût juridiquement reconnue : vous eûtes la discrétion de ne pas montrer l'autre lettre que vous recûtes, à ce qu'on dit, du même ministre, quand tout l'opprobre de cette accusation absurde demeura à l'accusateur.

Il eût été honnête d'avouer au moins que vous vous étiez trompé : vous pouviez vous faire un mérite de cet aveu. Vous le deviez comme chrétien, comme prêtre, comme homme.

Au lieu de prendre ce parti, vous publiâtes et vous fîtes imprimer, Monsieur, la première lettre de monsieur le comte de *S^t Florentin*, ministre

d'Etat d'un roi de France, sous ce titre: *Lettre de M. de St Florentin à monseigneur l'évêque d'Anneci*. C'est dommage que vous n'avez pas mis: *A sa grandeur monseigneur l'évêque prince de Genève*; si vous êtes *prince de Genève*, il vous faut de *l'atlesse*. Avouez que vous seriez une singulière atlesse.

Mais il n'est pas ici question de dignités, de titres, et de toutes les puérités de la vanité, qui vous sont si chères et qui vous conviennent si peu. Il s'agit d'équité, il s'agit d'honneur: tâchez que cela vous convienne.

Si vous connaissez les premiers élémens du favoir vivre, concevez combien il est indécent de faire publier, non-seulement la lettre d'un ministre d'Etat sans sa permission, mais les lettres du moindre des citoyens. C'est donc en cela seul que vous êtes homme de lettres! Au lieu d'agir en pasteur qui doit exhorter, et ensuite se taire, vous commencez par calomnier, et ensuite vous faites imprimer votre petit *commercium epistolicum*, pour vous donner la réputation d'un bel esprit favoyard. Vous y parlez d'orthographe: ne trouvez-vous pas que cela est bien épiscopal? Quand on a voulu perdre un homme innocent, savez-vous ce qui serait épiscopal? ce serait de lui demander pardon. Mais vous êtes bien loin de remplir ce devoir, et de vous repentir de votre manœuvric.

Vous lui imputez (à ce que je vois par vos lettres) des livres misérables, et jusqu'à la Théologie portative, ouvrage fait apparemment dans

quelque cabaret : vous n'êtes pas obligé d'avoir du goût, mais vous êtes obligé d'être juste.

Comment avez-vous pu lui dire qu'on lui attribue la traduction du fameux discours de l'empereur *Julien*, tandis que vous devez savoir que cette traduction, si bien faite et accompagnée de remarques judicieuses, est du chambellan du *Julien* de nos jours ? je veux dire d'un roi victorieux et philosophe, et je ne veux dire que cela.

Comment ignorez-vous que ce livre est imprimé, débité à Berlin, et dédié au respectable beau-frère de ce grand roi et de ce grand capitaine ? Souvenez-vous du fou des fables d'*Esopé*, qui jetait des pierres à un simple citoyen. Je ne peux vous donner que quelques oboles, lui dit le citoyen ; adressez-vous à un grand seigneur, vous serez mieux payé.

Adressez-vous donc, Monsieur, au souverain que fert M. le marquis d'*Argens*, auteur de la traduction du Discours de *Julien*, et soyez sûr que vous serez payé comme vous méritez de l'être. Faites mieux, examinez devant DIEU votre conduite.

Vous avez cru pouvoir faire chasser de ses terres celui qui n'y a fait que du bien ; arracher aux pauvres celui qui les fait vivre, qui rebâtit leurs maisons, qui relève leur charrue, qui encourage leurs mariages, qui par-là est utile à l'Etat ; un vieillard qui a deux fois votre âge ; un homme qui devait attendre de vous d'autant plus d'égards, que toute votre famille lui a toujours été chère : votre grand-père a bâti de ses mains un pavillon de sa basse-cour ; vos proches parens travaillent actuellement à ses granges ; et votre cousin, nommé

Mudri, a demandé depuis peu à être son fermier. Plût à Dieu qu'il l'eût été! il eût pu adoucir la mauvaise humeur qui vous dévore, contre un seigneur de paroisse vertueux qui ne vous a jamais offensé, et qui ne donne à ses paroissiens que des exemples de charité, de véritable piété, de douceur, et de concord.

Quoi! vous avez osé demander qu'on le fit sortir de ses terres, parce que des brouillons vous ont dit qu'il vous trouvait ridicule! Quoi! vous avez proposé la plus cruelle injustice au plus juste de tous les rois! Sachez connaître le siècle où nous vivons, la magnanimité du roi qui nous gouverne, l'équité de ses ministres, les lois que tous les parlemens soutiennent contre des entreprises aussi illicites qu'odieuses.

D'où vient que le curé du seigneur de paroisse que vous insultez, chérit sa vertu, sa piété, sa charité, sa bienfaisance, ses mœurs, l'ordre qui est dans sa maison et dans ses terres? D'où vient que ses vassaux et ses voisins le bénissent? D'où vient que le premier président du parlement de Bourgogne et le procureur-général le protègent? D'où vient qu'il a de même la protection déclarée du gouverneur? D'où vient que le grand pape *Benoît XIV*, et son secrétaire des brefs le cardinal *Passionei*, digne ministre d'un tel pape, l'ont honoré d'une bonté constante? Et d'où vient enfin que vous êtes son seul ennemi?

Est-ce parce qu'il a remboursé à ses vassaux l'argent que vous avez exigé d'eux quand vous êtes venu faire votre visite? argent que vous ne deviez pas prendre, et que depuis il vous a été défendu de prendre en Savoie.

Celui que vous insultez, prosterné aux pieds des autels, prie DIEU pour vous, au lieu de répondre à vos injures : il n'y répondra jamais ; et dans le lit de mort où il souffre, (et où vous ferez comme lui) il n'est ni en état, ni en volonté de repousser vos outrages et vos manœuvres,

C'est ici que je dois sur-tout vous parler de l'impertinente *profession de foi* supposée, dans laquelle on a la bêtise de lui faire dire que *la seconde personne de la Trinité s'appelle JESUS-CHRIST*, comme si on ne le savait pas ; et qu'il *condamne toutes les hérésies et tous les mauvais sens qu'on leur donne.*

Quel sacrilègue ivre a jamais pu composer un pareil galimatias ? Quel brouillon a pu faire dire à un féculier qu'il condamne les hérésies ? Je ne crois pas que vous soyez l'auteur de cette pièce extravagante. Vous devez favoir que notre sage monarque a imposé le silence à tous ces ridicules reproches d'hérésie, par un édit solennel, enregistré dans tous nos parlemens. D'ailleurs, un seigneur de paroisse qui habite auprès du canton de Berne, et aux portes de Genève, doit de très-grands égards à ces deux républiques. Les noms d'*hérétiques*, de *buguenots*, de *papistes*, sont proscrits par nos traités. Mon parent se contente de prier DIEU pour la prospérité des Treize-Cantons et de leurs alliés ses voisins.

S'il n'est pas de la communion de Berne, il est de sa religion, en ce que le conseil de Berne est noble et juste, bienfaisant et généreux ; en ce qu'il a donné des secours à la famille des *Sirven*,

opprimée par un juge de village ignorant et fanatique. Entendez-vous ? ignorant et fanatique. En un mot, il respecte le conseil de Berne, et laisse à vos grands théologaux le soin de le damner. Il est fermement convaincu qu'il n'appartient qu'à messieurs d'Anneci d'envoyer en enfer messieurs de Berne, de Basle, de Zurich, et de Genève : ajoutez-y le roi de Prusse, le roi d'Angleterre, celui de Danemarck, les sept Provinces-Unies, la moitié de l'Allemagne, toute la Russie, la Grèce, l'Arménie, l'Abyssinie etc. etc.

Il n'appartient, dis-je, qu'à vos semblables, et sur-tout à l'abbé *Riballier*, de juger tous ces peuples, attendu qu'il a déjà *quatre-nations* sous ses ordres. Mais pour mon parent et mon ami, il croit qu'il doit aimer tous les hommes, et attendre en silence le jugement de DIEU. Il est absolument incapable d'avoir fait une profession de foi si impertinente et si odieuse. Les faussaires qui l'ont rédigée, et qui l'ont fait signer, long-temps après, par des gens qui n'y étaient pas, seraient repris de justice si on les traduisait devant nos tribunaux. Les fraudes qu'on appelait jadis *pieuses*, ne sont plus aujourd'hui que des fraudes.

Celui qu'on fait parler s'en tient à la déclaration de foi qu'il fit étant en danger de mort, quand il fut administré, malgré vous, selon les lois du royaume ; déclaration véritable, signée de lui pardevant notaire ; déclaration juridique, par laquelle il vous pardonne, et qui démontre qu'il est meilleur chrétien que vous. Voilà sa profession de foi.

Vous avez été vicaire de paroisse à Paris : votre esprit turbulent s'y est signalé par des billets de confession et des refus de sacrement ; foyez à l'avenir plus circonspect et plus sage. Vous êtes entre deux souverains également amis de la bienfaisance et de la paix : une petite partie de votre diocèse est située en France ; respectez ses lois ; respectez sur-tout celles de l'humanité. Imitiez les sages archevêques d'Albi, de Befançon, de Lyon, de Toulouse, de Narbonne, et tant d'autres pasteurs également pieux et prudens, qui savent entretenir la paix.

Si vous faites la moindre de ces démarches que vous fessiez à Paris, et qui furent réprimées, sachez qu'on prendra la défense d'un moribond dont vous voulez avancer le dernier moment. Je me charge d'implorer la justice du parlement de Bourgogne contre vous.

J'ai renoncé depuis très-long-temps au métier de la guerre ; mais je n'ai pas renoncé (il s'en faut beaucoup) aux devoirs qu'imposent la parenté, l'amitié, la reconnaissance, à un gentilhomme qui a un cœur, et qui connaît l'honneur, très-inconnu aux brouillons.

Quand vous serez rentré dans les voies de la charité, de l'honnêteté et de la bienfaisance dont vous vous êtes tant écarté ; je serai alors, avec toutes les formules que votre amour-propre désire, et qui ont fait, à votre honte, le sujet de vos querelles,

MONSIEUR, Votre très-humble et très-
obéissant serviteur, ***

A M. D U M * * * ,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES,

Sur plusieurs anecdotes.

P UISQUE vous n'avez pu , mon ami , obtenir une chaire de professeur d'arabe , demandez - en une d'*antiche coglionerie*. Il y en a plusieurs d'établies, finon sous ce titre, au moins dans ce goût. Il serait fort amusant de nous faire voir s'il est vrai que nous avõns pris des anciens tout ce que nous croyons avoir inventé, comme *Réaumur* a inventé l'art de faire éclore des poulets sans poules , cinq ou six mille ans après que cette méthode commença en Egypte. Il y a des gens qui ont vu tout le système de *Copernic* chez les anciens Chaldéens ; mais ce qui serait bien plus plaisant , ce serait de voir tous nos bons contes modernes pillés de la plus haute antiquité orientale.

La Matrone d'Ephèse , par exemple , a été mise en vers par *La Fontaine* en France , et auparavant en Italie. On la retrouve dans *Pétrone* , et *Pétrone* l'avait prise des Grecs. Mais où les Grecs l'avaient-ils prise ? des contes arabes. Et de qui les conteurs arabes la tenaient-ils ? de la Chine. Vous la verrez dans des contes chinois , traduits par le père *Dentrecoles* , et recueillis par le père *du Halde* ; et ce qui mérite bien vos réflexions , c'est que cette histoire est bien plus morale chez les Chinois que chez nos traducteurs.

J'ai rapporté , dans un de mes inutiles ouvrages,

la

la fable dont *Molière* a composé son *Amphitruon*, imité de *Plaute*, qui l'avait imité des Grecs: l'original est indien. Le voici à peu-près tel qu'il a été traduit par le colonel *Dow*, très-instruit dans la langue sacrée qu'on parlait il y a douze à quinze mille ans sur le bord du Gange, vers la ville de Bénarès, à vingt lieues de Calcuta, chef-lieu de la compagnie anglaise.

Le savant colonel *Dow* s'exprime donc à-peu-près ainsi: (*) Un indou d'une force extraordinaire avait une très-belle femme; il en fut jaloux, la battit, et s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un *Brama*, ou un *Visbrou*, ou un *Sib*, mais un dieu du bas étage, et cependant fort puissant, fait passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui du mari fugitif, et se présente sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempycose rendait cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens, obtient sa grâce, couche avec elle, lui fait un enfant, et reste le maître de la maison. Le mari repentant, et toujours amoureux de sa femme, revient se jeter à ses pieds: il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur et de forçier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre *Martin Guerre*. L'affaire se plaide devant le parlement de Bénarès. Le premier président était un brachmane qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe, et que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit

(*) Annales IX, pag. 273.

pour faire connaître le véritable mari. Votre époux, Madame, dit-il, est le plus robuste de l'Inde; couchez avec les deux parties l'une après l'autre, en présence de notre parlement indien; celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuses marques de valeur, fera sans doute votre mari. Le mari en donna douze, le fripon en donna cinquante. Tout le parlement brame décida que l'homme aux cinquante était le vrai possesseur de la dame. Vous vous trompez tous, répondit le premier président: l'homme aux douze est un héros, mais il n'as pas passé les forces de la nature humaine; l'homme aux cinquante ne peut être qu'un dieu qui s'est moqué de nous. Le dieu avoua tout, et s'en retourna au ciel en riant.

Vous m'avouerez que l'Amphitriton indou est encore plus comique et plus ingénieux que l'Amphitriton grec, quoiqu'il ne puisse pas être décemment joué sur le théâtre.

Vous étonnerez peut-être encore plus votre monde, quand vous raconterez l'origine de la fameuse querelle d'*Aaron* avec *Datan*, *Coré*, et *Abiron*, écrite par un juif qui était apparemment le loustic de sa tribu. C'est peut-être le seul juif qui ait su railler. Son livre n'est pas de l'antiquité des premiers brachmanes; mais enfin il est ancien, et peut-être plus ancien qu'*Homère*. Les Juifs d'Italie le firent imprimer dans Venise au quinzième siècle, et le célèbre *Gauvain*, conseiller d'Etat, l'enrichit de notes en latin. *Fabricius* les a insérées dans sa traduction latine de la vie et de la mort de *Moïse*, autre ancien ouvrage plus que

rabbinique, écrit, à ce qu'on a prétendu, vers le temps d'*Esdra*. Je vais faire copier le passage qui se trouve au livre II, page 165, nombre 297, édition de Hambourg.

“ Ce fut une pauvre veuve qui fut la cause
 25 de la querelle. Cette femme n'avait pour tout
 25 bien qu'une brebis, elle la tondit; *Aaron*
 25 vint et lui dit: Il est écrit que les prémices
 25 appartiendront au Seigneur; et il prit la laine.
 25 La veuve en pleurs alla se plaindre à *Coré*,
 25 qui fit des remontrances au prêtre *Aaron*. Elles
 25 furent inutiles. *Coré* donna quatre pièces d'ar-
 25 gent à la pauvre femme, et se retira très-irrité.
 25 Peu de temps après, la brebis mit bas son
 25 premier agneau. *Aaron* revient: Ma bonne,
 25 il est écrit que les premiers-nés sont au Sei-
 25 gneur. Il emporte l'agneau, et le mange. Nou-
 25 velles remontrances de *Coré* aussi mal reçues
 25 que les premières. La veuve désespérée tue sa
 25 brebis. Voilà aussitôt *Aaron* chez elle. Il prend
 25 la mâchoire, l'épaule et le ventre de la brebis.
 25 *Coré* se fâche contre lui. *Aaron* répond que
 25 cela est écrit, et qu'il veut manger cette épaule
 25 et le ventre. La veuve outrée jura, et dit: Au
 25 diable ma brebis. *Aaron* qui l'entendit revint
 25 encore, disant: Il est écrit que tout anathème
 25 est au Seigneur; et soupa des restes de la
 25 pauvre bête. Telle est la cause de la dispute
 25 entre *Aaron* d'une part, et *Coré*, *Datan*, et
 25 *Abiron* de l'autre.”

Cette mauvaise plaisanterie a été imitée chez plus d'une nation. Il n'y a pas une seule bonne

fable de la *Fontaine* qui ne vienne du fond de l'Asie. Vous en retrouvez même parmi les Tartares. Je me souviens d'avoir lu autrefois dans le recueil des voyages de *Plancarpin*, de *Rubruquis*, et de *Marc Paolo*, qu'un chef des Tartares étant près de mourir récita à ses enfans la fable du vieillard qui donne à ses fils un faisceau de flèches à rompre. (a)

Avons-nous dans notre Occident quelque conte plus philosophique que celui qui est rapporté dans *Olcarius* au sujet d'*Alexandre*? J'en ai parlé dans une de ces brochures que je ne vous ai pas envoyées, parce qu'elles ne valent pas le port. La scène est au fond de la Bactriane, dans un temps où tous les princes de l'Asie cherchaient l'eau de l'immortalité, comme depuis chez nos romanciers la plupart des chevaliers errans cherchèrent la fontaine de Jouvence. *Alexandre* rencontre un ange dans la caverne où des mages l'assuraient qu'on puisait l'eau de l'immortalité. L'ange lui donne un caillou. Rapporte-m'en un autre, lui dit-il, qui soit de même forme et de même poids, et alors je te ferai boire de cette eau que tu demandes. *Alexandre* chercha, et fit chercher par-tout. Après bien des peines inutiles, il prit le parti de choisir un caillou à-peu-près semblable, et d'y ajouter un peu de terre pour éga-ler les poids et les formes. L'ange *Gabriel* s'aperçut de la supercherie, et lui dit: *Mora*

(a) Voyages de *Plancarpin*, *Rubruquis*, *Marc Paul* et *Haiton*, chap. 17. *Haiton*, pag. 31.

ami, souviens-toi que tu es terre; détrompe-toi de ton breuvage de l'immortalité, et ne prétends plus en imposer à Gabriel. (b)

Cet apologue nous apprend encore qu'on ne trouve point dans la nature deux choses absolument semblables, et que les idées de *Leibnitz* sur les indiscernables étaient connues long-temps avant *Leibnitz* au milieu de la *Tartarie*. (c)

Pour la plupart des contes dont on a farci nos ana, et toutes ces réponses plaisantes qu'on attribue à *Charles-Quint*, à *Henri IV*, à cent princes modernes, vous les retrouvez dans *Athénée* et dans nos vieux auteurs. C'est en ce sens seulement qu'on peut dire, *nihil sub sole novum etc.*

A M. * * *

DEPUIS le prince de *la Mirandole*, Monsieur, on n'a jamais soutenu de thèses si universelles. Je vous suis aussi obligé de la bonté de m'en faire part, que je suis étonné de votre immense savoir. Vous qui enseignez tout, et votre jeune homme qui apprend tout, vous êtes des prodiges; de tels progrès sont non-seulement le fruit du génie, mais celui des méthodes qui se sont multipliées dans ces derniers temps. Plus il y a de carrières à parcourir, plus on a eu de secours. On n'en avait aucun du temps de *Pic de la*

(b) *Olearius*, pag. 169.

(c) On a fait usage de cette histoire, dans un petit livre intitulé: *Lettres chinoises, indiennes, et tartares*. Tome I des *Mélanges littéraires*.

Mirandole ; aussi ses thèses ne contenaient aucune vérité. L'immenfité de son favoir confifait dans des mots , au lieu que le vôtre eft dans les chofes.

Ce qui me fuprend , autant que votre entreprife , c'eft que vous m'apprenez qu'il y a encore des péripatéticiens , et qu'il fubfifte des reftes de barbaie dans la feconde ville de France. Je croyais qu'à peine il reftait des cartéfiens. Qui-conque eft d'une fecte femble afficher l'erreur. On dit un platonicien , un épicurien , un péripatéticien , un cartéfien , pour caractériser des aveugles qui marchent fous la bannière d'un borgne. On ne dit pas un euclidien , un archimédien , parce que la vérité n'eft pas une fecte. Aussi en Angleterre , et parmi les philofophes comme vous , on n'appelle point newtonien un homme qui fe fert du calcul intégral , ou qui répète les expériences fur la lumière.

Ainsi je fuis perfuadé que quand vous parlez , page 11 , de l'explication des phénomènes de l'arc-en-ciel et de l'aimant , vous ne prétendez pas fans doute mettre de niveau les démonftrations de *Newton* fur les réfractions et la réfrangibilité des rayons dans les gouttés d'eau , avec les fyftèmes hafardés fur l'aimant. Et furent quand vous vous propofez de défendre en-détail le traité d'optique de *Newton* , vous ne vous propofez que d'expliquer les vérités fenfibles qu'il a démontrées aux yeux.

Votre dernière queftion eft certainement auffi embarrassante que curieufe. Nous ne pouvons avoir autant de connoiffances fur l'acouftique.



que sur l'optique. Les sons ne donnent pas autant de prise à la géométrie qu'en donne la lumière; cependant il me paraît qu'il y a sur la lumière la même difficulté que vous faites sur le son. Vous demandez comment notre oreille entend à la fois distinctement quatre parties; et moi je demande comment notre œil voit à la fois les points dont les rayons se croisent nécessairement avant de frapper la rétine? Je ne fais pas comment les rayons sonores portent à cent mille oreilles la basse et le dessus en même temps; je ne fais pas davantage comment les rayons visuels font voir à cent mille yeux un point rouge et un point bleu qui doivent s'intercepter avant d'arriver à chaque prunelle.

Dès qu'il s'agit d'expliquer nos sensations, les mathématiques deviennent impuissantes; et c'est là que nous demeurons dans notre première ignorance, après avoir mesuré les cieux, et découvert la gravitation de tous les globes.

Si quelqu'un, Monsieur, peut servir à nous éclairer dans cette nuit profonde, c'est vous. J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que je vous dois.

SUR M^{LLE} DE LENCLOS.

A M. * * *

I 7 7 I.

JE suis bien aise, Monsieur, qu'un ministre du saint évangile veuille favoir des nouvelles d'une prêtresse de *Vénus*. Je n'ai pas l'honneur d'être de votre religion, et je ne suis plus de l'autre; mais j'ai voulu laisser passer le saint temps de Pâque avant de répondre à vos questions, jugeant bien que vous n'auriez pas voulu lire ma lettre pendant la semaine sainte.

Je vous dirai d'abord, en historiographe exact, que le cardinal de *Richelieu* eut les premières faveurs de *Nixon*, qui probablement eut les dernières de ce grand ministre. C'est, je crois, la seule fois que cette fille célèbre se donna sans consulter son goût. Elle avait alors seize à dix-sept ans. Son père était un joueur de luth, nommé *Lenclos*. Son instrument ne lui fit pas une grande fortune, mais sa fille y suppléa pas le sien. Le cardinal de *Richelieu* lui donna deux mille livres de rentes viagères, qui étaient quelque chose dans ce temps-là. Elle se livra depuis à une vie un peu libertine, mais ne fut jamais courtisane publique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands seigneurs du royaume furent amoureux d'elle, mais ils ne furent pas tous heureux, et ce fut toujours son cœur qui la détermina. Il fallait beaucoup d'art, et être fort aimé d'elle, pour lui faire accepter des présents.

Dans

Dans le commencement de la régence d'*Anne d'Autriche*, elle fit un peu trop parler d'elle. On fait l'aventure du *beau billet qu'à la Châtre*; les *Lais* et les *Thais* n'ont assurément rien fait ni rien dit de plus plaisant.

Une querelle entre deux de ses amans fut cause qu'on proposa à la reine de la faire mettre dans un couvent. *Ninon*, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties; elle répondit que cela n'était pas juste, parce qu'elle n'était ni fille ni repentie. Elle avait trop d'amis, et était de trop bonne compagnie, pour qu'on lui fit cet affront; et enfin la reine qui était très-indulgente la laissa vivre à sa fantaisie. Elle donnait souvent chez elle des concerts. On y venait admirer son luth, son clavecin, et sa beauté. *Huyghens*, ce philosophe hollandais qui découvrit en France une lune de *Saturne*, s'attacha aussi à observer mademoiselle *Ninon Lenclos*. Elle métamorphosa un moment le mathématicien en galant et en poëte. Il fit pour elle ces vers qui sont un peu géométriques:

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux,
Les deux premiers ses mains, les deux autres ses yeux.
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reste,
Il faut être fringuant et lesté.

Les plus beaux esprits du royaume, et la meilleure compagnie, se rendaient chez elle. On y soupaît; et comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât son plat.

S^t Evremont eut quelque temps ses bonnes grâces. On la quittait rarement, mais elle quittait fort vite, et restait toujours l'amie de ses anciens amans. Elle pensa bientôt en philosophe, et on lui donna le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philosophie était véritable, ferme, invariable, au-dessus des préjugés et des vaines recherches. Elle eut à l'âge de vingt-deux ans une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient sa destinée qui l'enlevait à la fleur de son âge. *Ab!* dit-elle, *je ne laisse au monde que des mourans.* Il me semble que ce mot est bien philosophique. Elle mérita les quatre vers que *S^t Evremont* mit au bas de son portrait, et qui sont plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle disait qu'elle n'avait jamais fait à DIEU qu'une prière: " Mon Dieu, faites de moi un honnête homme, et n'en faites jamais une honnête femme. "

Les grâces de son esprit, et la fermeté de ses sentimens lui firent une telle réputation, que lorsque la reine *Christine* vint en France, en 1654, cette princesse lui fit l'honneur de l'aller voir dans une petite maison de campagne où elle était alors.

Lorsque mademoiselle d'*Aubigné*, (depuis

madame de *Maintenon*) qui n'avait alors aucune fortune, eut cru faire une bonne affaire en épousant *Scarron*, *Ninon* devint sa meilleure amie. Elles couchèrent ensemble quelques mois de suite: c'était alors une mode dans l'amitié. Ce qui est moins à la mode, c'est qu'elles eurent le même amant, et ne se brouillèrent pas. M. de *Villarceaux* quitta madame de *Maintenon* pour *Ninon*. Elle eut deux enfans de lui. L'aventure de l'ainé est une des plus funestes qui soit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de sa mère, qui lui avait été toujours inconnue. Il lui fut présenté à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureusement il en devint éperdument amoureux. Il y avait auprès de la porte S^t Antoine un assez joli cabaret, où dans sa jeunesse les honnêtes gens allaient encore quelquefois souper. Mademoiselle de *Lenclos*, car on ne l'appelait plus alors *Ninon*, y soupait un jour avec la maréchale de *la Ferté*, l'abbé de *Châteauneuf*, et d'autres personnes. Ce jeune homme lui fit dans le jardin une déclaration si vive et si pressante, que mademoiselle de *Lenclos* fut obligée de lui avouer qu'elle était sa mère. Aussitôt ce jeune homme, qui était venu au jardin à cheval, alla prendre un de ses pistolets à l'arçon de la selle, et se tua tout roide. Il n'était pas si philosophe que sa mère.

Son autre fils nommé *la Boissière* est mort tout doucement de sa belle mort, en 1723, à la Rochelle, où il était commissaire de marine. La

124. SUR MADEMOISELLE DE LENCLOS.

mort tragique de son fils aîné rendit mademoiselle de *Lenclos* un peu plus sérieuse, mais ne l'empêcha pas d'avoir des amans. Elle regardait l'amour comme un plaisir qui n'engageait à aucuns devoirs, et l'amitié comme une chose sacrée. Elle aima quelques années de très-bonne foi le marquis de *Sévigné*, le fils de cette célèbre madame de *Sévigné* dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au maréchal de *Choiseul*. Ce maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ses bonnes qualités, comme si par-là on se faisait aimer, elle lui répondit par ce vers de *Cornille*:

O ciel, que de vertus vous me faites haïr !
 Cependant elle était elle-même la personne qui avait le plus de vertu, à prendre ce mot dans le vrai sens ; et cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuse de cassette*.

Lorsque M. de *Gourville*, qui fut nommé vingt-quatre heures pour succéder à M. *Colbert*, et que nous avons vu mourir l'un des hommes de France le plus considéré ; lors, dis-je, que ce M. de *Gourville* craignant d'être perdu en personne, comme il le fut en effigie, s'enfuit de France, en 1661, il laissa deux cassettes pleines d'argent, l'une à mademoiselle de *Lenclos*, l'autre à un dévot. A son retour, il trouva chez *Non* sa cassette en fort bon état ; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laissé, parce que les espèces avaient augmenté depuis ce temps-là. Il prétendit qu'au moins le surplus appartenait de droit à la dépositaire ; elle ne lui

répondit qu'en le menaçant de faire jeter la cassette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit qu'il avait employé son dépôt en œuvres pies, et qu'il avait préféré le salut de l'ame de *Gourville* à un argent qui surement l'aurait damné.

Le reste de la vie de mademoiselle de *Lenclos* n'a pas de grands événemens; quelques amans, beaucoup d'amis, une vie sédentaire, de la lecture, des soupers agréables; voilà tout ce qui compose la fin de son histoire.

Je ne dois pas oublier que madame de *Maintenon*, étant devenue toute-puissante, se ressouvint d'elle, et lui fit dire que si elle voulait être dévote, elle aurait soin de sa fortune. Mademoiselle de *Lenclos* répondit qu'elle n'avait besoin ni de fortune ni de masque. Elle resta chez elle paisible avec ses amis, jouissant de sept à huit mille livres de rente, qui en valent quatorze d'aujourd'hui; et n'aurait pas voulu de la place de madame de *Maintenon* avec la gêne où cette place l'aurait condamnée. Plus heureuse que son ancienne amie, elle ne se plaignit jamais de son état, et madame de *Maintenon* se plaignit quelquefois du sien.

Elle ne pouvait pas souffrir les ivrognes, qui étaient encore un peu à la mode de son temps. *Chapelle* qui l'était, et qu'elle ne put corriger, fut exclus de sa maison, et devint son ennemi. Il jura que pendant un mois entier il ne se coucherait jamais sans être ivre, et sans avoir fait une chanson contre elle. Il tint parole. Voici une de ces chansons dont je me souviens.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
 Si toujours elle raisonne
 De la sublime vertu
 Dont Platon fut revêtu ;
 Car à bien compter son âge,
 Elle doit avoir. . . .
 Avec ce grand personnage.

Elle répondit à cela qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec *Platon* qu'avec *Chapelle*.

Sa maison était sur la fin une espèce de petit hôtel de Rambouillet, où l'on parlait plus naturellement, et où il y avait un peu plus de philosophie que dans l'autre. Les mères envoyaient soigneusement à son école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle se plaisait à les former. *Rémond*, que nous avons vu introducteur des ambassadeurs, et qui prétendait être un grand platonicien, se vantait souvent de devoir à mademoiselle de *Lenclos* tout le mérite qu'il avait. En effet, il avait un mérite assez singulier. C'est sur lui que *Pérogini* avait fait cette chanson.

De monsieur Rémond voici le portrait,
 Il a tout-à-fait l'air d'un hareng foret.

Il rime, il cabale,
 Est homme de cour,
 Se croit un Candale, (a)
 Se dit un Saucour. (b)

(a) Le duc de *Candale*, fils du duc d'*Epernon*, le plus bel homme de son temps.

(b) Le marquis de *Saucour* passait pour l'homme le plus vigoureux, et son nom est passé en proverbe.

Il passe en science

Socrate et Platon,

Cependant il danse

Tout comme Balon. (c)

De monsieur Rémond voici le portrait,

Il a tout-à-fait l'air d'un hareng foret.

Quand on dit à mademoiselle de *Lenclos* que *Rémond* se vantait par-tout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle fesoit comme DIEU, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je suis hareng foret comme M. *Rémond*; mais n'ayant pas été formé par mademoiselle de *Lenclos*, ce n'est pas elle qui s'est repentie de m'avoir fait.

L'abbé de *Châteauneuf* me mena chez elle dans ma plus tendre jeunesse. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraissaient fort bons pour mon âge. Mademoiselle de *Lenclos* avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'abbé de *Châteauneuf*. Enfin on trouva plaisant de me mener chez elle. L'abbé était le maître de la maison: c'était lui qui avait fini l'histoire amoureuse de cette personne singulière; c'était un de ces hommes qui n'ont pas besoin de l'attrait de la jeunesse pour avoir des desirs; et les charmes de la société de mademoiselle de *Lenclos* avaient fait sur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; et enfin l'abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur si long-temps, elle lui répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de sa naissance.

(c) Fameux danseur de l'opéra.

pour ce beau gala, et ce jour-la elle avait juste soixante et dix ans. Elle ne poussa guère plus loin cette plaisanterie, et l'abbé de *Châteauneuf* resta son ami intime. Pour moi je lui fus présenté un peu plus tard, elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre sur son testament; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite et son testament.

L'abbé *Tétu*, qu'on appelait *Tétu sai-toi*, (pour le distinguer d'un autre, devenu un dévot à la mode) homme connu par beaucoup de bouquets à *Iris*, d'impromptus, de jouissances, et de psaumes paraphrasés, après avoir voulu être long temps un agréable débauché, eut l'ambition de convertir mademoiselle de *Lenclos* à sa mort. Il croit, dit-elle, que cela lui fera honneur, et que le roi lui donnera une abbaye; mais s'il ne fait fortune que par mon ame, il court risque de mourir sans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de *S'Evremont*. L'abbé de *Châteauneuf* en avait beaucoup; mais en mourant il a brûlé tous ses papiers.

Quelqu'un a imprimé, il y a deux ans, des lettres sous le nom de mademoiselle de *Lenclos*, à-peu-près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne. Si elle avait eu le malheur d'écrire ces lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une sur ce qui la regarde.

Au reste, j'apprends que l'on vient d'imprimer deux nouveaux mémoires sur la vie de cette

FRAGMENT D'UNE LETTRE. 129

philosophe. Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'histoires de *Ninon* que de *Louis XIV.* Je souhaite que ces mémoires soient plus instructifs et plus édifiants que ceux que je viens de vous donner.

Dites, avec moi, un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être etc.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE

SUR LES DICTIONNAIRES SATIRIQUES.

1771.

UN de ces plus étranges dictionnaires de parti, un de ces plus impudens recueils d'erreurs et d'injures par A et par B, est celui d'un nommé *Paulian*, ex-jésuite, imprimé à Nîmes, chez *Gaude*, en 1770; il est intitulé: *Dictionnaire philosopbo-théologique*, et il n'est assurément ni d'un philosophe, ni d'un vrai théologien; supposé qu'il y ait de vrais théologiens chez les jésuites.

A l'artricle *Religion* il dit, que *quiconque admet la religion naturelle avoue sans peine qu'un Etre infiniment parfait a tiré du néant ce vaste univers.*

Remarquez cependant qu'il n'y a jamais eu aucun philosophe, aucun patriarche, aucun homme d'une religion naturelle ou surnaturelle, qui ait enseigné la création du néant. Il faudrait être d'une ignorance bien obstinée pour nier

que la Genèse n'a aucun mot qui signifie créer de rien. On fait assez que l'hébreu et le grec se fervent du mot *faire*, et non du mot *créer*. Ce n'est pas même une question chez les savans.

Au mot *Messie*, *Paulian* ayant ouï dire que cet article est savamment traité dans la grande Encyclopédie, s'est imaginé que l'auteur était un laïque, et par conséquent que ce morceau était d'un athée; il ne savait pas que cet excellent morceau est de *M. Pollier de Bottens*, théologien beaucoup plus éclairé que lui, et beaucoup plus honnête; il se jette avec fureur sur les laïques, comme sur des esclaves échappés des chaînes des jésuites. On est indigné des outrages que ce fanatique de collège leur prodigue. A l'article *Mahométisme*, voici comme il parle :
 „ Les dogmes et la morale de cette religion forment l'Alcoran, livre dont la lecture n'est permise qu'à un petit nombre de mahométans; on enseigne dans ce livre que DIEU a un corps, que l'ame est matière, que la circoncision est nécessaire, que JESUS CHRIST est le Messie, que la béatitude consistera dans les plus sales voluptés. ”

Examinons ce seul article; autant de mots, autant de faussetés, et toutes très-palpables. Il est très-faux que la lecture du Koran ne soit permise qu'à un petit nombre. Il faut apprendre à cet ex-jésuite que sur le dos de chaque exemplaire du Koran, ces lignes du Sura 56. (*) sont toujours écrites : *personne ne doit toucher ce livre qu'avec des mains pures*; c'est pourquoi

(*) Les *sara* sont les chapitres.

tout musulman se lave les mains avant de le lire. Ce jésuite s'imagine qu'il en est par toute la terre comme à Rome, où l'on a défendu de lire la Bible sans une permission expresse; il pense qu'on admet dans le reste du monde cette contradiction: voilà la vérité, et vous ne la lirez pas; voilà votre règle, et vous n'en saurez rien.

DIEU aux corps. Rien n'est plus faux encore, c'est une calomnie impertinente. Si *Paulian* avait lu une bonne traduction de l'Alcoran, il aurait vu au Sura 17 ces propres paroles: *L'esprit a été créé par DIEU même.* Pour prouver que DIEU est un Être pur, *Mahomet* dit au Sura 37, que DIEU n'a ni fils ni fille; et dans le Sura 112, DIEU est le seul DIEU, l'éternel DIEU; il n'engendre ni n'est engendré, et rien ne lui ressemble dans l'éternité des êtres.

Il est bien vrai que dans l'Alcoran on se sert quelque fois des mots de trône, de tribunal, pour exprimer imparfaitement la grandeur de l'Être suprême; mais jamais on ne fait descendre DIEU sur la terre; jamais on ne le rabaisse aux fonctions humaines. Il faut que ce *Paulian* n'ait jamais lu ce livre dont il parle si affirmativement; il ne connaît pas plus son Alcoran que son Évangile.

L'ame est matière. Il n'y a pas un mot dans tout l'Alcoran qui puisse le moins du monde excuser cette imposture.

La circoncision est nécessaire. Il n'est pas dit un seul mot de la circoncision dans tout l'Alcoran. *Mahomet* laissa subsister cette pratique

ridicule, qu'il trouva établie chez les Arabes de temps immémorial; c'était une superstition ancienne, comme elles le font toutes, de présenter aux Dieux ce qu'on avait de plus cher et de plus noble.

JESUS est le Messie. Cette citation de l'Alcoran est encore très-fausse. JESUS est appelé CHRIST dans plusieurs endroits du Koran; c'est un nom propre, comme chez *Tacite*, qui dit: *impellente Christo quodam.*

Au reste, il faut bien observer qu'il y avait du temps de *Mahomet* vers l'Arabie, quelques exemplaires des évangiles que nous ne recevions pas; comme celui de *Barnabé*, qui existe encore; celui des basiliidiens et des ébionites; c'est dans celui des basiliidiens qu'on lisait que JESUS n'avait pas été crucifié, et que DIEU l'avait soustrait à la fureur de ses ennemis. C'est évidemment cet évangile que *Mahomet* suivit, sans reconnaître jamais notre Sauveur pour fils de DIEU; car il dit expressément dans plusieurs endroits que DIEU n'a ni fils ni fille.

La béatitude dans les plus sales voluptés. Il faut apprendre à ce *Paulian* que la jouissance de la vue de DIEU est la première récompense promise dans l'Alcoran: il est vrai qu'au Sura 55 il dit que le paradis, c'est-à-dire le jardin, sera composé de trois grands bosquets, dans l'un desquels sera un large bassin d'eau céleste, entouré de palmiers et de grenadiers. On trouvera, dit-il, dans ce lieu de délices de belles vierges aux grands yeux noirs, des Houris dont personne n'a

jamais approché, et qui reposent sous de riches pavillons, couchées sur des tapis magnifiques.

Remarquons qu'il n'y a pas dans ce chapitre un seul mot qui puisse alarmer la pudeur. On y dit que ces nymphes ne seront connues que par ceux qui leur seront destinés pour époux; ce n'est pas-là assurément une sale volupté. Toutes les religions anciennes, qui admirent tôt ou tard la résurrection, enseignèrent qu'on ressusciterait avec tous ses sens; il n'était pas déraisonnable de penser que puisqu'on avait des sens, on aurait aussi des sensations: c'était le sentiment des pharisiens chez le petit peuple juif; et s'il est permis de comparer nos livres sacrés et mystérieux aux imaginations des autres peuples, qui sont tous évidemment plongés dans l'erreur; n'avons-nous pas dans l'Apocalypse un exemple frappant de ce que je dis? n'y voit-on pas la belle épouse qui se marie avec l'agneau? n'y voit-on pas la Jérusalem céleste toute bâtie d'or et de pierres précieuses? cette ville carrée n'a-t-elle pas soixante lieues en tout sens? les maisons n'y sont-elles pas de soixante lieues de haut? n'y a-t-il pas des canaux d'eau vive, bordés d'arbres qui portent des fruits délicieux? On trouve des allégories à-peu-près semblables, quoique moins sublimes, dans la plus haute antiquité.

Non seulement ce *Paulian*, dans son dictionnaire, calomnie les musulmans, mais il calomnie toutes les communions chrétiennes et les sectes, et les particuliers: c'est assez le propre des

jésuites; ces malheureux ont pris cette mauvaise habitude dans les écoles où ils ont régenté. Le pédantisme et l'insolence ont formé le caractère de ceux qui ont disputé, ils n'ont pu s'en défaire après leur dispersion; ils sont comme les Juifs qui ont conservé leurs anciennes superstitions, n'ayant plus de Jérusalem. Nous laissons encore les Juifs prêter sur gages; et nous laissons aboyer les *Paulians* et les *Nonottes*.

Mais ces chiens devraient s'apercevoir qu'ils n'aboient plus que dans la rue, qu'ils sont chassés de toutes les maisons où ils mordaient autrefois.

Ce roquet de *Paulian* (qui le croirait?) parle encore de la grâce suffisante. Il est vraiment bien question aujourd'hui de la grâce suffisante qui ne suffit pas! Ces sottises faisaient grand bruit sous *Louis XIV*, quand le misérable normand *le Tellier*, natif de Vire, osa persécuter le cardinal de *Noailles*. Les querelles ridicules des jansénistes et des molinistes sont oubliées aujourd'hui, comme mille autres sectes qui ont troublé la paix publique dans des temps d'ignorance et de bel esprit.

Je vous enverrai par la première poste un relevé des calomnies de *Paulian* contre les bons chrétiens. (*)

(*) Nous n'avons pas trouvé ce relevé, ce sera pour une autre fois: *Oportet cognosci malos*.

SUR UN ECRIT ANONYME.

A Ferney, 20 avril 1772.

Dans ce saint temps nous savons comme
 On doit expier ses délits,
 Et bien dépouiller le vieil homme,
 Pour rajeunir en paradis.

UNE bonne ame voulant seconder mes intentions, m'a envoyé par la poste la veille de Pâques, la deux-centième brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait souvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureusement oublié; tant à mon âge on a la mémoire débile. Ce péché est la jalousie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitième péché mortel. On me fait apercevoir que j'en suis très-coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence et à m'amender.

1^o. L'on m'apprend que je suis indignement jaloux de *Bernard Palissy* qui vivait sur la fin du seizième siècle. Il avança que le falun de Touraine n'est qu'un amas de coquilles dont les lits s'amoncelèrent les uns sur les autres pendant cinquante mille siècles plus ou moins, lorsque la place où est la ville de Tours était le rivage de la mer. Ma jalouse fureur ayant fait venir une caisse de ce falun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris insolemment ce falun pour une espèce de pierre calcaire friable, pulvérisée par le temps. J'ai cru y reconnaître évidemment mille parcelles d'un talc

informe; et j'ai conclu, avec un orgueil punifiable, que c'est une mine qui occupe environ deux lieues et demie. J'ai hasardé cette idée criminelle avec une audace d'autant plus lâche, que ce falun ne se trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer, ni à vingt, ni à dix; et que si c'était un monceau de coquilles déposé par la mer dans une prodigieuse suite de siècles, il y en aurait certainement sur d'autres côtes.

C'est avec cette espèce de marne qu'on fume les champs voisins; et j'ai eu l'impudence de dire, moi qui suis laboureur, que des coquilles de cinquante mille siècles ne me donneraient jamais du blé. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalousie contre les Tourangeaux.

2°. Cette détestable jalousie que j'ai toujours eue des succès du consul *Maillet*, m'a porté jusqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles sur les hautes Alpes. J'avoue que j'en ai fait chercher pendant quatre ans, et qu'on n'y en a pas trouvé une seule. On n'en trouve pas plus, dit-on, sur les montagnes de l'Amérique; mais ce n'est pas ma faute.

3°. Je confesse que les pierres lenticulaires, les étoilées, les glossopètres, les cornes d'Ammon dont mon voisinage est plein, ne m'ont jamais paru des poissons; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4°. Cette même jalousie m'a fait douter aussi que l'Océan eût produit le mont Atlas, et que la Méditerranée eût fait naître le mont Caucaze. J'ai même osé soupçonner que les hommes n'ont

pas

pas été originairement des marfouins, dont la queue fourchue s'est changée visiblement en cuiffes et en jambes, comme *Maillet* le prétend avec beaucoup de vraisemblance.

5°. C'est avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me sers depuis vingt ans pour bâtir, je n'y ai trouvé ni coquilles ni ourfins de mer.

6°. J'avoue que la même envie diabolique m'a empêché de convenir jusqu'à présent que ce globe soit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent sont très fragiles, et sur-tout moi. Mais pour peu qu'on veuille absolument que la terre soit de verre comme l'était autrefois le firmament, j'y consens du meilleur de mon cœur pour le bien de la paix.

7°. Cette rage qui m'a toujours dominé, m'a égaré jusqu'au point de douter que la terre fût un soleil encroûté, ou quelle fût originairement une comète. J'ai poussé sur-tout ma jalousie contre l'apothicaire *Arnoud*, jusqu'à dire que ses fachets n'ont pas toujours prévenu l'apoplexie. Mais aussi, comme il ne faut pas se faire plus méchant qu'on ne l'est, je n'ai point porté la perversité jusqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les sciences et dans les arts. J'ai toujours reconnu, grâce au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8°. Il est vrai que j'ai été si horriblement jaloux de l'*Ecrit des lois* dans mon métier de juriconsulte, que j'ai osé avoir quelques opinions différentes de celles qu'on trouve dans ce livre;

en avouant pourtant qu'il est plein d'esprit et de grandes vues, *qu'il respire l'amour des lois et de l'humanité*. J'ai même parlé très-durement de ses détracteurs. Ce procédé est d'un malhonnête-homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus, car dans un livre auquel plusieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand succès, l'article *Gouvernement anglais* est de moi; et je finis cet article par dire, *après avoir relu celui de Montesquieu, j'ai voulu jeter au feu le mien*. C'est là le langage de l'envie la plus détestable.

9°. Je m'accuse d'avoir osé m'élever avec une colère peu chrétienne, contre certains persécuteurs d'*Helvétius*, et de plusieurs gens de lettres; d'avoir pris le parti des opprimés contre les oppresseurs; d'avoir seul bravé leur orgueil, leurs cabales et leur malice; mais d'avoir en même temps par un esprit de jalousie, manifesté une très-petite partie des opinions, dans lesquelles je diffère absolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais et l'estimais: c'est une infamie qui ne peut s'excuser.

10°. Je me souviens aussi que cette même jalousie qui me ronge, m'a forcé autrefois de prouver que les tourbillons de *Descartes* étaient mathématiquement impossibles; que sa matière subtile, globuleuse, cannelée, rameuse, était une chimère; qu'il est faux que la lumière vienne du soleil à nous dans un instant; qu'il est faux qu'il y ait également toujours égale quantité de mouvement dans la nature; qu'il est faux que les planètes soient des soleils; qu'il est faux que les mines de sel et les fontaines viennent de la

mer. Qu'il est faux que le chyle devienne sang dans le foie, etc. etc. etc. etc. etc. etc.

Mon indigne envie contre *Descartes* m'emporta jusqu'à cette bassesse. Mais je confesse que je fus entraîné dans ce crime par *Aristote*, qui me fit donner une pension sur la cassette d'*Alexandre*, seule pension dont j'aie été régulièrement payé.

11°. Je dois confesser encore que *Scudéri*, *Claveret*, d'*Aubignac*, *Boisrobert*, *Colletet*, et autres, me firent donner beaucoup d'argent par le trésorier du cardinal de *Richelieu* pour écrire contre *Corneille*, dont j'ai persécuté la famille. Je me suis oublié jusqu'à dire que *si ce grand homme n'était pas égal à lui-même dans Attila et dans Agéflas, on ne jugeait des génies tels que lui que par leurs extrêmes beautés, et non par leurs défauts.*

12°. Enfin, ma plus grande faute a été de ne pouvoir supporter l'éclat de la gloire dont notre ami *Fréron* a ébloui l'univers. Mais ce n'est que par degrés que je me suis livré à l'envie que ce grand-homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable, si j'ose le dire; mais enfin les serpens de l'envie me piquèrent. J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai goûté le plaisir infernal de rire quand son nom s'est trouvé trop souvent au bout de ma plume.

Etant ainsi convenu avec mon charitable directeur de conscience, que je suis d'un naturel jaloux, bas, rampant, avide, ennemi des arts, ennemi de la tolérance, flatteur des gens en place,

etc et les péchés avoués étant à demi pardonnés, je me flatte que cet honnête-homme, que je connais très-bien, fera content de ma confession sincère.

Je ne suis plus jaloux, mon crime est expié.
 J'éprouve un sentiment plus doux, plus légitime;
 L'auteur d'une lettre anonyme
 Me fait une grande pitié.

Mais en même temps j'avertis que voilà la première et la dernière fois que je répondrai aux lettres anonymes des polissons et des fous, et même aux lettres des personnes que je n'ai pas l'honneur de connaître; car bien que je sois très-jeune, et que je n'aie que soixante et dix-huit ans, cependant le temps est cher; et il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut apprendre quelque chose.

J'ajoute encore un mot, et assez sérieusement. Quoique j'aie passé à deux reprises quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite, je sçonnais les cabales de la littérature et du théâtre, et même les autres cabales. Je fais combien on se passionne pour un système chimérique, pour un mauvais ouvrage prôné et oublié, pour une opinion du temps, qui s'évanouit, enfin pour les formes substantielles, les idées innées, et l'harmonie préétablie. Trois ou quatre évergumènes s'unissent pour décrier, pour injurier, pour perdre même, s'ils le peuvent, quiconque n'est pas de leur avis. J'ai vu les emportemens et les artifices employés contre ceux qui n'admettaient pour mesure de la force des corps en mouvement, que la masse multipliée par la

Viteffe J'ai été témoin des inimitiés les plus vives et les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une mesure exacte et uniforme de tous les méridiens, et ceux qui la croyaient impossible et inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de *St Paris* et des convulsionnaires, vous étiez un lâche flatteur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de *St Augustin*. Aviez-vous quelques scrupules sur les miracles du bienheureux *Régis* jésuite; osiez-vous examiner si un cancre avait en effet rapporté à *St Xavier* son crucifix tombé au fond de la mer, on vous appelait *athée* dans vingt libelles.

Il a été un temps, fort court à la vérité, mais il a été, ce temps honteux et ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas supporter un homme qui pensait que la subordination est nécessaire dans la société, qu'un garçon charcutier n'est pas égal en tout à un duc et pair, à un ministre d'état, à un prince; et qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau ne ferait pas tout-à-fait fortable.

Lorsqu'on fit paraître le *Système de la nature*, livre diffus, incorrect, ennuyeux, fondé sur un seul argument, et encore argument équivoque, livre stérile en bons raisonnemens, et pernicieux par les conséquences, mais éblouissant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoiqu'usée, de nos misères. Lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait pas permettre à un philosophe d'être de l'avis de *Cicéron* et de *Platon*, et on disait qu'un homme qui reconnaît un DIEU trahit la cause du genre-humain. Je



ne doute pas que l'auteur et trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma pensée: et je leur déclare que je la dirai tant que je respirerai, sans craindre ni les énergiques athées, ni les énergiques superstitieux.

Encore une fois, je connais l'insensé méchant qui dans sa Lettre anonyme m'ose accuser de *carreffer les gens en place, et d'abandonner ceux qui n'y sont plus*. Je lui répondrai sans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux, et de la mer qui a formé les montagnes, et de toutes ces pauvretés. Non, infame calomniateur, non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la respectueuse estime, la tendre reconnaissance dont je serai pénétré pour lui jusqu'au dernier moment de ma vie. Périssent le monstre qui serait ingrat envers son bienfaiteur. Il n'y a ni ministre ni roi qui ne doive approuver ces sentimens. Vous ne savez pas, misérable, jusqu'où j'ai poussé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ses attachemens, comme dans son mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point *carreffé les gens en place*, mais j'ai admiré l'abolissement de la vénalité; abus infame, contre lequel je m'étais élevé tant de fois; abus qui ne subsistait qu'en France, et qui la déshonorait.

J'ai senti le bonheur des provinces qui m'entourent, et dont les citoyens ne sont plus obligés d'aller à cent cinquante lieues payer un pro-

curateur à trois mots par ligne, et consumer le reste de leur patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le plus insupportable. J'avais proposé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main qui l'a faite. Je suis citoyen, et vous ne parviendrez à faire regarder comme des flatteurs, ni moi, ni mes parens qui servent l'Etat dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée; qui joignent la fermeté à la modestie, l'équité à la sensibilité, et qui méprisent vos cabales absurdes autant que vos lettres anonymes.

A UN ACADEMICIEN
DE SES AMIS.

1 7 7 2.

.....

 Si on ne veut point croire dans Paris que le jeune comte de *Schovalo*, chambellan de l'impératrice de Russie, et président d'un bureau de la législation, soit l'auteur de *l'épître à Ninon*, c'est apparemment par modestie: car cette épître est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à notre nation. C'est une chose bien surprenante que n'ayant été, je crois, que trois mois à Paris, il ait pris si bien ce que vous appelez *le ton de la bonne compagnie*; qu'il l'ait perfectionné, qu'il

y ait ajouté l'élégance et la correction, si inconnues à quelques seigneurs français qui n'ont pas daigné apprendre l'orthographe.

Monsieur de *Schovalo* fefait déjà de très-jolis vers français quand il était chez moi il y a quelques années; et nous avons eu depuis, dans des recueils, quelques pièces fugitives de lui, très-bien travaillées.

Il se trompe en disant que *Chapelle*

A côté de Ninon frédonnait un refrain.

Chapelle, qu'on a beaucoup trop loué, était bien loin de frédonner des chansons à côté de *Ninon*. Cet ivrogne, qui eut quelques faillies agréables, était son mortel ennemi, et fit contre elle des chansons assez grossières. En voici une:

Il ne faut pas qu'on s'étonne

Si par fois elle raisonne

De la sublime vercu

Dont Platon fut revêtu;

Car, à bien compter son âge,

Elle doit avoir... vécu

Avec ce grand personnage.

Ce n'est pas-la le style de M. le comte de *Schovalo*. J'écris son nom comme nous le prononçons: car je ne saurais me faire aux doubles *W*, pour lesquels j'ai toujours eu la plus grande aversion, ainsi que pour le mot *françois*.

J'admire les gens qui m'attribuent cette *épitre*; ils m'imputent de m'être donné les louanges qui sont pardonnables à l'amitié de M. de *Schovalo*, mais qui seraient assurément très-ridicules dans ma bouche.

J'ai

J'ai lu par hasard des nouvelles à la main, n°. 25, dont l'auteur prétend que je me suis caché sous le nom de M. de *Schovalo*; il pourrait dire aussi que je me cache tous les jours sous le nom du roi de Prusse qui fait des choses non moins étonnantes en notre langue, et sous celui de l'impératrice de Russie, qui écrit en prose comme son chambellan en vers. Les fadaïses insipides dont tant de petits welches nous inondent, croyant être de vrais français, font bien loin d'égaliser les chefs-d'œuvre étrangers dont je vous parle; c'est que ces petits welches n'ont que des mots dans la tête, et que ces génies du Nord pensent solidement.

J'emploie le double *W* pour les Welches: il faut être barbare avec eux.

Les minces écrivains de nouvelles et d'inutilités m'imputent *une lettre d'un ecclésiastique sur les jésuites*, et je ne fais quel taureau blanc. Je vous assure que je ne me mêle point des jésuites; je suis comme le pape, je les ai pour jamais abandonnés, excepté père *Adam* que j'ai toujours chez moi. A l'égard des taureaux, blancs ou noirs, je m'en tiens à ceux que j'éleve dans mes étables, et avec lesquels je laboure. Il y a soixante ans que je suis un peu vexé, et je m'en console dans ma chaumière, pratiquant *quid faciat letas segetes*. J'ai sur-tout *letum animum*, malgré la cabale qui croit m'affliger, et dont je me moquerai tant que j'aurai un souffle de vie, etc.

F R A G M E N T

D'UNE LETTRE

SOUS LE NOM DE M. DE MORZA , A M. ***

I 7 7 2.

VOTRE *Paulian*, Monsieur, est aussi ignoré dans Paris, que les tragédies et les comédies de l'année passée, les oraisons funèbres faites dans ce siècle, les almanachs des muses, et la foule innombrable des autres fadaïses dont la presse est surchargée. Ce n'est pas seulement la rage d'un fanatisme imbécille qui met la plume à la main de ces gens-là, c'est une autre espèce de rage, qui est le résultat de la misère, de la faim, de la répugnance pour un métier honnête, et de cet orgueil secret qui se mêle aux sentimens les plus bas. Nous en avons un bel exemple dans cet homme nommé *Sabotier*, natif de Castres. Il ne tenait qu'à lui d'être un bon perruquier, comme son père; il s'est fait abbé, et vous savez ce qu'il est devenu. Après avoir été chassé de Toulouse et mis au cachot à Strasbourg, il se procura, je ne fais comment, une entrée dans la maison de M. *Helvétius*: et la première chose qu'il fit, après la mort de son bienfaiteur et de son maître, fut de le déchirer, non pas à belles dents, mais à très-vilaines dents, dans un de ces dictionnaires de calomnies, intitulé *les trois siècles*, ouvrage de la haine et de l'envie de quelques prétendus

gens de lettres décrédités, qui eurent la bassesse de s'associer avec lui; et savez-vous Monsieur, quel prétexte ils inventèrent pour justifier cette œuvre d'iniquité? celui de défendre la religion chrétienne. C'est sous ce masque sacré que cette petite troupe de démons voulut paraître en anges de lumière.

Il est bon, Monsieur, de savoir quels sont ces apôtres; le public un jour les connaîtra tous: en attendant je vous dirai que dans un de mes voyages j'ai vu entre les mains de M. de V..... un extrait et un commentaire de Spinoza, écrit tout entier de la main de ce malheureux *Sabotier*. C'est un in-4° de 57 pages, intitulé *Analyse de Spinoza, où l'on expose les causes et les motifs de l'incrédulité de ce philosophe*. Le manuscrit commence par ces mots, *Spinoza était fils d'un juif marchand*, et finit par ceux-ci, *adieu baptisabit*. Il est accompagné d'un recueil de petites pièces de vers de M. l'abbé, dignes des étrennes de la S^t Jean et des lieux honnêtes où ce saint homme les a faits. Tout cela est écrit de la main de M. l'abbé *Sabotier*, et signé de lui. Des personnes que ce confesseur avait insultées dans son dictionnaire des trois siècles, envoyèrent ce manuscrit à M. de V....., espérant qu'il le dénoncerait au ministre qui veille sur la littérature, et qu'il obtiendrait qu'on fit de ce confesseur un martyr; mais M. de V..... n'était pas homme à descendre à une telle vengeance; et celui qui avait tiré l'abbé *Desfontaines* de bicêtre, ne pouvait s'avilir jusqu'à persécuter le petit abbé commentateur.

148 FRAGMENT D'UNE LETTRE.

Vous connaissez, Monsieur, la fameuse réponse de *Desfontaines* à M. le comte d'*Argenson*: *Monseigneur, il faut que je vive*. Il faut que l'abbé *Sabotier* vive aussi: mais je conseillerais à tous les malheureux qui croient vivre de brochures, soit contre les beaux arts, soit contre le gouvernement, de lire avec attention ces vers du Pauvre diable.

Prête l'oreille à mes avis fidelles.
 Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles,
 Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
 De malotrus soi-disant beaux esprits,
 Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
 En font encor de plus sifflables qu'elles;
 Tous l'un de l'autre ennemis obstinés;
 Mordus, mordans, chansonneurs, chansonnés;
 Nourris de vent au temple de mémoire;
 Peuple crotté qui dispense la gloire.
 J'estime plus ces honnêtes enfans,
 Qui de Savoie arrivent tous les ans,
 Et dont la main légèrement essuie
 Ces longs canaux engorgés par la suie:
 J'estime plus celle qui dans un coin,
 Tricote en paix les bas dont j'ai besoin;
 Le cordonnier qui vient de ma chaussure
 Prendre à genoux la forme et la figure,
 Que le métier de tes obscurs Frérons etc.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, le 19 avril 1772.

VOUS prêtez de belles ailes à ce mercure qui n'était pas même galant du temps de *Visé*, et qui devient, grâce à vos soins, un monument de goût, de raison, et de génie.

Votre dissertation sur l'ode me paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte et l'exemple. C'est ce que j'avais conseillé il y a long-temps aux journalistes; mais peut-on conseiller d'avoir du talent? Vos traductions d'*Horace* et de *Pindare* prouvent bien qu'il faut être poète pour les traduire. M. de *Cabanon* était très-capable de nous donner *Pindare* en vers français; et s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travaillait pour une société littéraire, plus occupée de la connaissance de la langue grecque et des anciens usages, que de notre poésie.

Je pense qu'on ne chanta les odes de *Pindare* qu'une fois, et encore en cérémonie, le jour qu'on célébrait les chevaux d'*Hieron*, ou quelque héros qui avait vaincu à coups de poing. Mais j'ai lieu de croire qu'on répétait souvent à table les chansons d'*Anacréon* et quelques-unes d'*Horace*: une ode, après tout, est une chanson; c'est un des attributs de la joie. Nous avons dans notre langue des couplets sans nombre qui valent bien ceux des Grecs, et qu'*Anacréon* aurait chantés lui-même, comme on l'a déjà dit très-justement.



Toute la France, du temps de notre adorable *Henri IV*, chantait, *Charmante Gabrielle*, et je doute que dans toutes les odes grecques on trouve un meilleur couplet que le second de cette chanson fameuse :

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

A l'égard de l'air nous ne pouvons avoir les pièces de comparaison; mais j'ai de fortes raisons pour croire que la musique grecque était aussi simple que la nôtre l'a été, et qu'elle ressemblait un peu à nos noëls et à quelques airs de notre chant grégorien: ce qui me le fait croire, c'est que le pape *Grégoire*, quoique né à Rome, était originaire d'une famille grecque, et qu'il substitua la musique de sa patrie au hurlement des occidentaux.

A l'égard des chansons pindariques, j'ai vu avec plaisir dans un essai de supplément à l'entreprise immortelle de l'Encyclopédie, qu'on y cite des morceaux sublimes de *Quinault*, qui ont toute la force de *Pindare*, en conservant toujours cet heureux naturel qui caractérise le phénix de la poésie chantante, comme l'appelle *la Bruyère*.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante;
Les superbes géants, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante.
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les dieux.

Nous avons vu tomber leur chef audacieux
 Sous une montagne brûlante;
 Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
 Les restes enflammés de sa rage expirante;
 Jupiter est victorieux,
 Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
 Chantons dans ces aimables lieux
 Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation qu'on appelle récitatif, donnait un nouveau prix à ces vers héroïques pleins d'images et d'harmonie. Je ne fais s'il est possible de pousser plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière scène d'Armide; et je pense qu'on ne trouvera dans aucun poète grec, rien d'aussi attachant, d'aussi animé, d'aussi pittoresque, que ce dernier morceau d'Armide, et que le quatrième acte de Roland.

Non-seulement la lecture d'une ode me paraît un peu insipide à côté de ces chefs-d'œuvre qui parlent à tous les sens; mais je donnerais pour ce quatrième acte de *Quinault* toutes les satires de *Boileau*, injuste ennemi de cet homme unique en son genre, qui contribua comme *Boileau* à la gloire du grand siècle, et qui savait apprécier les sombres beautés de son ennemi, tandis que *Boileau* ne savait pas rendre justice aux siennes.

Je reviens à nos odes: elles sont des stances, et rien de plus; elles peuvent amuser un lecteur quand il y a de l'esprit et des vérités: par exemple, je vous prie d'apprécier cette stance de *la Motte*.

Les champs de Pharfale et d'Arbelle
 Ont vu triompher deux vainqueurs,
 L'un et l'autre digne modèle
 Que se proposent les grands cœurs;
 Mais le succès a fait leur gloire;
 Et si le sceau de la victoire
 N'eût consacré ces demi-dieux,
 Alexandre, aux yeux du vulgaire,
 N'aurait été qu'un téméraire,
 Et César qu'un féditieux.

Dites-moi si vous connaissez rien de plus vrai, de plus digne d'être senti par un roi et par un philosophe? *Pindare* ne parlait pas ainsi à cet *Hieron* qui lui donna pour ses louanges cinq talens, évalués du temps du grand *Colbert* à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode ou plutôt la grande hymne d'*Horace* pour les jeux séculaires, est belle dans un goût tout différent. Le poète y chante *Jupiter*, le soleil, la lune, la déesse des accouchemens, *Troye*, *Achille*, *Enée*, etc. Cependant il n'y a point de galimatias; vous n'y voyez point cet entassement d'images gigantesques, jetés au hasard, incohérentes, fausses, puériles par leur enflure même, et qui sont cent fois répétées sans choix et sans raisons; ce n'est pas à *Pindare* que j'adresse ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé, et même très-bien imité *Horace* et *Pindare*; et après avoir rendu au très-estimable M. de *Chabanon* la justice que mérite sa prose noble et harmonieuse, qui paraît si facile malgré le travail le plus pénible; vous avez

rendu une autre espèce de justice. Vous avez examiné avec autant de goût et de finesse que de sagesse et d'honnêteté, je ne fais quelle satire un peu grossière, intitulée *Épître de Boileau*. Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rap- portez, et dont vous faites une critique très-judi- cieuse. Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite sont attaquées dans cette satire, messieurs, de *Saint-Lambert*, de *Lille*, *Saurin*, *Marmontel*, *Thomas*, *du Belloi*; et vous-même, Monsieur, vous paraissez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature française.

Comment serait reçu un écolier qui viendrait se présenter dans une académie le jour de la distribu- tion des prix, et qui dirait à la porte: Messieurs, je viens vous prouver que vous êtes les plus mépri- sables des gens de lettres? Il faudrait commencer par être très-estimable pour ofer tenir un tel dis- cours, et alors on ne le tiendrait pas.

Lorsque la raison, les talens, les mœurs, de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il sentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un satirique qui ne couvre pas par des talens éminens ce vice né de l'orgueil et de la bassesse, croupit toute sa vie dans l'opprobre; qu'on le hait sans le craindre, qu'on le méprise sans qu'il fasse pitié; que toutes les portes de la fortune et de la considération lui sont fer- mées; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infame sont les premiers à l'abandonner; et que les

hommes méchans qui instruisent un chien à mordre
ne se chargent jamais de le nourrir.

Si l'on peut se permettre un peu de fatire, ce
n'est, ce me semble, que quand on est attaqué.
Corneille vilipendé par *Scudéri*, daigna faire un
mauvais rondeau contre le gouverneur de Notre-
Dame de la Garde. *Fontenelle* honni par *Racine* et
par *Boileau*, leur décocha quelques épigrammes
médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre
défensive; il y a eu des rois qui ne s'en sont pas
tenus à cette guerre de nécessité.

Pour vous, Monsieur, il me semble que vous
soutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez
vos ennemis en triomphant d'eux; vous ressem-
blez à ces braves généraux qui traitent leurs
prisonniers avec politesse, et qui leur font faire
grande chère.

Il faut avouer que la plupart des querelles
littéraires sont l'opprobre d'une nation.

C'est une chose plaisante à considérer que tous
ces bas fatiriques qui osent avoir de l'orgueil: en
voici un qui reproche cent erreurs historiques à un
homme qui a étudié l'histoire toute sa vie. Il n'est
pas vrai, lui dit-il, que les rois de la première
race aient eu plusieurs femmes à la fois; il n'est
pas vrai que *Constantin* ait fait mourir son beau-
père, son beau-frère, son neveu, sa femme, et
son fils; il est vrai que l'empereur *Julien*, qui
n'était point philosophe, immola une femme et
plusieurs enfans à la lune dans le temple de Carrés;
car *Tbéodoret* l'a dit, et c'était un secret sûr
pour battre les Perses, que de pendre une femme

par les cheveux, et de lui arracher le cœur. Il n'est pas vrai que jamais un laïque ait confessé un laïque; témoin le sire de *Joinville* qui dit avoir confessé et absout le connétable de Chypre, selon qu'il en avait le droit, et témoin *S^t Thomas* qui dit expressément: La confession à un laïque n'est pas sacrement; mais elle est comme sacrement. *Confessio, ex defectu sacerdotis laïco, est sacramentalis quodammodo.* (Tome II, page 255.) Il est faux que les abbeses aient confessé jamais leurs religieuses; car *Fleuri* dans son Histoire ecclésiastique, dit qu'au treizième siècle les abbeses en Espagne confessaient les religieuses et prêchaient, (Tome XVI, page 246;) car ce droit fut établi par la règle de *S^t Basile*, (Tome II, page 453;) car il fut long-temps en usage dans l'Eglise latine, (*Martenne*, tome II, page 39.) Il n'est pas vrai que la Saint-Barthelemi fut préméditée; car tous les historiens, à commencer par le respectable de *Tbou*, conviennent qu'elle le fut. Il est vrai que la pucelle d'Orléans fut inspirée; car *Monstrelet*, contemporain, dit expressément le contraire: donc vous êtes un ennemi de DIEU et de l'Etat.

Quand on a daigné répondre à cet homme, car il faut répondre sur les faits et jamais sur le goût, il fait encore un gros livre pour sauver son amour-propre, et pour dire que s'il s'est trompé sur quelques bagatelles, c'était à bonne intention.

Vous avez grande raison, Monsieur, de ne pas baisser les yeux vers de tels objets; mais ne vous laissez pas de combattre en faveur du bon goût: avancez hardiment dans cette épineuse

carrière des lettres , où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous avez que les serpens font sur la route, mais qu'au bout est le temple de la gloire. Ce n'est point l'amitié qui m'a dicté cette lettre ; c'est la vérité : mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite , et avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devait encourager.

A U M E M E,

Juillet ou août 1772.

Vous n'êtes pas , Monsieur , le seul à qui l'on ait attribué les vers d'autrui. Il y a eu de tous temps des pères putatifs d'enfans qu'ils n'avaient pas faits.

M. d'*Hannetaire* , homme de lettres et de mérite , retiré depuis long - temps à Bruxelles , se plaint à moi par sa lettre du 6 juin , qu'on ait imprimé sous mon nom une épître en vers qu'il revendique. Elle commence ainsi :

En vain en quittant ton séjour,
Cher ami , j'abjurai 'la rime :
La même ardeur encore m'anime
Et semble augmenter chaque jour.

Il est juste que je lui rende son bien dont il doit être jaloux. Je ne puis choisir de dépôt plus convenable que celui du Mercure , pour y confier ma déclaration authentique , que je n'ai nulle part à cette pièce ingénieuse ; qu'on m'a fait trop d'honneur ; et que je n'ai jamais vu ni cet

ouvrage, ni M. de *M.*... auquel il est adressé, ni le recueil où il est imprimé. Je ne veux point être plagiaire, comme on le dit dans l'Année littéraire. C'est ainsi que je restituai fidèlement dans les journaux des vers d'un tendre amant pour une belle actrice de Marseille. Je protestai avec candeur que je n'avais jamais eu les faveurs de cette héroïne. Voilà comme à la longue la vérité triomphe de tout. Il y a cinquante ans que les libraires ceignent tous les jours ma tête de lauriers qui ne m'appartiennent point. Je les restitue à leurs propriétaires, dès que j'en suis informé.

Il est vrai que ces grands honneurs que les libraires et les curieux nous font quelquefois à vous et à moi, ont leurs petits inconvéniens. Il n'y a pas long-temps qu'un homme qui prend titre d'avocat, et qui divertit le barreau, eut la bonté de faire mon testament et de l'imprimer. Plusieurs personnes dans nos provinces, et dans les pays étrangers, crurent en effet que cette belle pièce était de moi; mais comme je me suis toujours déclaré contre les testamens attribués aux cardinaux de *Richelieu*, de *Mazarin*, et d'*Alberoni*, contre ceux qui ont couru sous les noms des ministres d'Etat *Louvois* et *Colbert*, et du maréchal de *Bellisle*, il est bien juste que je m'élève aussi contre le mien, quoique je sois fort loin d'être ministre. Je restitue donc à M. *Marchand* avocat en parlement, mes dernières volontés qui ne font qu'à lui; et je le supplie au moins de vouloir bien regarder cette déclaration comme mon codicille.

En attendant que je le fasse mon exécuteur-testamentaire, je dois, pendant que je suis encore en vie, certifier que des volumes entiers de lettres imprimées sous mon nom, où il n'y a pas le sens commun, ne sont pourtant pas de moi.

Je faisais cette occasion pour apprendre à cinq ou six lecteurs qui ne s'en soucient guère, que l'article *Messie*, imprimé dans le grand dictionnaire encyclopédique, et dans plusieurs autres recueils, n'est pas mon ouvrage; mais celui de M. *Polier de Bottens*, qui jouit d'une dignité ecclésiastique dans une ville célèbre, et dont la piété, la science, et l'éloquence, sont assez connues. On m'a envoyé depuis peu son manuscrit qui est tout entier de sa main.

Il est bon d'observer que lorsqu'on croyait cet ouvrage d'un laïque, plusieurs confrères de l'auteur le condamnèrent avec emportement; mais quand ils furent qu'il était d'un homme de leur robe, ils l'admirent. C'est ainsi qu'on juge assez souvent, et on ne se corrigera pas.

Comme les vieillards aiment à conter, et même à répéter, je vous ramentevrai qu'un jour les beaux esprits du royaume, et c'étaient le prince de *Vendôme*, le chevalier de *Bouillon*, l'abbé de *Chaulieu*, l'abbé de *Buffi*, qui avait plus d'esprit que son père, et plusieurs élèves de *Bachau-mont*, de *Chapelle*, et de la célèbre *Ninon*, disaient à souper tout le mal possible de *la Motte-Houdart*. Les fables de *la Motte* venaient de paraître: on les traitait avec le plus grand mépris; on assurait qu'il lui était impossible d'approcher des plus

médiocres fables de *la Fontaine*. Je leur parlai d'une nouvelle édition de ce même *la Fontaine*, et de plusieurs fables de cet auteur qu'on avait retrouvées. Je leur en récitai une; ils furent en extase; ils se récriaient. Jamais *la Motte* n'aura ce style, disaient-ils: quelle finesse et quelle grâce! on reconnaît *la Fontaine* à chaque mot. La fable était de *la Motte*.

Passé encore, lorsqu'on ne se trompe que sur de telles fables. Mais lorsque le préjugé, l'envie, la cabale, imputent à des citoyens des ouvrages dangereux; lorsque la calomnie vole de bouche en bouche aux oreilles des puissans du siècle; lorsque la persécution est le fruit de cette calomnie: alors que faut-il faire? cultiver son jardin comme *Candide*.

L É T T R E

SUR LA PRETENDUE COMETE.

A Grenoble, ce 17 mai 1773.

QUELQUES Parisiens qui ne sont pas philosophes, et qui, si on les en croit, n'auront pas le temps de le devenir, m'ont mandé que la fin du monde approchait, et que ce serait infailliblement pour le 20 du mois de mai où nous sommes.

Ils attendent ce jour-là une comète qui doit prendre notre petit globe à revers, et le réduire en poudre impalpable, selon une certaine prédiction de l'académie des sciences qui n'a point été faite.

Rien n'est plus probable que cet événement,

Car *Jacques Bernoulli*, dans son traité de la comète, prédit expressément que la fameuse comète de 1680 reviendrait avec un terrible fracas le 17 mars 1719; il nous assura qu'à la vérité sa perruque ne signifierait rien de mauvais, mais que sa queue serait un signe infailible de la colère du ciel. Si *Jacques Bernoulli* se trompa, ce n'est peut-être que de cinquante-quatre ans et trois jours.

Or une erreur aussi peu considérable étant regardée comme nulle dans l'immensité des siècles par tous les géomètres, il est clair que rien n'est plus raisonnable que d'espérer la fin du monde pour le 20 du présent mois de mai 1773, ou dans quelque autre année. Si la chose n'arrive pas, ce qui est différé n'est pas perdu.

Il n'y a certainement nulle raison de se moquer de *M. Trissotin*, tout *Trissotin* qu'il est, lorsqu'il vient dire à madame *Philaminte*:

Nous l'avons cette nuit, Madame, échappé belle,
 Un monde auprès de nous en passant tout du long,
 Est chu tout au travers de notre tourbillon:
 Et s'il eût en passant rencontré notre terre,
 Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

Une comète peut à toute force rencontrer notre globe dans la parabole qu'elle peut parcourir. Mais alors qu'arrivera-t-il? ou cette comète aura une force égale à celle de la terre, ou plus grande, ou plus petite. Si égale, nous lui ferons autant de mal qu'elle nous en fera, la réaction étant égale à l'action; si plus grande, elle nous entraînera avec elle; si plus petite, nous l'entraînerons.

Ce

Ce grand événement peut s'arranger de mille manières, et personne ne peut affirmer que la terre et les autres planètes n'aient pas éprouvé plus d'une révolution, par l'embarras d'une comète rencontrée dans leur chemin.

Le grand *Newton* nous a donné de plus fortes alarmes que *M. Triffotin*; car il a prétendu que la comète de 1680, s'étant approchée du soleil à la distance d'un demi-diamètre de cet astre, dut acquérir une chaleur deux mille fois plus forte que celle du fer embrasé; *M. le Monnier* dit trois mille. Mais supposons que cette comète eût été de fer, pourquoi aurait-elle acquis à cent cinquante mille lieues du soleil une chaleur deux ou trois mille fois plus forte que le fer ne peut en acquérir dans nos forges? Les solides comme les fluides ont chacun leur dernier degré de chaleur qui ne peut augmenter. L'eau bouillante ne peut jamais s'échauffer davantage; l'huile de même, les métaux de même. Le fer, le cuivre, qui coulent dans nos forges en fleuves de feu, ne s'embrasent jamais plus que leur nature ne comporte. Le feu d'une forge est le même que celui du soleil. Cet astre étant plus grand embrasera les corps plus vite; mais il ne les embrasera pas avec une plus grande intensité que celle qu'ils peuvent souffrir.

Newton dans son calcul a supposé que l'embrasement du fer pourrait augmenter, et a calculé suivant cette hypothèse. Mais comment un corps, quel qu'il soit, passant rapidement à cent cinquante mille lieues du soleil, peut-il s'embraser deux mille fois plus que le fer qui

est pénétré de feu dans une fournaise ardente, et qui est parvenu à son dernier degré de chaleur? Il semble que *Newton* pouvait réserver cette aventure de l'inflammation pour son commentaire de l'Apocalypse.

Quant au retour des mêmes comètes, c'est une opinion très-raisonnable, mais elle n'est pas démontrée. Elle est si peu démontrée, qu'excepté *M. Clairaut*, tous ceux qui ont prédit leur apparition ont été pris pour dupes.

Il est beau, sans doute, d'en savoir assez pour se tromper ainsi; mais attendons encore quelques milliers de siècles pour avoir la démonstration.

Nous sommes parvenus lentement à connaître quelque chose de la nature; la postérité achevera le reste lentement.

On prétend que les anciens savaient comme nous que les comètes sont des planètes qui ont un cours régulier autour du soleil; et on cite en preuve des *Pythagores*, des *Philolaüs*, des *Sénèques*, des *Plutarques*, etc. etc.

Oui, ils le savaient d'une science confuse, incertaine, qui n'était point une science; ils connaissaient la circulation des comètes, comme *Hippocrate* connaissait la circulation du sang, sans l'avoir définie, sans l'avoir prouvée, sans l'avoir enseignée.

Jamais il n'y eut aucune école qui enseignât méthodiquement la course de la terre, des autres planètes, et des comètes, autour du soleil dans leurs orbites; c'était un soupçon jeté au hasard, une idée philosophique tombée dans

quelques têtes, et non développée. C'est à-peu-près ainsi que *Bacon* avait annoncé une gravitation, une attraction universelle; les vrais inventeurs sont ceux qui prouvent.

M. le *Monnier*, dans ses *Institutions astronomiques*, a raison de citer *Sénèque* le philosophe, qui dit: *non existimo cometem subitaneum esse ignem, sed inter opera aeterna natura*. Je ne crois pas les comètes des feux subitement allumés, mais des ouvrages éternels de la nature.

Il faut louer, honorer *Sénèque* d'avoir deviné que le temps viendrait où la postérité ferait étonnée que son siècle eût ignoré des choses si simples. *Veniet tempus quo posterit tam aperta nos nescisse mirabuntur*. Mais cela même prouve que de son temps on n'en savait rien.

C'était le sort des *Sénèques* de prédire l'avenir par de simples conjectures, d'une manière toute contraire à celle des autres prophètes. *Sénèque le tragique* prédit ainsi dans un chœur de son *Thieste* la découverte d'un nouveau monde. Mais si on en voulait en inférer que *Sénèque* doit partager avec le Génois *Colombo* la gloire de la découverte, on ferait non-seulement injuste, on ferait ridicule.

Nous ne trouverons point dans *Plutarque* de témoignage plus fort en faveur de l'antiquité que dans *Sénèque*. *Quelques (a) pythagoriciens*, dit-il, *pensent qu'une comète est un astre qui ne se montre qu'après un certain temps. D'autres assurent qu'une comète n'est qu'un effet de la vision*,

(a) Des opinions des philosophes, liv. XIII.

comme les apparences de ce qu'on voit dans un miroir. Anaxagore et Démocrite disent que c'est un concours d'étoiles mêlant leur lumière ensemble. Aristote prétend que c'est une exhalaison du sec enflammé, etc.

Or je demande si l'exhalaison du sec, les apparences du miroir, et le concours des deux lumières, donnent une idée bien nette de la théorie des comètes?

L'opinion du peuple de Paris qu'une comète qui apparaîtrait le 20 ou le 21 de mai 1773, nous amènerait la fin du monde, a quelque chose de plus positif que le discours de *Plutarque*: mais cette idée n'est pas neuve. Il y a long-temps que les gens qui savaient comment le monde a été fait, savaient aussi comment il devait finir. *Jupiter* lui-même dit, dès le premier livre des *Métamorphoses*, que le monde doit périr par le feu.

*Esse quoque in fatiis reminiscitur adfore tempus
Quo mare, quo tellus, corruptaque regni cali,
Ardeat, et mundi moles operosus laboret.*

Mais *Jupiter* ne dit point que ce sera l'effet d'une comète. Cette idée de la fin du monde dura depuis *Jupiter* jusqu'à notre treizième siècle. Nos moines en profitèrent. On fait que plus d'un acte de donation à ces pauvres gens commençait par ces mots: *la fin du monde étant proche, et moi N... ne voulant pas être rangé parmi les boucs, je donne pour le remède de mon ame, etc. etc.* mais les comètes n'eurent aucune part à ces dévotions.

Le *Jacq Pudding* qui prédit à Londres en 1756 un tremblement de terre, et la destruction de la

ville, ne mit aucune comète de moitié avec lui dans le parti, et cependant le peuple épouvanté sortit de la ville au jour marqué par ce mage.

Les Parisiens ne déferteront pas leur ville le 20 mai; ils feront des chansons, et on jouera la comète et la fin du monde à l'opéra comique, etc. etc.

A M. * * *

SUR LES ANECDOTES.

I 7 7 4.

C'EST un petit mal, il est vrai, Monsieur, qu'on ait attribué au pape *Ganganelli* et à la reine *Christine* des lettres que ni l'un ni l'autre n'ont pu écrire. Il y a long-temps que des charlatans trompent le monde pour de l'argent. On doit y être accoutumé depuis que le grave historien *Flavien Josephe* nous a certifié qu'on voyait encore de son temps un bel écrit du fils de *Seth*, c'est-à-dire d'un propre petit-fils d'*Adam*, sur l'astrologie; qu'une partie de ce livre était gravée sur une colonne de pierre, pour résister à l'eau quand le genre-humain périrait par le déluge; et l'autre partie sur une colonne de brique, pour résister au feu quand l'incendie universel détruirait le monde. On ne peut dater de plus haut les menfonges par écrit. Je crois que c'est l'abbé de *Tilladet* qui disait: *Dès qu'une chose est imprimée, pariez sans l'avoir lue qu'elle n'est pas vraie; je serai toujours de moitié avec vous, et ma fortune*

est faite. Que voulez-vous en effet qu'on pense de tous ces libelles sans nombre, de ces ana, de ces fatires de la cour, qui amusent et fatiguent la France depuis le temps de la ligue jusqu'à la fronde, et depuis la fronde jusqu'à nos jours?

C'est encore pis chez nos voisins; il y a cent ans que la moitié de l'Angleterre écrit contre l'autre.

Un *Mathusalem* qui passerait toute sa vie à lire, n'aurait pas le temps de parcourir la centième partie de ces sottises. Elles tombent toutes dans le mépris, mais non pas dans l'oubli. Vous trouvez des curieux qui rassemblent ces vieux fatras, et qui croient avoir des monumens de l'histoire; comme on voit des gens qui ont des cabinets de papillons et de chenilles, et qui se croient des *Plines*.

De quels faits peut-on être un peu instruit dans l'histoire de ce monde? des grands événemens publics que personne n'a jamais contestés. *César* a été vainqueur à Pharsale, et assassiné dans le sénat. *Mahomet II* a pris Constantinople. Une partie des citoyens de Paris a massacré l'astre dans la nuit de la St Bar hélemi. On ne peut en douter; mais qui peut pénétrer les détails? On aperçoit de loin la couleur dominante; les nuances échappent nécessairement.

Voulez-vous croire tout ce que vous dit *Tacite*, parce que son style vous plaît et vous subjugue? Mais de ce qu'on fait plaisir, il ne s'enfuit pas qu'on ait dit toujours la vérité. Vous êtes un peu malin, et vous aimez un auteur plus malin que vous. *Tacite* a beau nous dire au commencement de son histoire, qu'il faut éviter l'adulation et la

fatire, qu'il n'aime ni ne hait les empereurs dont il parle; je lui répondrais: Vous les haïssez, parce que vous êtes né romain, et qu'ils ont été souverains; vous vouliez les faire haïr du genre-humain dans leurs actions les plus indifférentes. Je ne veux justifier *Domitien* envers vous ni envers personne; mais pourquoi semblez-vous faire un crime à cet empereur d'avoir envoyé de fréquens courriers s'informer de la santé d'*Agricola* votre beau-père dans sa dernière maladie? Pourquoi cette marque d'amitié, ou du moins d'attention, ne vous semble-t-elle qu'un désir secret de se réjouir plutôt de la mort d'*Agricola*? Je pourrais opposer au portrait affreux que vous faites de *Tibère*, et aux horreurs mémorables que vous en rapportez, les éloges que lui donne le juif *Philon*, plus ennemi encore que vous des empereurs romains. Je pourrais même, en abhorrant *Néron* autant que vous le détestez, vous embarrasser sur le projet long temps suivi de tuer sa mère *Agrippine*, et sur la trirème inventée pour la noyer. Je vous exposerais mes doutes sur l'inceste dans lequel cette *Agrippine* voulait engager son fils, dans le temps même que *Néron* se disposait à l'assassiner: mais je ne suis pas assez hardi pour ôter un crime à *Néron*, et pour disputer contre *Tacite*.

Il me suffit, Monsieur, de vous dire que si on peut former tant de doutes sur l'histoire des premiers empereurs romains, si bien écrite par tant de contemporains illustres, on doit à plus forte raison se défier de tout ce que des barbares sans

lettres ont écrit pour des peuples encore plus barbares et plus ignorans qu'eux.

Dites-moi comment le galimatias asiatique sur l'astrologie, l'alchimie, la médecine du corps et de l'ame, a fait le tour du monde, et l'a gouverné.

A M. R O S S E T,

MAITRE DES COMPTES,

*Auteur d'un Poëme sur l'agriculture, dédié
au roi.*

A Ferney, le 22 avril 1774.

MONSIEUR,

VOUS pardonnerez sans doute à mon grand âge et à mes maladies continuelles, si je ne vous ai pas remercié plutôt du beau présent dont vous m'avez honoré.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre poëme sur l'agriculture. J'y ai trouvé l'utile et l'agréable, la variété nécessaire, et la difficulté presque toujours heureusement surmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que vous enseignez. Je l'exerce depuis plus de vingt ans, et certainement je ne l'enseignerai pas après vous.

J'ai été étonné que dans votre premier chant vous adoptiez la méthode de M. *Tull*, anglais, de semer par planches. Plusieurs de nos français (que vous appelez toujours françois, et que par conséquent vous n'avez jamais osé mettre

au bout d'un vers) ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous assurer qu'elle est détestable, du moins dans le climat que j'habite. Un homme qui a été long-temps loué dans les journaux et qui était cultivateur par titres, se ruinait à semer par planches, et était obligé d'emprunter de l'argent, tandis que son nom brillait dans le Mercure.

J'ai défriché les terrains les plus ingrats, qui n'avaient jamais pu seulement produire un peu d'herbe grossière: mais je ne conseillerai à personne de m'imiter, excepté à des moines, parce qu'eux seuls sont assez riches pour suffire à ces frais immenses, et pour attendre vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illustre et respectable M. de *Saint Lambert*, que vous avouez être distingué par ses talens, a dit très-justement qu'il a fait des *Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, et non pour ceux qui les cultivent; que les Géorgiques de Virgile ne peuvent être d'aucun usage aux paysans; que donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers sur leur métier, est un ouvrage inutile; mais qu'il sera utile à jamais d'inspirer à ceux que les lois élèvent au-dessus des cultivateurs, la bienveillance et les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables.*

Rien n'est plus vrai, Monsieur; soyez sûr que, si je lisais aux paysans de mes villages les œuvres et les jours d'*Hésiode*, les *Géorgiques de Virgile*, et les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en conscience obligé de leur faire

restitution, si je les invitais à cultiver la terre en Suisse, comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les Géorgiques de *Virgile* feront toujours les délices des gens de lettres; non pas à cause de ses préceptes, qui sont pour la plupart les vaines répétitions des préjugés les plus grossiers; non pas à cause des impertinentes louanges et de l'infame idolâtrie qu'il prodigue au triumvir *Octave*; mais à cause de ses admirables épisodes, de sa belle description de l'Italie, de ce morceau si charmant de poésie et de philosophie, qui commence par ces vers:

O fortunatos nimium etc.

à cause de sa terrible et touchante description de la peste; enfin à cause de l'épisode d'*Orphée*.

Voilà pourquoi M. de *Saint-Lambert* donne aux Géorgiques l'épithète de charmantes, que vous semblez condamner.

J'aurais mauvaise grâce, Monsieur, de me plaindre que vous avez été plus sévère envers moi qu'envers M. de *Saint-Lambert*. Vous me reprochez d'avoir dit dans mon discours à l'académie, qu'on ne pouvait faire des géorgiques en français. J'ai dit qu'on ne l'osait pas, et je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas. Je me suis plaint de la timidité des auteurs, et non pas de leur impuissance. J'ai dit en propres mots qu'on avait resserré les agrémens de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la nation; et il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurseur.

Il me semble que vous en voulez aussi à la

poëte dramatique , quand vous dites que la prose a eu au moins autant de part à la formation de notre langue que la poësie de notre théâtre; et que quand Corneille mit au jour ses chefs-d'œuvre, Balzac et Pélisson avaient écrit et Pascal écrivait.

Premièrement on ne peut compter Balzac, cet écrivain de phrases ampoulées, qui changea le naturel du style épistolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de Pélisson, il n'avait rien fait avant le Cid et Cinna.

Les Lettres provinciales de Pascal ne parurent qu'en 1654, et la tragédie de Cinna, faite en 1642, fut jouée en 1643. Ainsi il est évident, Monsieur, que c'est Corneille qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas à vous de rabaisser la poësie. J'aimerais autant que M. d'Alembert et M. le marquis de Condorcet rabaisissent les mathématiques: que chacun jouisse de sa gloire. Celle de M. de Saint-Lambert est d'avoir enseigné aux possesseurs des terres à être humains envers leurs vassaux; aux ministres, à adoucir le fardeau des impôts, autant que l'intérêt de l'Etat peut le permettre. Il a orné son poëme d'épisodes très-agreables. Il a écrit avec sensibilité et avec imagination.

Vous avez joint, Monsieur, l'exacitude aux ornemens; vous avez lutté à tout moment contre les difficultés de la langue, et vous les avez

vaincues. M. de *Saint-Lambert* a chanté la Nature qu'il aime, et vous avez écrit pour le roi. *La Fontaine* a dit :

On ne peut trop louer trois fortes de personnes ;
Les Dieux, sa maîtresse, et son roi.

Esopé le difait ; j'y fouscris quant à moi.

Esopé n'a jamais rien dit de cela ; mais qu'importe ?

A. MM. LES EDITEURS

DE LA BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE
DES ROMANS,

Ouvrage périodique.

15 août 1775.

Vous rendez un vrai service, Messieurs, à la littérature, en faisant connaître les romans ; et on a une vraie obligation à M. le marquis de *Paulmy* de vouloir bien ouvrir sa bibliothèque à ceux qui veulent nous instruire dans un genre qui a précédé celui de l'histoire. Tout est roman dans nos premiers livres ; *Hérodote*, *Diodore* de Sicile, commencent tous leurs récits par des romans. L'Iliade est-elle autre chose qu'un beau roman en vers hexamètres ? et les amours d'*Enée* et de *Didon*, dans *Virgile*, ne font-ils pas un roman admirable ?

Si vous vous en tenez aux contes qui nous ont été donnés pour ce qu'ils sont, pour de simples ouvrages d'imagination, vous aurez une assez belle carrière à parcourir. On voit dans

presque tous les anciens ouvrages de cette espèce un tableau fidelle des mœurs du temps. Les faits sont faux, mais la peinture est vraie; et c'est par-là que les anciens romans sont précieux. Il y a sur-tout des usages qu'on ne retrouve que dans ces anciens monumens.

Les premiers volumes que vous avez donnés au public m'ont paru très-intéressans. Vous avez bien fait de mettre *Pétrone* à la tête des plus singuliers romans de l'antiquité; c'est-là qu'on voit en effet les mœurs des Romains du temps des premiers césars, sur-tout celles de la bourgeoisie qui forme par-tout le plus grand nombre. Le *Turcaret* de notre *le Sage* n'approche pas de *Trimalcion*; ce sont l'un et l'autre deux financiers ridicules; mais l'un est un impertinent de la capitale du monde, et l'autre n'est qu'un impertinent de Paris.

Vous ne paraîsez pas persuadés que cette satire bourgeoise soit l'ouvrage que le consul *Caius Petronius* envoya à l'empereur *Néron*, avant de mourir par ordre de ce tyran. Vous savez que l'auteur de la satire que nous avons s'intitule *Titus Petronius*; mais ce qui est bien plus différent encore, c'est la bassesse et la grossièreté des personnages, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec la cour d'un empereur: il y a plus loin de *Trimalcion* à *Néron*, que de *Gilles* à *Louis XIV.*

Si on veut lire l'article *Pétrone* dans le *Dictionnaire philosophique*, on y verra des preuves évidentes de la méprise où sont tombés tous les commentateurs qui ont pris l'imbécille *Trimalcion*

pour l'empereur *Néron*, sa dégoûtante femme pour l'impératrice *Poppea*, et des discours insupportables de valets ivres pour de fines plaisanteries de la cour. Il est aussi ridicule d'attribuer ce roman à un consul, que d'imputer au cardinal de *Richelieu* un prétendu testament politique, dans lequel la vérité et la raison sont insultées presque à chaque ligne.

L'*Ane d'or d'Apulée* est encore plus curieux que la satire de *Pétrone*. Il fait voir que la terre entière retentissait, dans ces temps-là, de sortilèges, de métamorphoses et de mystères sacrés.

Les romans de notre moyen âge, écrits dans nos jargons barbares, ne peuvent entrer en comparaison ni avec *Apulée* et *Pétrone*, ni avec les anciens romans grecs, tels que la *Cyropédie* de *Xénophon*; mais on peut toujours tirer quelques connaissances des mœurs et des usages de notre onzième siècle jusqu'au quinzième, par la lecture de ces romans mêmes.

On a judicieusement remarqué que *la Fontaine* a tiré la plupart de ses contes des romanciers du quinzième et du seizième siècle; et parmi ces contes mêmes, il y en a plusieurs qui se perdent dans la plus haute antiquité, et dont on retrouve des traces dans *Anlugelle* et dans *Athénée*. Il ne faut pas croire que *la Fontaine* ait embelli tout ce qu'il a imité. Il a pris l'anneau d'*Hans Carvel* dans *Rabelais*; *Rabelais* l'avait pris dans l'*Arioste*; et l'*Arioste* avoue que c'était un conte très-ancien: mais ni *la Fontaine* ni *Rabelais* n'ont

rendu ce conte aussi vraisemblable ni aussi plaifant qu'il l'est dans l'*Arioste*.

Fu già un pittor, non mi ricordo il nome,
 Che di pinger il diavol' folea
 Con bel viso, begli occhi, e belle chiome.
 Nè piè d'angel nè corna gli faceva,
 Nè faccia si legiadro nè si adorno
 L'angel da Dio mandato in Galilea.
 Il diavolo reputandoli a gran scorno
 S'ei fosse in cortesia da costui vinto,
 Gli apparve in fogno un poco inanzi il giorno,
 E gli disse in parlar breve e fuccinto,
 Chi egli era, e che venia per render merto
 Dell'averlo sì bel sempre dipinto.

C'est ainsi que la fable des compagnons d'*Ulysse*, changés en bêtes par *Circé*, et qui ne veulent point redevenir hommes, est entièrement imitée de l'Ane d'or de *Macbiavel*, et ne lui est pas supérieure, quoiqu'elle ait le mérite d'être plus courte.

Je ne fais pas pourquoi il est dit, dans le second volume de la Bibliothèque des romans, page 103, que le *pâté d'anguilles* est dans la *Fontaine* un modèle de l'*art de conter*. On en donne pour preuve ces vers-ci :

Hé quoi! toujours pâtés au bec!
 Pas une anguille de rôtie!
 Pâtés tous les jours de ma vie!
 J'aimerais mieux du pain tout sec.
 Laissez-moi prendre un peu du vôtre;
 Pain de par Dieu ou de par l'autre.
 Au diable ces pâtés maudits!

Ils me suivront en paradis.
Et par-deçà, Dieu me pardonne. 1

Je crois sentir comme une autre toutes les grâces naïves de *la Fontaine*, mais je vous avoue que je ne les aperçois pas dans les vers que je viens de vous citer.

Ma lettre deviendrait un volume si je recherchais les plus anciennes origines des romans, des contes, et des fables; je les retrouverais peut-être chez les premiers Brachmanès, et chez les premiers Persans.

Je ne vous parle pas de la plus ancienne de toutes les fables connues parmi nous, qui est celle des arbres qui veulent se choisir un roi. Sans me perdre dans toutes ces recherches, je finis par vous remercier de vos deux premiers volumes; je vous attends au charmant roman du Télémaque.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois, Messieurs, votre etc.

A M. LE COMTE DE TRESSAN,

LIEUTENANT-GENERAL DES ARMÉES DU ROI.

22 mars 1775.

JE viens de recevoir, Monsieur, l'épître de votre prétendu chevalier de *Morton*, qui est aussi inconnu de moi et de Genève que ses vers, quoique le titre porte, imprimé à Genève. Je vois bien que cette brochure est de quelqu'un qui me fait l'honneur de vouloir imiter mon

style, et qui se cache sous ma chétive bannière.
C'est un homme cependant qui a beaucoup
d'esprit, et même de talent.

Mais, comment avez-vous pu imaginer un
moment que cette épître fût de moi ? Comment
aurais-je pu vous parler des soupers de l'*Epicure*
Stanislas qui ne soupait jamais, et qui laissa
long-temps sa petite cour sans souper ? Per-
sonne, vous le savez, ne ressemblait moins à
Epicure. M. le chevalier vous dit que ces sou-
pers pullulaient dans les cours de l'Europe; car
ils pullulaient, ne peut se rapporter qu'aux sou-
pers prétendus; à moins que ce mot ne se rap-
porte à vos vers dont l'auteur parle plus haut.
Si jamais vous rencontrez le chevalier de *Mor-*
ton, dites-lui qu'il faut écrire avec netteté, et
bien favoir le français avant de faire des vers
dans notre langue. Avertissez-le que, ni ses
vers, ni ses soupers, ne pullulent. Persez-
le bien que des feux follets d'un instinct perverti
dont on est fier, forment le galimatias le plus
absurde.

Que veut dire, déchirer l'enveloppe des infini-
ment petits ? Comment disseque-t-on un amas de
fourmis ? qu'est-ce qu'un critique à la toise ?
qu'est-ce qu'un homme qui monte un microscope
et qui le vers suivant monte sur des tréteaux ?
Pouvez-vous supporter ces vers ?

En vain au capitolé un pontife ennemi
Sonnerait le tocsin de Saint-Barthelemi.
Louis voulut régner : il ne se trompa guères ;
Un prince avec les arts mène un peuple en lisières.

N'avez-vous pas senti l'incorrection qui défigure continuellement cet ouvrage ? Ce n'est qu'un tissu d'idées incohérentes et mal dirigées, exprimées souvent en solécismes, ou en termes obscurs pires que des solécismes.

Il y a de beaux vers détachés. On ne peut qu'applaudir à ceux-ci :

Le philosophe est seul, et l'impositeur fait secte.

Il prouva, qu'on qu'en dit la sorbonne offensée,

Que le burin des sens grave en nous la pensée.

Je vois là de l'esprit, de la raison, de l'imagination dans l'expression, et de la clarté sans laquelle on ne peut jamais bien écrire. Mais, Monsieur, quelques vers bien frappés ne suffisent pas. Si *Boileau* n'avait que de ces beautés isolées, il ne ferait pas le premier de nos auteurs classiques. Il faut que le fil d'une logique secrète conduise l'auteur à chaque pas; que toutes les idées soient liées naturellement, et naissent les unes des autres; qu'il n'y ait pas une seule phrase obscure; que le mot propre soit toujours employé; que la rime ne coûte jamais rien au sens, ni le sens à la rime. Et quand on a observé toutes ces règles indispensables, on n'a encore rien fait, si le poëme n'a pas cette facilité et cet agrément qui ne se définissent point, et qui frappent le lecteur le plus ignorant, sans qu'il sache pourquoi.

J'ai dit souvent que la meilleure manière de juger des vers, c'est de les tourner en prose en les débarrassant seulement de la rime. Alors on les voit dans toute leur turpitude.

Les hommes, cher Tressan, sont des machines étranges;
 Lorsque fiers des feux follets d'un instinct perversi,
 Ils vont persécutant l'écrivain sans partisans,
 Et qui veut réparer les ruines de leur raifon.
 Sans doute tu les connais, et leurs travers
 Ont souvent égayé tes vers du sel d'Aristophane.

Vous découvrez d'un coup d'œil toutes les
 impropriétés de ces expressions, et l'incohérence
 des idées; la rime ne vous fait plus illusion.

Sapere est, et principium et fons.

Examinez, je vous en prie, avec attention
 ces vers-ci :

Le philosophe est seul, et l'imposteur fait secte.

Aisément à ce trait chacun peut distinguer

Le vrai roi, du tyran qui veut nous subjuguier.

Non, ne distinguons rien, nous dira la Sorbonne,

Nous sommes dans l'Etat le seul corps qui raisonne.

Quel rapport, s'il vous plaît, ces vers peuvent-ils avoir les uns aux autres? quel sens peuvent-ils renfermer? est-ce le philosophe qui est roi, parce qu'il est seul? est-ce l'imposteur qui est tyran? Pourquoi la Sorbonne dit-elle, ne distinguons rien? cela est-il clair? cela est-il net? Tout vers, toute phrase qui a besoin d'explication, ne mérite pas qu'on l'explique. Un auteur est plein de sa pensée! il la rime comme il peut; il s'entend, et il croit se faire entendre. Il ne songe pas qu'un mot hors de sa place, ou un mot impropre, peut rendre son discours impertinent, quelque ingénieux qu'il puisse être.

Je réussirais peut-être plus mal que l'auteur, si je vous écrivais une épître en vers; mais du moins je ne souffrirai pas qu'on m'attribue celle-ci. Et

je vous prierai très-instamment de publier mon sentiment toutes les fois qu'on vous parlera de cette pièce, supposé qu'on vous en parle jamais.

Enfin, voudriez-vous qu'ayant fait cette satire d'écolier, où tant de gens sont insultés, et où l'*Alexandre*, le *Solon* de Berlin est mis à côté de *Vanini*, j'eusse été assez bête pour la faire imprimer sous le titre de Genève? c'eût été la figner, et m'exposer de gaieté de cœur à mon âge de quatre-vingts et un ans. L'auteur m'expose en effet; et sa manœuvre est bien imprudente, ou bien cruelle.

Passé encore que l'avocat *Marchand* se soit avisé de faire imprimer mon testament. Je pardonne même aux imbécilles qui ont publié ma profession de foi, et qui m'ont fait dire élégamment, que je crois *en Père, Fils, et St. Esprit*. Mais je ne puis pardonner à votre *Morton* qui nous compromet tous deux si mal à propos.

Je pourrais insister sur l'indécence d'imprimer sans votre consentement, un ouvrage qui vous est adressé. C'est manquer aux premiers devoirs de la société: et permettez-moi de vous dire que vous vous êtes manqué à vous-même en répondant à une telle lettre.

L'amitié dont vous voulez m'honorer depuis si long-temps, me met en droit de vous dire toutes ces vérités. Mais celle dont je suis le plus certain, c'est que je vous serai attaché pour le reste de ma languissante et trop longue vie avec la tendresse la plus respectueuse.

A M. * * *

SUR LES PRETENDUES LETTRES DU PAPE GAN-
NELLI CLEMENT XIV.

Le 2 mai 1776.

J'AI été si excédé, mon cher ami, de mes *lettres ingénieuses et galantes*, que je n'ai jamais écrites, et de tant d'autres fadaïses à moi imputées, qu'il faut me pardonner si je prends le parti de tout cardinal, ou de tout pape, à qui on joue de pareils tours.

Il y a long-temps que je fus indigné de ce testament politique si frauduleusement produit sous le nom du cardinal de *Richelieu*. Pourrait-on supposer des conseils politiques d'un premier ministre qui ne parlait à son roi, ni de la reine qui était dans une situation si équivoque, ni de son frère qui avait si souvent conspiré contre lui, ni du dauphin son fils dont l'éducation était si importante, ni de ses ennemis contre lesquels il y avait tant de mesures à prendre, ni des protestans du royaume à qui ce même roi avait tant fait la guerre, ni de ses armées, ni de ses négociations, ni d'aucun de ses généraux, ni d'aucun de ses ambassadeurs? Il y avait de la démence et de l'imbécillité à croire cette rapsodie écrite par un ministre d'Etat.

Chaque page décelait la fraude la plus mal ourdie; cependant le nom du cardinal de *Richelieu* en imposa pendant quelque temps; et quelques

beaux esprits mêmes prônèrent, comme des oracles, les énormes bévues dont le livre fourmille. C'est ainsi que toute erreur se perpétuerait d'un bout du monde à l'autre, s'il ne se trouvait quelque bonne ame qui eût assez de hardiesse pour l'arrêter en chemin.

Nous avons eu depuis les testamens du duc de *Lorraine*, de *Colbert*, de *Louvois*, d'*Alberoni*, du maréchal de *Belleisle*, de *Mandrin*. Parmi tant de héros je n'ose me placer; mais vous savez que l'avocat *Marchand* a fait mon testament, dans lequel il a eu la discrétion de ne pas même insérer un legs pour lui.

Vous avez vu les lettres de la reine *Christine*, de *Ninon*, de madame de *Pompadour*, de mademoiselle *Trou* à son amant le révérend père de *la Chaise*, confesseur de *Louis XIV*. Voici donc aujourd'hui les lettres du pape *Ganganelli*. Elles sont en français quoiqu'il n'ait jamais écrit en cette langue. Il faut que *Ganganelli* ait eu incognito le don des langues dans le cours de sa vie. Ces lettres sont entièrement dans le goût français. Les expressions, les tours, les pensées, les mots à la mode, tout est français. Elles ont été imprimées en France; l'éditeur est un français né auprès de *Tours*, qui a pris un nom en *I*, et qui a déjà publié des ouvrages français sous des noms supposés.

Si cet éditeur avait traduit de véritables lettres du pape *Clément XIV* en français, il aurait déposé les originaux dans quelque bibliothèque publique. On est en droit de lui dire ce qu'on

dit autrefois à l'abbé *Nodot*: "Montrez-nous
 „ votre manuscrit de *Pétrone* trouvé à Belgrade,
 „ ou consentez à n'être cru de personne. Il est
 „ aussi faux que vous avez entre les mains la
 „ véritable satire de *Pétrone*, qu'il est faux que
 „ cette ancienne satire fût l'ouvrage d'un
 „ consul, et le tableau de la conduite de *Néron*.
 „ Cessez de vouloir tromper les savans; on ne
 „ trompe que le peuple."

Quand on donna la comédie de l'Ecoffaise sous le nom de *Guillaume Vadé* et de *Jérôme Carré*, le public sentit tout d'un coup la plaisanterie, et n'exigea pas des preuves juridiques. Mais quand on compromet le nom d'un pape dont la cendre est encore chaude, il faut se mettre au-dessus de tout soupçon; il faut montrer à tout le sacré collège des lettres signées *Ganganelli*; il faut les déposer dans la bibliothèque du Vatican, avec les attestations de tous ceux qui auront reconnu l'écriture; sans quoi on est reconnu par toute l'Europe pour un homme qui a osé prendre le nom d'un pape, afin de vendre un livre: *reus est quia filium Dei se fecit.*

Pour moi; j'avoue que quand on me montrerait ces mêmes lettres munies d'attestations, je ne les croirais pas plus de *Ganganelli*, que je ne crois les lettres de *Pilate* à *Tibère* écrites en effet par *Pilate*.

Et pourquoi suis-je si incrédule sur ces lettres? c'est que je les ai lues; c'est que j'ai reconnu la supposition à chaque page. J'ai été assez intimement lié avec le vénitien *Algarotti*, pour

savoir qu'il n'eut jamais la moindre correspondance, ni avec le cordelier *Ganganelli*, ni avec le consulteur *Ganganelli*, ni avec le cardinal *Ganganelli*, ni avec le pape *Ganganelli*. Les petits conseils donnés amicalement à cet *Algarotti* et à moi, n'ont jamais été donnés par ce bon moine devenu bon pape.

Il est impossible que *Ganganelli* ait écrit à M. *Stuart* écossais : *Mon cher monsieur, je suis sincèrement attaché à la nation anglaise. J'ai une passion décidée pour vos grands poëtes.*

Que dites-vous d'un italien qui avoue à un homme d'Ecosse, qu'il a une passion décidée pour les vers anglais, et qui ne fait pas un mot d'anglais ?

L'éditeur va plus loin ; il fait dire à son savant *Ganganelli* : *Je fais quelquefois des visites nocturnes à Newton, dans ce temps où toute la nature est endormie ; je veille pour le lire et pour l'admirer. Personne ne réunit comme lui la science et la simplicité, c'est le caractère du génie qui ne connaît ni la bouffissure, ni l'ostentation.*

Vous voyez comment l'éditeur se met à la place de son pape, et quelle étrange louange il donna à *Newton*. Il feint de l'avoir lu, et il en parle comme d'un savant bénédictin profond dans l'histoire, et qui cependant est modeste : Voilà un plaisant éloge du plus grand mathématicien qui ait jamais été, et de celui qui a disséqué la lumière.

Dans cette même lettre il prend *Berkeley*, évêque de Cloine, pour un de ceux qui ont écrit contre la religion chrétienne ; il le met dans
le

le rang de *Spinoza* et de *Bayle*. Il ne fait pas que *Berkeley* a été un des plus profonds écrivains qui aient défendu le christianisme. Il ne fait pas que *Spinoza* n'en a jamais parlé, et que *Bayle* n'a fait aucun ouvrage nommément sur un sujet si respectable.

L'éditeur dans une lettre à un abbé *Lami*, fait dire à son prêtre - nom *Ganganelli*, que *l'ame est la plus grande merveille de l'univers, selon les paroles du Dante*. Un pape ou un cordelier pourrait à toute force citer le *Dante*, afin de paraître homme de lettres; mais il n'y a pas un vers de cet étrange poëte le *Dante* qui dise ce qu'on lui attribue ici.

Dans une autre lettre à une dame vénitienne, *Ganganelli* s'amuse à réfuter *Locke*, c'est-à-dire que monsieur l'éditeur, très-supérieur à *Locke*, se donne le plaisir de le censurer sous le nom d'un pape.

Dans une lettre au cardinal *Quitini*, monsieur l'éditeur s'exprime ainsi: *Votre éminence qui aime beaucoup les Français, leur aura sûrement pardonné leurs gentilleses, quoique ce soit au détriment de la dignité. Il n'y a pas de mal que dans tous les siècles pris collectivement il y ait des étincelles, des flammes, des lis, des bluets, des pluies, des rosées, des fleurs, des ruisseaux. Cela peint parfaitement la nature. Et pour bien juger de l'univers et des temps, il faut réunir les différens points de vue, et n'en faire qu'un seul optique.*

De bonne foi, croyez-vous que le pape ait

écrit ce fatras en français contre les Français ?

N'est-il pas plaisant que dans la lettre cent onzième *Ganganelli*, devenu récemment cardinal, dise: *Nous ne sommes pas cardinaux pour en imposer par notre faste, mais pour être colonnes du saint siège. Tout jusqu'à notre habit rouge nous rappelle que jusqu'à l'effusion de notre sang nous devons tout employer pour venir au secours de la religion. Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux extrémités du monde pour y faire prêcher la vérité sans aucune altération, ce magnifique exemple m'enflamme, et je suis prêt à tout entreprendre.*

Ne semble-t-il point par ce passage qu'un cardinal de *Tournon* quitta les délices de Rome en 1706 pour aller prêcher l'empereur de la Chine, et pour être martyrisé ? Le fait est qu'un prêtre favoyard nommé *Maillard*, élevé à Rome dans le collège de la Propagande, fut envoyé à la Chine en 1706 par le pape *Clément XI*, pour rendre compte à la congrégation de cette Propagande, de la dispute des jacobins et des jésuites sur deux mots de la langue chinoise. *Maillard* prit le nom de *Tournon*. Il eut bientôt des lettres de vicaire apostolique en Chine. Dès qu'il fut vicaire apôtre, il crut savoir mieux le chinois que l'empereur *Cambi*. Il manda au pape *Clément XI*, que l'empereur et les jésuites étaient des hérétiques. L'empereur se contenta de le faire conduire en prison à Macao. On a écrit que les jésuites l'empoisonnèrent. Mais avant que le

poison eût opéré, il eut, dit-on, le crédit d'obtenir une barette du pape. Les Chinois ne savent guère ce que c'est qu'une barette. *Maillard* mourut dès que sa barette fut arrivée. Voilà l'histoire fidelle de cette facétie. L'éditeur suppose que *Ganganelli* était assez ignorant pour n'en rien favoir.

Enfin, celui qui emprunte le nom du pape *Ganganelli*, pousse son zèle jusqu'à dire dans sa lettre cinquante-huitième à un bailli de la république de Saint-Marin: " Je ne vous
 ,, enverrai plus le livre que vous vouliez avoir.
 ,, C'est une production tout-à-fait informe,
 ,, mal traduite du français, et qui pullule
 ,, d'erreurs contre la morale et contre le dog-
 ,, me. On n'y parle que d'humanité; car c'est
 ,, aujourd'hui le beau mot qu'on a finement
 ,, substitué à celui de charité, parce que l'hu-
 ,, manité n'est qu'une vertu païenne. La phi-
 ,, losophie moderne ne veut plus de ce qui
 ,, tient à la religion chrétienne."

Vous remarquerez soigneusement que si notre pape craint le mot d'humanité, le roi très-chrétien s'en sert hardiment dans son édit du 12 avril 1776, par lequel il fait distribuer gratis des remèdes à tous les malades de son royaume; l'édit commence ainsi: *Sa majesté voulant désormais, pour le besoin de l'humanité, etc.*

M. l'éditeur peut être inhumain sur le papier tant qu'il voudra; mais il permettra que nos rois et nos ministres soient humains. Il

est clair qu'il s'est étrangement mépris; et c'est ce qui arrive à tous ces messieurs qui donnent ainsi leurs productions sous des noms respectables. C'est l'écueil où ont échoué tous les feseurs de testamens. C'est sur-tout à quoi on reconnut *Boisguilbert* qui osa imprimer sa *Dixme royale* sous le nom du maréchal de *Vauban*. Tels furent les auteurs des mémoires de *Vordac*, de *Montbrun*, de *Pontis*, et de tant d'autres.

Je crois le faux *Ganganelli* démasqué. Il s'est fait pape; je l'ai déposé. S'il veut m'excommunier, il est bien le maître.

L E T T R E

A MESSIEURS

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE;

LUE DANS CETTE ACADEMIE, A LA SOLEN-
NITÉ DE LA SAINT - LOUIS,

Le 25 auguste 1776.

PREMIERE PARTIE.

MESSIEURS,

LE cardinal de *Richelieu*, le grand *Corneille*,
et *George Scudéri*, qui osait se croire son rival,
fournirent le *Cid* tiré du théâtre espagnol à votre
jugement. Aujourd'hui nous avons recours à
cette même décision impartiale, à l'occasion
de quelques tragédies étrangères dédiées au roi
notre protecteur; nous réclamons son juge-
ment et le vôtre.

Une partie de la nation anglaise a érigé de-
puis peu un temple au fameux comédien poète
Shakespeare, et a fondé un jubilé en son hon-
neur. Quelques français ont tâché d'avoir le
même enthousiasme. Ils transportent chez nous
une image de la divinité de *Shakespeare*, com-
me quelques autres imitateurs ont érigé depuis
peu à Paris un Vaux - hall; et comme d'autres
se sont signalés en appelant les alloyaux des

rost - beef, et en se piquant d'avoir à leur table du rost - beef de mouton. Ils se promenaient en frac les matins, oubliant que le mot de frac vient du français, comme viennent presque tous les mots de la langue anglaise. La cour de *Louis XIV* avait autrefois poli celle de *Charles second*; aujourd'hui Londres nous tire de la barbarie.

Enfin donc, Messieurs, on nous annonce une traduction de *Shakespeare*, et on nous instruit qu'il fut le *Dieu créateur de l'art sublime du théâtre, qui reçut de ses mains l'existence et la perfection.* (*)

Le traducteur ajoute que *Shakespeare* est vraiment inconnu en France ou plutôt défiguré. Les choses sont donc bien changées en France de ce qu'elles étaient il y a environ cinquante années, lorsqu'un homme de lettres, qui a l'honneur d'être votre confrère, fut le premier parmi vous qui apprit la langue anglaise; le premier qui fit connaître *Shakespeare*, qui en traduisit librement quelques morceaux en vers, (ainsi qu'il faut traduire les poëtes) qui fit connaître *Pope*, *Dryden*, *Milton*; le premier même qui osa expliquer les élémens de la philosophie du grand *Newton*, et qui osa rendre justice à la sagesse profonde de *Locke*, le seul métaphysicien raisonnable qui eût peut-être paru jusqu'alors sur la terre.

Non-seulement il y a encore de lui quelques morceaux de vers imités de *Milton*; mais il engagea *M. Dupré* de St Maur à apprendre l'anglais, et à traduire *Milton*, du moins en prose.

(*) Page 3 du programme.

Quelques-uns de vous savent quel fut le prix de toutes ces peines qu'il prit d'enrichir notre littérature de la littérature anglaise ; avec quel acharnement il fut persécuté pour avoir osé proposer aux Français d'augmenter leurs lumières par les lumières d'une nation qu'ils ne connaissaient guère alors que par le nom du duc de *Marlborough*, et dont la religion était en plusieurs points différente de la nôtre. On regarda cette entreprise comme un crime de haute trahison, et comme une impiété. Ce déchaînement ne discontinua point ; et l'objet de tant de haines ne prit enfin d'autre parti que celui d'en rire.

Malgré cet acharnement contre la littérature et la philosophie anglaise, elle s'accréditèrent insensiblement en France. On traduisit bientôt tous les livres imprimés à Londres. On passa d'une extrémité à l'autre. On ne goûtait plus que ce qui venait de ce pays, ou qui passait pour en venir. Les libraires, qui sont des marchands de modes, vendaient des romans anglais comme on vend des rubans et des dentelles de point sous le nom d'Angleterre.

Le même homme qui avait été la cause de cette révolution dans les esprits, fut obligé en 1760, par des raisons assez connues, de commenter les tragédies du grand *Corneille*, et vous consulta assidument sur cet ouvrage. Il joignit à la célèbre pièce de *Cinna* une traduction du Jules-César de *Shakespeare*, pour servir à comparer la manière dont le génie anglais avait traité la conspiration de *Brutus* et de *Cassius*

contre *César*, avec la manière dont *Corneille* a traité assez différemment la conspiration de *Cinna* et d'*Emilie* contre *Auguste*.

Jamais traduction ne fut si fidelle. L'original anglais est tantôt en vers, tantôt en prose; tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés. Quelquefois le style est d'une élévation incroyable; c'est *César* qui dit qu'il ressemble à l'étoile polaire et à l'Olympe. Dans un autre endroit il s'écrie: *Le danger sait bien que je suis plus dangereux que lui. Nous naquîmes tous deux d'une même portée le même jour, mais je suis l'aîné et le plus terrible.* Quelquefois le style est de la plus grande naïveté; c'est la lie du peuple qui parle son langage; c'est un savetier qui propose à un sénateur de le ressembler. Le commentateur de *Corneille* tâcha de se prêter à cette grande variété; non-seulement il traduisit les vers blancs en vers blancs, les vers rimés en vers rimés, la prose en prose; mais il rendit figure pour figure. Il opposa l'ampoulé à l'enflure, la naïveté et même la bassesse, à tout ce qui est naïf et bas dans l'original. C'était la seule manière de faire connaître *Shakespeare*. Il s'agissait d'une question de littérature et non d'un marché de typographie; il ne fallait pas tromper le public.

Quand le traducteur reproche à la France de n'avoir aucune traduction exacte de *Shakespeare*, il devait donc traduire exactement. Il ne devait pas dès la première scène de Jules - César mutiler lui-même son *Dieu de la tragédie*. Il copie fidèlement son modèle, je l'avoue,

en

en introduisant sur le théâtre des charpentiers, des bouchers, des cordonniers, des favetiers, avec des sénateurs romains; mais il supprime tous les quolibets de ce favetier qui parle aux sénateurs. Il ne traduit pas la charmante équivoque sur le mot qui signifie ame, et sur le mot qui veut dire *semelle* de souliers. Une telle réticence n'est-elle pas un sacrilège envers son Dieu?

Quel a été son dessein quand dans la tragédie d'*Othello*, tirée du roman de Cintio, et de l'ancien théâtre de Milan, il ne fait rien dire au bas et dégoûtant *Jago*, et à son compagnon *Roderigo* de ce que *Shakespeare* leur fait dire?

Morbleu, vous êtes volé, cela est honteux, vous dis-je; mettez votre robe, on crève votre cœur, vous avez perdu la moitié de votre ame. Dans ce moment, oui, dans ce moment, un vieux béliet noir saillit votre brebis blanche... Morbleu, vous êtes un de ceux qui ne serviraient pas Dieu si le diable vous le commandait. Parce que nous venons vous rendre service vous nous traitez de russiens. (a) Vous avez une fille couverte en ce moment par un cheval de Barbarie; vous entendrez benir vos petits-fils; vous aurez des chevaux de course pour cousins-germains, et des chevaux de manège pour beaux-frères.

Qui es-tu, misérable profane?

Je suis, Monsieur, un homme, qui vient vous dire que le more et votre fille font maintenant la bête à deux dos. (b)

(a) Terme lombard qui ne fut adopté que depuis en Angleterre.

(b) Ancien proverbe italien.



Dans la tragédie de Macbeth, après que le héros s'est enfin déterminé à assassiner son roi dans son lit, lorsqu'il vient de déployer toute l'horreur de son crime et de ses remords qu'il surmonte, arrive le portier de la maison, qui débite des plaisanteries de polichinelle; il est relevé par deux chambellans du roi, dont l'un demande à l'autre quelles sont les trois choses que l'ivrognerie provoque? C'est, lui répond son camarade, *d'avoir le nez rouge, de dormir, et de pisser.* (c) Il y ajoute tout ce que le réveil peut produire dans un jeune débauché, et il emploie les termes de l'art avec les expressions les plus cyniques.

Si de telles idées et de telles expressions sont en effet cette belle nature qu'il faut adorer dans *Shakespeare*, son traducteur ne doit pas les dérober à notre culte. Si ce ne sont que les petites négligences d'un vrai génie, la fidélité exige qu'on les fasse connaître, ne fût-ce que pour consoler la France, en lui montrant qu'ailleurs il y a peut-être aussi des défauts.

Vous pourrez connaître, Messieurs, comment *Shakespeare* développe les tendres et respectueux sentimens du roi *Henri V* pour *Catherine*, fille du malheureux roi de France *Charles VI*. Voici la déclaration de ce héros dans la tragédie de son nom, au cinquième acte.

Si tu veux, ma Catou, que je fasse des vers

(c) Nous demandons pardon aux lecteurs honnêtes, et sur-tout aux dames, de traduire fidèlement; mais nous sommes obligés d'étaler l'infamie dont des welches ont voulu couvrir la France depuis quelques années.

pour toi, ou que je danse, tu me perds; car je n'ai ni parole, ni mesure pour versifier, et je n'ai point de force en mesure pour danser. J'ai pourtant une mesure raisonnable en force. S'il fallait gagner une dame au jeu de sainte grenouille, sans me vanter, je pourrais biensôt la sauter en épousée, etc.

C'est ainsi, Messieurs, que le dieu de la tragédie fait parler le plus grand roi de l'Angleterre et sa femme, pendant trois scènes entières. Je ne répéterai par les mots propres que les crocheteurs prononcent parmi nous, et qu'on fait prononcer à la reine dans cette pièce. Si le secrétaire de la librairie française traduit la tragédie de Henri V fidèlement comme il l'a promis, ce sera une école de bienfiance et de délicatesse qu'il ouvrira pour notre cour.

Quelques-uns de vous, Messieurs, savent qu'il existe une tragédie de *Shakespeare* intitulée *Hamlet*, dans laquelle un esprit apparaît d'abord à deux sentinelles et à un officier sans leur rien dire; après quoi il s'enfuit au chant du coq. L'un des regardans dit que les esprits ont l'habitude de disparaître quand le coq chante vers la fin de décembre, à cause de la naissance de notre Sauveur.

Ce spectre est le père d'*Hamlet*, en son vivant roi de Danemarck. Sa veuve *Gertrude*, mère d'*Hamlet*, a épousé le frère du défunt peu de temps après la mort de son mari. Cet *Hamlet* dans un monologue s'écrie: *Ab fragilité est le nom de la femme! quoi! n'attendre pas un petit mois! quoi! avant d'avoir usé les souliers avec lesquels elle*

avait suivi le convoi de mon père ! Ob ciel ! les bêtes qui n'ont point de raison auraient fait un plus long deuil.

Ce n'est pas la peine d'observer qu'on tire le canon aux réjouissances de la reine *Gertrude* et de son nouveau mari, et à un combat d'escrime au cinquième acte ; quoique l'action se passe dans le neuvième siècle où le canon n'était pas inventé. Cette petite inadvertance n'est pas plus remarquable que celle de faire jurer *Hamlet* par *S^t Patrice*, et d'appeler *Jésu* notre Sauveur dans les temps où le Danemarck ne connaissait pas plus le christianisme que la poudre à canon.

Ce qui est important, c'est que le spectre apprend à son fils dans un assez long tête-à-tête que sa femme et son frère l'ont empoisonné par l'oreille. *Hamlet* se dispose à venger son père, et pour ne pas donner d'ombrages à *Gertrude*, il contrefait le fou pendant toute la pièce.

Dans un des accès de sa prétendue folie, il a un entretien avec sa mère *Gertrude*. Le grand-chambellan du roi se cache derrière une tapisserie. Le héros crie qu'il entend un rat, il court au rat, et tue le grand-chambellan. La fille de cet officier de la couronne, qui avait du tendre pour *Hamlet*, devient réellement folle, elle se jette dans la mer, et se noie.

Alors le théâtre au cinquième acte représente une église et un cimetière, quoique les Danois idolâtres au premier acte ne fussent pas devenus chrétiens au cinquième. Des fossoyeurs creusent la fosse de cette pauvre fille ; ils se demandent

si une fille qui s'est noyée doit être enterré en terre sainte. Ils chantent des vaudevilles dignes de leur profession et de leurs mœurs ; ils déterrent, ils montrent au public des têtes de morts. *Hamlet* et le frère de sa maîtresse tombent dans une fosse, et s'y battent à coups de poing.

Un de vos confrères, Messieurs, avait osé remarquer que ces plaisanteries, qui peut-être étaient convenables du temps de *Shakespeare*, n'étaient pas d'un tragique assez noble du temps des lords *Carteret*, *Chesterfield*, *Littleton*, etc. Enfin, on les avait retranchées sur le théâtre de Londres le plus accrédité ; et M. *Marmontel* dans un de ses ouvrages en a félicité la nation anglaise. *On abrège tous les jours Shakespeare*, dit-il, *on le châtie ; le célèbre Garrick vient tout nouvellement de retrancher sur son théâtre la scène des fossyeurs, et presque tout le cinquième acte. La pièce et l'auteur n'en ont été que plus applaudis.*

Le traducteur ne convient pas de cette vérité ; il prend le parti des fossyeurs. Il veut qu'on les conserve comme le monument respectable d'un génie unique. Il est vrai qu'il y a cent endroits dans cet ouvrage, et dans tous ceux de *Shakespeare* aussi nobles, aussi décens, aussi sublimes, amenés avec autant d'art ; mais le traducteur donne la préférence aux fossyeurs ; il se fonde sur ce qu'on a conservé cette abominable scène sur un autre théâtre de Londres ; il semble exiger que nous imitions ce beau spectacle.

Il en est de même de cette heureuse liberté avec laquelle tous les acteurs passent en un moment

d'un vaisseau en pleine mer, à cinq cents milles sur le continent, d'une cabane dans un palais, d'Europe en Asie. Le comble de l'art, selon lui, ou plutôt la beauté de la nature, est de représenter une action, ou plusieurs actions à la fois, qui durent un demi-siècle. En vain le sage *Dispreaux*, législateur du bon goût dans l'Europe entière, a dit dans son Art poétique :

Un rimeur, sans péril, de-là les Pyrénées
Sur la scène en un jour renferme des années:
Là fouvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte est barbon au dernier.

En vain on lui citerait l'exemple des Grecs qui trouvèrent les trois unités dans la nature. En vain on lui parlerait des Italiens qui longtemps avant *Shakespeare* ranimèrent les beaux arts au commencement du seizième siècle, et qui furent fidèles à ces trois grandes lois du bon sens; unité de lieu, unité de temps, unité d'action. En vain on lui ferait voir la Sophonisbe de l'archevêque *Trissino*, la Rosmonde et l'Oreste du *Rucellai*, la Didon du *Dolce*, et tant d'autres pièces composées en Italie près de cent ans avant que *Shakespeare* écrivit dans Londres, toutes asservies à ces règles judicieuses établies par les Grecs; en vain lui remontrerait on que l'Aminte du *Tasse* et le Pastor-fido de *Guarini*, ne s'écartent point de ces mêmes règles, et que cette difficulté surmontée est un charme qui enchante tous les gens de goût.

En vain s'appuierait-on de l'exemple de tous les peintres, parmi lesquels il s'en trouve à peine un seul qui ait peint deux actions différentes sur

la même toile. On décide aujourd'hui, Messieurs, que les trois unités sont une loi chimérique, parce que *Shakespeare* ne les a jamais observées; et parce qu'on veut nous avilir, jusqu'à faire croire que nous n'avons que ce mérite.

Il ne s'agit pas de savoir si *Shakespeare* fut le créateur du théâtre en Angleterre. Nous accorderons aisément qu'il l'emportait sur tous les contemporains; mais certainement l'Italie avait quelques théâtres réguliers dès le quinzième siècle. On avait commencé long-temps auparavant par jouer la passion en Calabre dans les églises, et on l'y joue même encore: mais, avec le temps, quelques génies heureux avaient commencé à effacer la rouille dont ce beau pays était couvert depuis les inondations de tant de barbares. On représenta de vraies comédies du temps même du *Dante*; et c'est pourquoi le *Dante* intitula sa comédie son Enfer, son Purgatoire, et son Paradis. *Riccoboni* nous apprend que la Floriana fut alors représentée à Florence.

Les Espagnols et les Français ont toujours imité l'Italie; ils commencèrent malheureusement par jouer en plein air la passion, les mystères de l'ancien et du nouveau testament. Ces facéties infames ont duré en Espagne jusqu'à nos jours. Nous avons trop de preuves qu'on les jouait à Paris chez nous aux quatorzième et quinzième siècles; voici ce que rapporte la chronique de Metz, composée par le curé de Saint-Euchaire.

“ L'an 1437 fut fait le jeu de la passion de
 „ Notre-Seigneur en la plaine de Vexime, et
 „ fut Dieu un fire appelé seigneur *Nicole dom*

„ *Neufchâtel*, curé de Saint-Victour de Metz,
 „ lequel fut presque mort en croix, s'il ne fût
 „ été secouru, et convint qu'un autre prêtre
 „ fut mis en la croix pour parfaire le person-
 „ nage du crucifiement pour ce jour; et le lende-
 „ main ledit curé de Saint-Victour parfit la
 „ résurrection, et fit très-hautement son per-
 „ sonnage, et dura ledit jeu jusqu'à nuit; et
 „ autre prêtre qui s'appelait maître *Jean de*
 „ *Nicey*, qui était chapelain de Métrange, fut
 „ *Judas*, lequel fut presque mort en pendant,
 „ car le cœur lui faillit, et fut bien hâtivement
 „ dépendu et porté en voie: et était la gueule
 „ d'enfer très-bien faite avec deux gros culs
 „ d'acier; et elle ouvrait et clouait quand les
 „ diables y voulaient entrer et fortir.”

Dans le même temps, des troupes ambulantes
 jouaient les mêmes farces en Provence; mais les
 confrères de la passion s'établissaient à Paris dans
 des lieux fermés. On sait assez que ces confrères
 achetèrent l'hôtel des ducs de Bourgogne, et y
 jouèrent leurs pieuses extravagances.

Les Anglais copièrent ces divertissemens gros-
 siers et barbares. Les ténèbres de l'ignorance
 couvraient l'Europe; tous le monde cherchait le
 plaisir, et on ne pouvait en trouver d'honnêtes. On
 voit dans une édition de *Shakespeare* à la suite de
Richard III, qu'ils jouaient des miracles en plein
 champ sur des théâtres de gazon de cinquante
 pieds de diamètre. Le diable y paraissait tondant
 les foies de ses cochons; et de là vint le proverbe
 anglais, *grand cri et peu de laine*.

Dès le temps de *Henri VII* il y eut un

théâtre permanent établi à Londres, qui subsiste encore. Il était très en vogue dans la jeunesse de *Shakespeare*, puisque dans son éloge on le loue d'avoir gardé les chevaux des curieux à la porte; il n'a donc point inventé l'art théâtral, il l'a cultivé avec de très-grands succès. C'est à vous, Messieurs, qui connaissez *Polyeucte* et *Athalie*, à voir si c'est lui qui l'a perfectionné.

La traducteur s'efforce d'immoler la France à l'Angleterre, dans un ouvrage qu'il dédie au roi de France, et pour lequel il a obtenu des souscriptions de notre reine et de nos princesses. Aucun de nos compatriotes dont les pièces sont traduites et représentées chez toutes les nations de l'Europe, et chez les Anglais mêmes, n'est cité dans sa préface de cent trente pages. Le nom du grand *Corneille* ne s'y trouve pas une seule fois.

Si le traducteur est secrétaire de la librairie de Paris, pourquoi n'écrit-il que pour une librairie étrangère? pourquoi veut-il humilier sa patrie? pourquoi dit-il que *de légers Aristarques de Paris ont pesé dans leur étroite balance le mérite de Shakespeare, qu'il n'a jamais été ni traduit ni connu en France; qu'ils savent cependant la somme exacte de ses beautés et de ses défauts; que les oracles de ces petits juges effrontés des nations et des arts sont reçus sans examen, et parviennent à force d'échos à former une opinion.* (d) Nous ne méritons pas, ce me semble, ce mépris que monsieur le traducteur nous prodigue. S'il s'obstine à décou-

(d) Page 130 du Discours sur les préfaces.



rager ainsi les talens naissans des jeunes gens qui voudraient travailler pour le théâtre français, c'est à vous, Messieurs, de les soutenir dans cette pénible carrière. C'est sur-tout à ceux qui parmi vous ont fait l'étude la plus approfondie de cet art, à vouloir bien leur montrer la route qu'ils doivent suivre, et le écueils qu'ils doivent éviter.

Quel sera, par exemple, le meilleur modèle d'exposition dans une tragédie? sera-ce celle de *Bajazet* dont je rappelle ici quelques vers qui font dans la bouche de tous les gens de lettres, et dont le maréchal de *Villars* cita les derniers avec tant d'énergie, quand il alla commander les armées en Italie, à l'âge de quatre-vingt ans?

Que fesaient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au sultan des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin. n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu?

O S M I N.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et semble se promettre une heureuse victoire;
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir;
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires:

.....
Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux,
Lorsqu'assurés de vaincre ils combattaient sous vous,

A C O M A T.

Quoi, tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée,
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée!
Crois-tu qu'ils me suivaient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir? etc.

Cette exposition passe pour un chef-d'œuvre de l'esprit humain. Tout y est simple sans bassesse, et grand sans enflure; point de déclamation, rien d'inutile. *Acomat* développe tout son caractère en deux mots, sans vouloir se peindre. Le lecteur s'aperçoit à peine que les vers sont rimés, tant la diction est pure et facile: il voit d'un coup d'œil la situation du sérail et de l'empire; il entrevoit sans confusion les plus grands intéêts.

Aimeriez-vous mieux la première scène de *Romeo* et de *Juliette*, l'un des chefs-d'œuvre de *Shakespeare* qui nous tombe en ce moment sous la main? La scène est dans une rue de *Vérone*, entre *Grégoire* et *Samson*, deux domestiques de *Capulet*.

S A M S O N.

Grégoire, sur ma parole nous ne porterons pas de charbon.

G R E G O I R E.

Non, car nous serions charbonniers. (e)

S A M S O N.

J'entends que quand nous serons en colère nous dégainerons.

G R E G O I R E.

Hé oui, pendant que tu es en vie dégaine ton cou du colier.

S A M S O N.

Je frappe vite quand je suis poussé.

G R E G O I R E.

Oui, mais tu n'es pas souvent poussé à frapper.

(e) Ce sont de nobles métaphores de la canaille.



S A M S O N.

Un chien de la maison de *Montaigu*, l'ennemie de la maison de *Capulet* notre maître, suffit pour m'émouvoir.

G R E G O I R E.

Se mouvoir c'est remuer, et être vaillant c'est être droit. (Il y a ici une équivoque d'une obscénité grossière.) Ainsi, si tu es ému tu t'enfuiras.

S A M S O N.

Un chien de cette maison me fera tenir tout droit. Je prendrai le haut du pavé sur tous les hommes de la maison *Montaigu*, et sur toutes les filles.

G R E G O I R E.

Cela prouve que tu es un poltron de laquais; car le poltron, le faible se retire toujours à la muraille.

S A M S O N.

Cela est vrai; c'est pourquoi les filles étant les plus faibles, sont toujours poussées à la muraille. Ainsi je pousserai les gens de *Montaigu* hors de la muraille, et les filles de *Montaigu* à la muraille.

G R E G O I R E.

La querelle est entre nos maîtres les *Capulets* et les *Montaigu*, et entre nous et leurs gens.

S A M S O N.

Oui, nous et nos maîtres c'est la même chose. Je me montrerai tyran comme eux. Je serais cruel avec les filles, je leur couperai la tête.

G R E G O I R E.

La tête des filles? (f)

(f) Il faut savoir que *head* signifie tête, et *maid* pucelle. *Maiden head*, tête de fille, signifie pucelage.

S A M S O N.

Eh oui ! les têtes des filles ou les pucelages. Tu prendras la chose dans le sens que tu voudras etc.

Le respect et l'honnêteté ne me permettent pas d'aller plus loin. C'est-là, Messieurs, le commencement d'une tragédie, où deux amans meurent de la mort la plus funeste. Il y a plus d'une pièce de *Shakespeare* où l'on trouve plusieurs scènes dans ce goût. C'est à vous à décider quelle méthode nous devons suivre, ou celle de *Shakespeare*, le dieu de la tragédie, ou celle de *Racine*.

Je vous demande encore à vous, Messieurs, et à l'académie de la Crusca, et à toutes les sociétés littéraires de l'Europe, à quelle exposition de tragédie il faudra donner la préférence, ou du Pompée du grand *Corneille*, quoiqu'on lui ait reproché un peu d'enflure, ou au roi *Lear* de *Shakespeare*, qui est si naïf ?

Vous lisez dans *Corneille* :

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a décidé du beau-père et du gendre ;
Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.

• • • • •
Tel est le titre affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée ;
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire,
Des changemens du fort une éclatante histoire.

Vous lisez dans l'exposition du roi *Lear* :

LE COMTE DE KENT.

N'est-ce pas là votre fils, milord ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Son éducation a été à ma charge. J'ai souvent rougi de le reconnaître ; mais à présent je suis plus hardi.

LE COMTE DE KENT.

Je ne puis vous concevoir.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh ! la mère de ce jeune drôle pouvait concevoir très-bien ; elle eut bientôt un ventre fort arrondi, (g) et elle eut un enfant dans un berceau avant d'avoir un mari dans son lit.

Trouvez-vous quelque faute à cela ? ... Quoique ce coquin soit venu impudemment dans le monde avant qu'on l'envoyât chercher, sa mère n'en était pas moins jolie ; et il y a eu du plaisir à le faire. Enfin, ce fils de p. . . doit être reconnu etc.

Jugez maintenant, cours de l'Europe, académiciens de tous les pays, hommes bien élevés, hommes de goût dans tous les états.

Je fais plus, j'ose demander justice à la reine de France, à nos princesses, aux filles de tant de héros, qui savent comment les héros doivent parler.

Un grand juge d'Ecosse, qui a fait imprimer des *Elémens de critique anglaise*, en trois volumes, dans lesquels on trouve des réflexions judicieuses et fines, a pourtant eu le malheur le comparer la première scène du monstre nommé

(g) Il y a dans l'original un mot plus cynique que celui de ventre.

Hamlet, à la première scène du chef-d'œuvre de notre Iohannés; il affirme que ces vers d'*Arcais*,

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?

Les vents nous auraient-ils exaucés, cette nuit?

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune. ne valent pas cette réponse vraie et convenable de la sentinelle dans Hamlet: *Je n'ai pas entendu une souris trotter.*

Oui, Monsieur, un soldat peut répondre ainsi dans un corps-de-garde; mais non pas sur le théâtre, devant les premières personnes d'une nation, qui s'expriment noblement, et devant qui il faut s'exprimer de même.

Si vous demandez pourquoi ce vers, *Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune*, est d'une beauté admirable, et pourquoi les vers suivans sont plus beaux encore: je vous dirai que c'est parce qu'ils expriment avec harmonie de grandes vérités, qui sont le fondement de la pièce. Je vous dirai qu'il n'y a ni harmonie ni vérité intéressante dans ce quolibet d'un soldat: *Je n'ai pas entendu une souris trotter.* Que ce soldat ait vu, ou n'ait pas vu passer de souris, cet événement est très-inutile à la tragédie d'Hamlet; ce n'est qu'un discours de gilles, un proverbe bas qui ne peut faire aucun effet. Il y a toujours une raison pour laquelle toute beauté est beauté, et toute sottise est sottise.

Les mêmes réflexions que je fais ici devant vous, Messieurs, ont été faites en Angleterre par plusieurs gens de lettres. *Rymer* même, le savant *Rymer*, dans un livre dédié au fameux comte

Dorset, en 1593, sur l'excellence et la corruption de la tragédie, pousse la sévérité de sa critique, jusqu'à dire qu'il n'y a point de singe en Afrique, (*) point de babouin qui n'ait plus de goût que *Shakespeare*. Permettez-moi, Messieurs, de prendre un milieu entre *Rymer* et le traducteur de *Shakespeare*; et de ne regarder ce *Shakespeare* ni comme un dieu, ni comme un singe.

SECONDE PARTIE.

MESSIEURS,

J'AI exposé fidèlement à votre tribunal le sujet de la querelle entre la France et l'Angleterre. Personne assurément ne respecte plus que moi les grands-hommes que cette île a produits; et j'en ai donné assez de preuves. La vérité qu'on ne peut déguiser devant vous m'ordonne de vous avouer que ce *Shakespeare* si sauvage, si bas, si effréné, et si absurde, avait des étincelles de génie. Oui, Messieurs, dans ce chaos obscur composé de meurtres et de bouffonneries, d'héroïsme et de turpitude, de discours des halles et de grands intérêts, il y a des traits naturels et frappans. C'était ainsi à-peu-près que la tragédie était traitée en Espagne sous *Philippe II*, du vivant de *Shakespeare*. Vous savez qu'alors l'esprit de l'Espagne dominait en Europe et jusque dans l'Italie. *Lopez de Véga* en est un grand exemple.

Il était précisément ce que fut *Shakespeare* en

(*) Page 124.

Angleterre,

Angleterre, un composé de grandeur et d'extravagance. Quelquefois digne modèle de *Corneille*, quelquefois travaillant pour les petites-maisons, et s'abandonnant à la folie la plus brutale, le sachant très-bien, et l'avouant publiquement dans des vers qu'il nous a laissés, et qui font peut-être parvenus jusqu'à vous. Ses contemporains, et encore plus ses prédécesseurs, firent de la scène espagnole un monstre qui plaisait à la populace. Ce monstre fut promené sur les théâtres de Milan et de Naples. Il était impossible que cette contagion n'infectât pas l'Angleterre; elle corrompit le génie de tous ceux qui travaillèrent pour le théâtre long temps avant *Shakespeare*. Le lord *Buckhurst*, l'un des ancêtres du lord *Dorset*, avait composé la tragédie de *Gorboduc*. C'était un bon roi, mari d'une bonne reine; ils partageaient dès le premier acte leur royaume entre deux enfans qui se querellèrent pour ce partage: le cadet donnait à l'aîné un soufflet au second acte; l'aîné au troisième acte tuait le cadet; la mère au quatrième tuait l'aîné; le roi au cinquième tuait la reine *Gorboduc*; et le peuple soulevé tuait le roi *Gorboduc*: de sorte qu'à la fin il ne restait plus personne.

Ces effais sauvages ne purent parvenir en France; ce royaume alors n'était pas même assez heureux pour être en état d'imiter les vices et les folies de autres nations. Quarante ans de guerres civiles écartaient les arts et les plaisirs. Le fanatisme marchait dans toute la France le poignard dans une main, et le crucifix dans l'autre.

Les campagnes étaient en friche, les villes en cendres. La cour de *Philippe II* n'y était connue que par le soin qu'elle prenait d'attiser le feu qui nous dévorait. Ce n'était pas le temps d'avoir des théâtres. Il a fallu attendre les jours du cardinal de *Richelieu* pour former un *Corneille*, et ceux de *Louis XIV* pour nous honorer d'un *Racine*.

Il n'en était pas ainsi à Londres quand *Shakespeare* établit son théâtre. C'était le temps le plus florissant de l'Angleterre; mais ce ne pouvait être encore celui du bon goût. Les hommes sont réduits dans tous les genres à commencer par des *Thespis* avant d'arriver à des *Sophocles*. Cependant, tel fut le génie de *Shakespeare* que ce *Thespis* fut *Sophocle* quelquefois. On entrevit sur sa charrette, parmi la canaille de ses ivrognes borbouillés de lie, des héros dont le front avait des traits de majesté.

Je dois dire que parmi ces bizarres pièces, il en est plusieurs où l'on trouve de beaux traits pris dans la nature, et qui tiennent au sublime de l'art, quoiqu'il n'y ait aucun art chez lui.

C'est ainsi qu'en Espagne *Diamante*, et *Guillain de Castro* semèrent dans leurs deux tragédies monstrueuses du Cid; des beautés dignes d'être exactement traduites par *Pierre Corneille*. Ainsi, quoique *Calderon* eût étalé dans son *Héraclius* l'ignorance la plus grossière, et un tissu de folies les plus absurdes, cependant il mérita que *Corneille* daignât encore prendre de lui la frustration la plus intéressante de son *Héraclius* français,

et sur-tout ces vers admirables qui ont tant contribué au succès de cette pièce.

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
 Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
 Je n'en puis trouver un pour régner après moi.

Vous voyez, Messieurs, que dans les pays et dans les temps où les beaux arts ont été le moins en honneur, il s'est pourtant trouvé des génies qui ont brillé au milieu des ténèbres de leur siècle. Ils tenaient de ce siècle où ils vécurent toute la fange dont ils étaient couverts; ils ne devaient qu'à eux-mêmes l'éclat qu'ils répandirent sur cette fange. Après leur mort ils furent regardés comme des dieux par leurs contemporains qui n'avaient rien vu de semblable. Ceux qui entrèrent dans la même carrière furent à peine regardés. Mais enfin quand le goût des premiers hommes d'une nation s'est perfectionné, quand l'art est plus connu, le discernement du peuple se forme insensiblement. On n'admire plus en Espagne ce qu'on admirait autrefois. On n'y voit plus un soldat servir la messe sur le théâtre, et combattre en même temps dans une bataille; on n'y voit plus JESUS CHRIST se battre à coups de poing avec le diable, et danser avec lui une farabande.

En France, *Corneille* commença par suivre les pas de *Rotrou*; *Boileau* commença par imiter *Régnier*; *Racine* en core jeune se modèla sur les défauts de *Corneille*: mais peu à peu on saisit les vraies beautés; on finit sur-tout par écrire avec sagesse et avec pureté. *Sapere est principium*

et fous ; et il n'y a plus de vraie gloire parmi nous que pour ce qui est bien pensé et bien exprimé.

Quand des nations voisines ont à-peu-près les mêmes mœurs, les mêmes principes, et ont cultivé quelque temps les mêmes arts, il paraît qu'elles devraient avoir le même goût. Aussi l'Andromaque et la Phèdre de *Racine*, heureusement traduites en anglais par de bons auteurs, réussirent beaucoup à Londres. Je les ai vu jouer autrefois ; on y applaudissait comme à Paris. Nous avons encore quelques-unes de nos tragédies modernes très-bien accueillies chez cette nation judicieuse et éclairée. Heureusement il n'est donc pas vrai que *Shakespeare* ait fait exclure tout autre goût que le sien, et qu'il soit un Dieu aussi jaloux que le prétend son pontife qui veut nous le faire adorer.

Tous nos gens de lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'Etat, les membres de la société royale, tant d'hommes si instruits, si sages, peuvent encore supporter tant d'irrégularités et de bizarreries, si contraires au goût que l'Italie et la France ont introduit chez les nations policées, tandis que les Espagnols ont enfin renoncé à leurs *autos sacramentales*. Me trompé-je en remarquant que par-tout, et principalement dans les pays libres, le peuple gouverne les esprits supérieurs ? Par-tout les spectacles chargés d'événemens incroyables plaisent au peuple ; il aime à voir des changemens de scènes, des couronnemens de rois, des processions, des combats, des meurtres, des forciers,

des cérémonies, des mariages, des enterremens : il y court en foule, il y entraîne long-temps la bonne compagnie qui pardonne à ces énormes défauts, pour peu qu'ils soient ornés de quelques beautés, et même quand ils n'en ont aucune. Songeons que la scène romaine fut plongée dans la même barbarie du temps d'*Auguste*. *Horace* s'en plaint à cet empereur dans sa belle épître *quum tot Justinas*, et c'est pourquoy *Quintilien* prononça depuis que les Romains n'avaient point de tragédie, *in tragiâ maxime claudicamus*.

Les Anglais n'en ont pas plus que les Romains. Leurs avantages sont assez grands d'ailleurs.

Il est vrai que l'Angleterre a l'Europe contre elle en ce seul point ; la preuve en est qu'on n'a jamais représenté sur aucun théâtre étranger aucune des pièces de *Shakespeare*. Lisez ces pièces, Messieurs, et la raison pour laquelle on ne peut les jouer ailleurs, se découvrira bientôt à votre discernement : il en est de cette espèce de tragédie comme il en était il n'y a pas long-temps de notre musique instrumentale ; elle ne plaisait qu'à nous.

J'avoue qu'on ne doit pas condamner un artiste qui a saisi le goût de sa nation ; mais on peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle. *Appelles* et *Phydias* forcèrent tous les différens états de la Grèce et tout l'empire romain à les admirer. Nous voyons aujourd'hui le Transilvain, le Hongrois, le Courlandois se réunir avec l'Espagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien, pour sentir également les beautés de *Virgile* et d'*Horace* ; quoique chacun de ces peuples prononce différemment

la langue d'*Horace* et de *Virgile*. Vous ne trouvez personne en Europe qui pense que les grands auteurs du siècle d'*Auguste* soient au-dessous des singes et des babouins. Sans doute *Pantolabus* et *Crispinus* écrivirent contre *Horace* de son vivant, et *Virgile* effraya les critiques de *Bavius*; mais après leur mort ces grands hommes ont réuni les voix de toutes les nations. D'où vient ce concert éternel? Il y a donc un bon et un mauvais goût.

On souhaite avec justice que ceux de messieurs les académiciens qui ont fait une étude sérieuse du théâtre, veillent bien nous instruire sur les questions que nous avons proposées. Qu'ils jugent si la nation qui a produit *Iphigénie* et *Athalie* doit les abandonner pour voir sur le théâtre des hommes et des femmes qu'on étrangle, des crocheteurs, des forciers, des bouffons, et des prêtres ivres; si notre cour si long-temps renommée pour sa politesse et pour son goût doit être changée en un cabaret de bière et de brandevin; (h) et si le

(h) Il est peu de pièces de *Shakespeare* où l'on ne trouve de telles scènes; j'ai vu mettre de la bière et de l'eau-de-vie sur la table dans la tragédie d'*Hamlet*, et j'ai vu les acteurs en boire *César*, en allant au capitolé, propose aux sénateurs de boire un coup avec lui. Dans la tragédie de *Cléopâtre*, on voit arriver sur le rivage de *Mitén* la galère du jeune *Pompée*, on voit *Auguste*, *Antoine*, *Lépide*, *Pompée*, *Agrippa*, *Mécène* boire ensemble. *Lépide*, qui est ivre, demande à *Antoine* qui est ivre aussi, comment est fait un crocodile. Il est fait comme lui-même, répond *Antoine*; il est aussi large qu'il a de largeur, et aussi haut qu'il a de hauteur. Il se remue avec ses organes, il vit de ce qui le pourrit etc. Tous les convives sont échauffés de vin; ils chantent en chœur une chanson à boire, et *Auguste* dit en balbutiant qu'il aimerait mieux jeûner quatre jours, que de trop boire en un seul.

palais d'une vertueuse souveraine doit être un lieu de prostitution.

Figurez-vous, Messieurs, *Louis XIV* dans sa galerie de Versailles entouré de sa cour brillante; un gille couvert de lambeaux perce la foule des héros, des grands-hommes et des beautés qui composent cette cour; il leur propose de quitter *Corneille*, *Racine*, et *Molière*, pour un saltimbanque qui a des faillies heureuses, et qui fait des contorsions. Comment croyez-vous que cette offre serait reçue?

Je suis avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

L E T T R E

ECRITE SOUS LE NOM DE M. DE LA VISCLEDE,

à M. le secrétaire perpétuel de l'académie de Pau.

L 7 7 6.

MONSIEUR et cher confrère, je vous envoie mes filles de Minée; et je vous répète en prose ce que j'ai dit en vers, que je ne devais pas traiter ce sujet après *Ovide* et *la Fontaine*. Ce n'est pas dans le monde comme dans l'évangile, celui qui vient se présenter à la dernière heure n'est jamais si bien reçu que ceux qui ont travaillé le matin. Voyez ce qui est arrivé à *La Motte*; il

a voulu faire une petite Iliade ; on s'est moqué de lui. Il a fait des fables philosophiques dédiées au régent du royaume, qui lui a donné deux mille écus ; tout le monde a dit, nous aimons mieux le naïf *la Fontaine* à qui *Louis XIV* ne donna rien.

Vous connaissez cet enfant de la nature, ce *la Fontaine*, et ses trois filles de Minée que l'abbé d'*Olivet* a fait imprimer dans un recueil en cinq volumes ; mais vous ne connaissez pas les amours de Mars et de Vénus, qui ne se trouvent que dans l'édition de 1750. Les voici.

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mît le camp devant Cythérée.
Le siège ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la belle parla.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire,
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière.

Il se fait attacher son plus riche harnois.
Quand ce serait pour des jours de tournois,
On ne le verrait pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour.
Sans cela, fit-on mordre aux géans la poussière,
Il est bien mal-aisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être, en lui contant sa flamme :

Peut-

Peut-être conta-t-il ses sièges, ses combats ;
 Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles,
 Que les femmes n'entendent pas,
 Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
 Voyez combien Vénus en ces lieux écartés
 Aux yeux de ce guerrier étale de beautés :
 Quels longs baisers ! La gloire a bien des charmes ;
 Mais Mars en la servant ignore ses douceurs.
 Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes
 Veut des soupirs et des larmes,
 C'est ce qui triomphe des cœurs.
 Phœbus pour la déesse avait même dessein ;
 Et charmé de l'espoir d'une telle conquête,
 Couvrait plus de feux dans son sein,
 Qu'on n'en voyait à l'entour de sa tête.
 C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.
 Il était beau ; mais il faisait des vers ;
 Avait un peu trop de doctrine ;
 Et qui pis est, savait la médecine.
 Or soyez sûr qu'en amours,
 Entre l'homme d'épée et l'homme de science,
 Les dames au premier inclineront toujours ;
 Et toujours le plumet aura la préférence.
 Ce fut donc le guerrier qu'on aime mieux choisir.
 Phœbus outré de déplaisir
 Apprit à Vulcan ce mystère ;
 Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour,
 Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
 Qui n'avaient en ces lieux pour témoins que l'amour.
 La peine de Vulcan se voit représentée ;
 Et l'on ne dirait pas que les traits en sont feints.

Il demeure immobile, et son ame agitée
 Roule mille penfers qu'en ses yeux on voit peints.
 Son marteau lui tombe des mains.
 Il a martel en tête, et ne fait que résoudre,
 Frappé comme d'un coup de foudre.
 Le voici dans cet autre endroit
 Qui querelle et qui bat sa femme.

Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt?
 Au palais de Vénus il s'en allait tout droit,
 Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.
 La dame d'un logis, quand elle a fait l'amour,
 Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
 Dieu fait si les galans lui font aussi la cour.
 Ce ne font que jeux et fleurettes,
 Plaisans devis et chansonnettes;
 Mille bons mots, sans conter les bons tours,
 Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
 Celle que vous voyez apportait une lyre,
 Ne songeant qu'à se réjouir.
 Mais Vénus pour le coup ne la saurait ouïr:
 Elle est trop empêchée, et chacun se retire.
 Le vacarme que fait Vulcan,
 A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme?
 Quand les cœurs ont goûté des délices d'amour,
 Ils iraient plutôt jusqu'à Rome,
 Que de s'en passer un seul jour.
 Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame.
 Quand l'hymen les joindrait de son nœud le plus fort,
 Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
 On ne pourrait entr'eux voir un plus bel accord.
 Confidérez plus bas les trois Grâces pleurantes:

La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes.
 Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillans
 Pourraient contre tant d'assaillans,
 Garder une toison si chère ?

Il accuse sur-tout l'enfant qui fait aimer ;
 Et se prenant au fils des péchés de la mère,
 Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême
 Le voilà qui se plaint au monarque des Dieux ;
 Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même,
 Importune sans cesse et la terre et les cieus.
 L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
 Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
 Et que de s'en troubler les esprits sont biens fous.
 Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie :
 Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car pour se voir vengé,
 Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :
 Un rets d'acier par ses mains est forgé :
 Ce fut Momus, qui, je pense, en fut cause.
 Avec ce rets le galant lui propose
 D'envelopper nos amans bien et beau.
 L'enclume sonne ; et maint coup de marteau,
 Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
 Prépare aux Dieux un spectacle nouveau
 De deux amans qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit :
 Et nos amans trouvant l'heure opportune,
 Sous le réseau pris en flagrant délit,
 De s'échapper n'eurent puissance aucune.
 Vulcan fait lors éclater sa rancune :
 Tout en clopant le vicillard éclopé

Semond les Dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la sequelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé:
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

Peut-être direz-vous que ces amours de Mars
et de Vénus ne valent pas la fable des deux pigeons.
Je vous croirai sans peine, comme je crois avec
vous que son ode au roi pour l'infortuné *Fouquet*
n'approche pas de son élégie aux nymphes de Vaux
pour ce même *Fouquet*.

Pleurez, nymphes de Vaux, dans vos grottes profondes.

.....
La cabale est contente, Oronte est malheureux etc.

Il changea ce mot de *cabale* quand on l'eut fait
apercevoir que le grand *Colbert* servait le roi et
l'Etat avec une équité sévère, et n'était point caba-
leur; mais *la Fontaine* l'avait entendu dire, et il
avait cru bonnement que c'était-là le mot propre.

Vous me dites que *Jean* eut grand tort de faire
imprimer ses opéra, et la comédie intitulée *Je
vous prends sans verd*, et la comédie de *Climène*
etc.; mais l'abbé d'*Olivet* eut plus de tort encore
de faire une collection de tout ce qui pouvait dimi-
nuer la gloire de *la Fontaine*. La manie des éditeurs
ressemble à celle des sacrilains; tous rassemblent
des guenilles qu'ils veulent faire révéler: mais de
même qu'on ne juge les vrais saints que par leurs
bonnes actions, l'on ne juge les hommes à talens
que par leurs bons ouvrages.

Vingt pièces de théâtre très-indignes de l'auteur
de *Cinna* ne lui ont point ôté le nom de grand.
Tout ce qu'on reproche à *Quinault* n'empêche pas

qu'il ne soit un homme unique , et jusqu'à présent inimitable dans un genre très-difficile. Une soixantaine d'anciennes fables rajeunies par la *Fontaine*, et contées avec un agrément qui n'avait jamais été connu que de *Pétrone*, et bien faisi que par notre fabuliste ; une vingtaine de contes écrits avec cette facilité charmante , et cette négligence heureuse que nous admirons en lui, le mettent infiniment au-dessus de *Bocace*, et quelquefois même, si j'ose le dire, à côté de l'*Arioste*, pour la manière de narrer.

Il avait ce grand don de la nature, le talent. L'esprit le plus supérieur n'y saurait atteindre. C'est par les talens que le siècle de *Louis XIV* sera distingué à jamais de tous les siècles , dans notre France si long-temps grossière. Il y aura toujours de l'esprit ; les connaissances des hommes augmenteront , on verra des ouvrages utiles ; mais des talens ! je doute qu'il en naisse beaucoup. Je doute qu'on retrouve l'auteur de *Cinna*, celui d'*Iphigénie*, d'*Athalie*, de *Phèdre*, celui de l'*Art poétique*, celui de *Roland* et d'*Armide*, celui qui força en chaire, jusqu'à des ministres , de pleurer et d'admirer la fille de *Henri IV*, veuve de *Charles I*, et sa fille *Henricette*, Madame.

Voyez comme les oraisons funèbres d'aujourd'hui sont ensevelies avec ceux qu'elles célèbrent. Voyez comme *Séthos*, malgré quelques beaux passages , et les *Voyages de Cyrus*, sont tombés dans l'oubli, tandis que le *Télémaque* est toujours l'instruction et le charme de tous les jeunes gens bien nés. Comment s'est-il pu faire que, dans la foule de nos prédicateurs, il n'y en ait pas un seul qui

ait approché de l'auteur du petit carême? Vous voyez à regret que personne n'a osé seulement tenter d'imiter le créateur du Tartuffe et du Misanthrope. Nous avons quelques comédies très-agréables; mais un *Molière!* je vous prédis hardiment que nous n'en aurons jamais. Quelle gloire pour *la Fontaine* d'être mis presqu'à côté de tous ces grands-hommes!

L'abbé de *Cbaulieu* ferma ce siècle par trois ou quatre pièces de poésie qui partent du cœur, ou qui semblent en partir. Elles respirent la volupté et la philosophie, et demandent grâce pour toutes les bagatelles insipides dont on a farci son recueil.

Je m'étonne que *la Fontaine* n'ait parlé de *Cbaulieu* qu'à propos de l'argent qu'il comptait recevoir par ses mains de la part du duc de *Vendôme*.

Le paillard m'a dit aujourd'hui
 Qu'il faut que je compte avec lui.
 Aimez-vous cette parenthèse,
 Le reste ira, ne vous déplaîse,
 En bas relief et cætera.
 Ce mot-ci s'interprétera
 Des Jeannetons; car les Climènes
 Aux vieillards sont inhumaines.
 Je ne vous répons pas qu'encor
 Je n'emploie un peu de votre or
 A payer la brune et la blonde.

Comment l'abbé d'*Olivet* a-t-il pu imprimer trois pièces de *la Fontaine*, écrites de ce misérable style, par lesquelles il demande l'aumône pour avoir des filles? On ne reconnaît pas dans ces vers celui qui a dit:



J'ai quelquefois aimé; je n'aurais point alors
 Contre le louvre et ses trésors,
 Contre le firmament et la voûte céleste,
 Changé les bois, changé les lieux
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux
 De l'aimable et jeune bergère,
 Par qui, sous le fils de Cythère,
 Je fervis engagé par mes premiers sermens.
 Hélas! quand reviendront de semblables momens?
 Faut-il que tant d'objets *si doux et si charmans*
 Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète?
 Ne sentirai-je plus le charme qui m'arrête?
 Ai-je passé le temps d'aimer?

On croirait ces deux derniers vers d'un seigneur du bel air, d'un homme à grandes passions, d'un duc de *Candale*, d'un duc de *Bellegarde*. Cela ne s'accorde pas avec les *Jeannetons* de *Jean la Fontaine* qui demande quelques pistoles au duc de *Vendôme* et au *paillard Chaulieu*, pour attendre en sa faveur ses héroïnes du pont-neuf.

Tout cela, Monsieur, n'empêche pas qu'un nombre considérable de fables pleines de sentiment, d'ingénuité, de finesse et d'élégance, ne soient le charme de quiconque fait lire.

Quand je dis qu'il est presque égal dans ses bonnes fables aux grands-hommes de son mémorable siècle, je ne dis rien de trop fort. Je serais un exagérateur ridicule si j'osais comparer *Maitre corbeau sur un arbre perché, tenant en son bec un fromage*, et la *vigale ayant chanté tout l'été*, à ces vers de *Cornélie* qui tient l'urne de son époux:

Eternel entretien de haine et de pitié,
 Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié.

et à ceux de *César* :

Restes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis!

Le savetier et le financier, les animaux malades de la peste, le meunier, l'âne et son fils etc. etc. tout excellens qu'ils sont dans leur genre, ne seront jamais mis par moi au même rang que la scène d'*Horace* et de *Curiaque*, ou que les pièces inimitables de *Racine*, ou que le parfait Art poétique de *Boileau*, ou que le Misanthrope et le Tartuffe de *Molière*. Le mérite extrême de la difficulté surmontée, un grand plan conçu avec génie, exécuté avec un goût qui ne se dément jamais dans *Racine*, la perfection enfin dans un grand art, tout cela est bien supérieur à l'art de conter. Je ne veux point égaler le vol de la fauvette à celui de l'aigle. Je me borne à vous soutenir que *la Fontaine* a souvent réussi dans son petit genre autant que *Cornille* dans le sien. J'aurais seulement désiré, pour la gloire de la nation, qu'on n'eût point imprimé les dernières fables de l'un, et les dernières tragédies de l'autre, depuis *Pertharite*; mais ces maudits éditeurs veulent imprimer tout. Ce sont des corbeaux qui s'acharnent sur les morts, comme l'envie sur les vivans. Encore s'ils ne fatiguaient le public que par les mauvais ouvrages des bons auteurs, on pourrait pardonner à leur avidité; ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils y ajoutent trop souvent leurs propres sottises qu'ils font passer sous le nom des écrivains un peu connus. J'ai pâti moi-même, moi

inconnu, de cette rage d'imprimer. Combien de pauvretés n'a-t-on pas publiées sous le nom de *la Visclède*, dans des recueils immenses! Vers de *Bonneval* sur la mort de mademoiselle *le Couvreur*; Vers à mon cher *B.* sur *Newton*; Vers impertinens à madame du *Châtelet*; Lettre de *Varsovie*; Epître de *Formont* à l'abbé de *Rotelin*; Ode sur le vrai Dieu; Lettres de M. de *la Visclède* à ses amis du Parnasse, etc. etc.

Ceux qui se forment des bibliothèques sont toujours trompés par ce manège qui ne sert qu'à étouffer le bon grain sous un tas énorme d'ivraie. On est parvenu à nous dégouter de la lecture à force de multiplier les livres et les livrets. S'il est vrai que les *Ptolomées* eurent autrefois une bibliothèque de quatre cents mille volumes, on ne fit pas mal de la brûler; et quand on brûlera toutes les brochures qui nous inondent, je commencerai par la mienne.

Nous sommes importunés dans notre siècle d'une foule de petits artistes qui dissèquent le siècle passé. On créait alors, et aujourd'hui on épiluche, on critique la création. Je tombe dans ce défaut en vous écrivant, mais j'ouvre mon cœur à mon ami, et je ferais très-fâché que ma lettre devint publique.

Permettez-moi de remarquer qu'on ne fut point sévère pour *la Fontaine*, parce qu'il semblait ne prétendre à rien. Moins il exigeait, plus on lui accordait. On lui passait ses mauvaises fables en faveur des excellentes. Il n'en était pas ainsi de *Racine* et de *Boileau* qui prétendaient à

la perfection. On les chicanait sur un mot. C'est ainsi qu'on pardonnait tout à *Montagne*, et qu'on tomba rudement sur *Balzac* qui voulait être toujours correct, et toujours éloquent.

Depuis que *la Bruyère*, dans ses *Caractères*, eut jugé *Corneille* et *Racine*, combien d'écrivains se mirent à juger aussi ! Et enfin on a fait plus de cent volumes sur ce siècle de *Louis XIV.* Chacun dans ses jugemens, soit en vers, soit en prose, a plus cherché à montrer de l'esprit qu'à trouver la vérité, et à faire des antithèses plutôt que des raisonnemens.

L'inondation des journalistes et des folliculaires est venue, laquelle a noyé le bon avec le mauvais, et a détruit toute érudition, en présentant des extraits à l'ignorance. Les lecteurs ont décidé comme les magistrats qui jugent sur le rapport de leur secrétaire.

Il est arrivé pis, on s'est divisé en factions ; les jansénistes ont voulu que les jésuites n'eussent jamais fait un bon ouvrage, et que le père *Bourbours* ne fût pas sa langue. Les jésuites ont dénigré *Boileau* parce qu'il était ami d'*Arnaud*. Les folliculaires se sont dit des injures. C'est la bataille des rats et des grenouilles après l'*Iliade*.

Pour vous prouver, Monsieur, avec quelle précipitation l'on juge, et comme un bon mot tient lieu de raison ; je ne veux que vous citer cette décision de *la Bruyère*, qui a été la source de tant d'énormes dissertations : *Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, et Corneille tels qu'ils devraient être.* Cela est éblouissant, mais cela est très-faux.

César n'a jamais dû être assez fat pour dire à *Cléopâtre* qu'il n'a vaincu à Pharsale que pour lui plaire, lui qui n'avait point vu encore cet enfant de quinze ans. L'autre *Cléopâtre* n'a point dû empoisonner l'un de ses enfans, et assassiner l'autre au bout d'une allée dans un jardin. *Théodore* n'a point dû s'obstiner à se prostituer dans un mauvais lieu, au lieu d'accepter le secours d'un honnête-homme. *Polyeucte* n'a point dû briser tout dans un temple, et hasarder de casser toutes les têtes par dévotion. *Léonine* n'a point dû se vanter de tout faire, pour ne rien faire du tout. *Pompée* devait-il répudier sa femme qu'il aimait, pour épouser la nièce d'un tyran? *Pertbaride* devait-il céder la sienne? *Thésée* dans *Oedipe* devait-il parler d'amour au milieu de la peste, et dire:

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encoir plus funeste?

Si le judicieux et énergique *la Bruyère* s'est si évidemment trompé, que feront donc nos petits écoliers qui tranchent avec tant de hardiesse, et qui, plus ignorans et plus imprudens qu'un *Éréron*, osent décider au premier coup d'œil sur des choses qu'un *Quintilien* aurait long-temps examinées avant de donner son opinion avec modestie?

Vous me faites, Monsieur, une question plus importante. Vous me demandez pourquoi *Louis XIV* ne fit pas tomber ses bienfaits sur *la Fontaine*, comme sur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand siècle? Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les fables de

la Fontaine comme les tableaux de *Teniers*, dont il ne voulait voir aucun dans ses appartemens. Il n'aimait le petit en aucun genre, quoiqu'il eût dans l'esprit autant de délicatesse que de grandeur. Il ne goûta les petits vers de *Benferade* que parce qu'ils avaient rapport aux fêtes magnifiques qu'il donnait.

De plus, *la Fontaine* était d'un caractère à ne se pas présenter à la cour de ce monarque. Ses distractions continuelles, son extrême simplicité, réjouissaient ses amis, et n'auraient pu plaire à un homme tel que *Louis XIV.*

La Bruyère s'est servi de couleurs un peu fortes pour peindre notre fabuliste, mais il y a du vrai dans ce portrait. *Un homme paraît grossier, lourd stupide; il ne sait ni parler ni raconter ce qu'il vient de voir. S'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes etc.*

La Bruyère, qui peignit tous ses contemporains, en dit autant de *Corneille*, non que *Corneille* fût un bon conteur. C'était autre chose, il était souvent très-sublime dans ses bonnes pièces. *Boileau* ne faisait peut-être pas assez de cas de *la Fontaine* et de *Corneille*; il n'était sensible qu'à un style toujours pur, il ne pouvait aimer que la perfection.

Soyez sûr, Monsieur, qu'il est très-faux que *la Fontaine* déplut au roi, comme on l'a dit, pour avoir fait des vers en faveur du surintendant *Fouquet*. *Pélisson*, défenseur très-hardi de ce ministre, et même ayant été sa victime, devint un des favoris de *Louis XIV.*, et fit une grande fortune. Son éloquence touchante, son érudition

utile, la connaissance des affaires, et la souplesse de son esprit, en firent un homme d'Etat. *La Fontaine* n'avait rien de tout cela. Uniquement borné à son talent, et incapable même de le faire valoir, il n'est pas étonnant qu'il ne fût pas assez remarqué par *Louis XIV.*

Lulli lui nuisit beaucoup. Vous savez que tout est cabale parmi les gens de lettres, comme parmi les prêtres. La cabale contre *Quinault*, l'un des grands ornemens de ce mémorable siècle, ayant forcé *Lulli* à recourir à d'autres pour ses opéra, il choisit *la Fontaine*. Avouons que le fabuliste se faisant parler ses héros du style de *Janot Lapin* et de dame *Belette*, ne pouvait réussir après *Atis* et *Thésée*. *Lulli* était plein d'esprit et de goût; plus il en avait, plus il lui était impossible de mettre en musique de telles paroles. Il n'était pas de ces gens qui disent qu'il est égal de chanter la gazette ou *Armide*, et qu'il n'y a rien au monde de si nécessaire que des doubles croches. Le pauvre *la Fontaine* croyant sérieusement qu'on lui faisait une énorme injustice, fit la satire du Florentin contre *Lulli*. Elle n'est pas dans le goût de celles de *Boileau* ou d'*Horace*.

Le b. . . . avait juré de m'amuser six mois.

Il se trompa de deux. Mes amis, de leur grâce,

Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi

Qu'il va bien sans eux et sans moi.

Voilà l'histoire en gros. Le détail a des suites

Qui valent bien d'être déduites,

Et j'en aurais pour tout un an.

Non, sans doute, ce sot détail et ces suites ne



valaient pas d'être déduites, et sur-tout en si mauvais vers. Le pis est qu'il s'excuse sur cette ridicule satire à madame de *Tbiange*, sœur de madame de *Montespan*, en vers non moins ridicules. Il croit que *Lulli* lui a ôté sa fortune et sa gloire, en ne faisant point de musique pour ses paroles. Voici comme il s'explique :

Le ciel m'a fait auteur, je m'excuse par-là.
 Auteur qui pour tout fruit moissonne -
 Un peu de gloire. On le lui ravira;
 Et vous croyez qu'il s'en taira!

Il n'est donc plus auteur. La conséquence est bonne.

Je fais bien que le cocher de *Vertamont* aurait fait de tels vers tout aussi-bien que *la Fontaine*. Je fais que ces misères prosaïques en rimes ne sont que des sottises aisées; mais enfin le même homme est le meilleur metteur en œuvre des anciennes fables d'*Esopé* et de *Pilpay*, et celui qui dans ce genre a le mieux enchâssé l'esprit des autres. Encore une fois, ce talent unique fait tout pardonner. *Lulli* même lui pardonna, et très-plaisamment, en disant qu'il aimerait mieux mettre en musique la satire de *la Fontaine* que ses opéra.

Il me semble que la voix publique donne la préférence à ses fables sur ses contes. Ceux-ci paraissent pour la plupart aux bons critiques un peu trop alongés. Ils n'aiment point dans le *Joconde* pris de *l'Arioste*,

Prenons, dit le romain, la fille de notre hôte;
 Je la tiens pucelle sans faute,
 Et si pucelle qu'il n'est rien
 De si puceau que cette fille.

Ils réprovent ce ton de la rue Saint-Denis, ce ton bourgeois auquel l'*Arioste* ne s'affervit jamais. Le Greco et la Fiametta de l'*Arioste* sont bien au-dessus du puceau de la *Fontaine* :

Ils n'aiment point que notre fabuliste dise dans le Cocu battu et content, tiré de *Bocace* :

Tant se la mit le drôle en sa cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne durait.

Bocace n'a point de ces expressions basses et incorrectes.

Ils ne peuvent souffrir que dans la *Servante justifiée*, conté de la reine de Navarre, l'imitateur s'exprime ainsi :

Bocace n'est le seul qui me fournit,
Je vais par fois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit,
Plus que pas un *me donne* de pratique:
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magasin.

Ils trouvent ces expressions, *aller dans une autre boutique*, *donner de pratique*, *manger de plus d'un pain*, plus faites pour le peuple que pour les honnêtes gens ; et c'est - là le grand défaut de la *Fontaine*.

L'Anneau d'*Hans - Carvel* qu'il a copié dans *Rabelais*, est bien supérieur dans l'*Arioste*. Il y a du moins une bonne raison dans l'*Arioste* pour-quoi le diable apparaît au bon homme.

*Fu già un pittor, non mi ricordo il nome,
Che di pinger il diavol' solea
Con bel viso, begli occhi, e belle chiome, etc.*

La prodigieuse supériorité de l'*Arioste* sur son

imitateur paraît dans ce petit conte autant que dans l'invention de son *Orlando*, dans son imagination inépuisable, dans son sublime, et dans sa naïve élégance.

Les Cordeliers de Catalogne, Richard Minutolo, la Gageure des trois commères, n'ont jamais plu aux esprits délicats. Vous ne trouverez chez *la Fontaine* aucun conte qui parle au cœur, excepté le Faucon; aucun dont on puisse tirer une morale utile; aucun où il y ait de sa part la moindre invention. Ce ne sont presque jamais que de vieux contes réchauffés. Ce sont des femmes qui *attrapent* leurs maris, ou des garçons qui *enjotent* des filles. Enfin, on trouve rarement chez lui un conte écrit avec une élégance continue.

Ses contes ont charmé la jeunesse encore plus par la gaieté des sujets que par les grâces et la correction du style. J'ai vu beaucoup de gens d'esprit et de goût qui ne pouvaient souffrir que *la Fontaine* eût gâté la Coupe enchantée de *l'Arioste* par des vers tels que ceux-ci :

L'argent fut donc fléchir ce cœur inexorable,
Le rocher disparut, un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui sur le point de ne rien refuser
Donna pour arrhes un baiser.

Il faudrait en effet avoir peu de goût pour approuver un rocher qui devient mouton, qui s'accommode et qui donne des arrhes. Les contes et les deux derniers livres des fables sont trop pleins de ces figures si incohérentes et si fausses, qui
semblent

semblent plutôt le fruit d'une recherche pénible que de cette négligence agréable qu'on a tant louée dans l'auteur.

J'ai vu aussi bien des lecteurs révoltés du style qu'on appelle marotique. Ils disaient qu'il fallait parler la langue de *Louis XIV*, et non celle de *Louis XII* et de *François I*; que si on nous donnait la comédie de l'avocat Patelin telle qu'on la joua sur les tréteaux de la cour de *Charles VII*, personne ne pourrait la souffrir. Heureusement *la Fontaine* est peu tombé dans ce défaut que d'autres après lui ont voulu mettre à la mode.

Mais ce qui est à mon avis très-digne de remarque, c'est que toutes ces anciennes historiettes que *la Fontaine* a mises en vers négligés, il n'y en a pas une seule qui inspire des désirs impudiques. Les peintures y sont plus gaies que dangereuses. Elles ne font jamais cette impression voluptueuse et funeste que produisent tant de livres italiens, et sur-tout notre *Aloïsia Toletana*. Cela est si vrai, que l'on a mis tous ces vieux contes sur le théâtre avec l'approbation des magistrats, sans aucun danger, sans qu'aucune mère de famille ait réclamé contre cet usage, sans aucun inconvénient. On vit bien que le sévère *Boileau* avait raison quand il disait:

L'amour le moins honnête, exprimé chaste-
ment,
N'excite point en nous de honteux mouvement.

C'est pourquoi, Monsieur, j'ai toujours été étonné de l'atrocité fanatique avec laquelle le jeune *Pou-
jet* oratorien osa parler au vieux *la Fontaine*, et

T. 71. *Mélanges littér.* T. IV. V

de la vanité d'écolier avec laquelle il publia son prétendu triomphe sur l'innocence de ce vieil enfant. Il était bien ridicule qu'un petit prêtre de vingt-cinq ans allât mettre sur la sellette un académicien de soixante et douze ans. Mais pourquoi faire trophée aux yeux du public de cette victoire si aisée? C'était l'orgueil qui se vantait d'avoir foulé à ses pieds l'innocence et la simplicité. Et de quoi s'est avisé l'abbé d'*Olivet*, tout philosophe qu'il était, de réimprimer cette lettre de *Poujet*? Cette lettre est précisément la révélation solennelle de la confession du bon *la Fontaine*. Car n'est-ce pas trahir le secret inviolable de la confession que d'en apprendre au public toutes les circonstances, tous les entours, et les demandes, et les réponses?

Ce qui me révolte le plus dans l'insolence de *Poujet*, c'est l'affectation de répéter vingt fois à *la Fontaine*: Votre livre infâme, Monsieur; le scandale de votre infâme livre, Monsieur; les péchés, Monsieur, dont votre infâme livre a été la cause; la réparation publique que vous devez, Monsieur, pour votre livre infâme.

Aurait-il osé parler ainsi à la reine de Navarre sœur de *François I*, de qui plusieurs de ces contes plaisans et non infâmes sont tirés? il lui aurait demandé un bénéfice. Aurait-il même osé donner le nom d'infâme à *Bocace* le créateur de la langue italienne, et à *l'Avioste* qui n'a d'autre titre dans sa patrie que celui de divin?

L'aventure de *Poujet* avec le bon-homme *la Fontaine*, est au fond celle de l'âne dans la fable admirable des animaux malades de la peste.

L'âne vint à son tour, et dit: J'ai souveraince,
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
 A ces mots on cria, haro sur le baudet.
 Poujet, quelque peu clerc, prouva par sa harangue,
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal, etc.

Et ce qu'il y a de plus rare, c'est que *la Fontaine* qui avait la bonhomie de l'âne, fut assez sot, avec tout son génie, pour croire le suffisant *Poujet*, qui se faisait tant d'honneur de l'intimider, et qui parlait au traducteur de *l'Arioste* et de la reine de Navarre, comme s'il eût parlé à un scélérat.

J'aurais conseillé à *la Fontaine* de faire un conte sur *Poujet*, plus plaisant que son Florentin sur *Lulli*.

Après l'impertinence de *Poujet*, je ne fais rien de plus outrecuidant (pour me servir des termes du bon *la Fontaine*) que l'insolente préface de l'édition des contes en 1743, sous le nom de Londres. L'éditeur qui se donne aussi pour janséniste, (je ne fais pas pourquoi) s'avise de dire que *la Fontaine* eut tort de faire autre chose que des fables et des contes en vers; et il cite sur cela madame de *Sévigné*.

Oui, éditeur, il eut tort de faire d'autres ouvrages, puisque la plupart ne valent rien. Mais pourquoi dis-tu, éditeur, qu'un poète qui a fait des tragédies ne doit jamais écrire sur l'histoire et sur la physique? Dis-moi, éditeur, où as-tu pris cet

arrét? Si tu ne fais ni l'histoire, ni la physique, n'en parle pas; à la bonne heure; nous avons assez de mauvais livres sur ces deux objets. Mais permets aux hommes instruits d'en parler. Apprends qu'un bon tragédien est très-propre à être un très-bon historien, parce qu'il faut dans toute histoire une exposition, un nœud, un dénouement, et de l'intérêt. Apprends que celui qui peint la nature humaine dans une pièce de théâtre, la peint encore mieux dans l'histoire. Editeur des contes de *la Fontaine*, apprends que la physique n'est pas à négliger. Apprends que *Molière* traduisit *Lucrèce*. Apprends qu'il serait indigne d'un homme qui pense, de ne faire que des contes.

Pardon, Monsieur, de cette petite sortie contre ce maudit éditeur; et pardon sur-tout de vous avoir envoyé mes filles de Minée.

L E T T R E

DU REVEREND PERE POLYCARPE, PRIEUR
DES BERNARDINS DE CHEZERY,

A M. l'avocat-général Séguier.

1 7 7 6.

J'AI lu, Monsieur, avec admiration votre éloquent plaidoyer contre cette abominable et détestable brochure des *Inconvéniens des droits féodaux*; je tremblais pour le plus sacré de nos droits seigneuriaux, le plus convenable à des religieux, celui d'avoir des esclaves. Hélas! nous avons failli

à la perdre. Notre couvent et les terres qui en dépendent étaient ci-devant enclavés dans les Etats du roi de Sardaigne; ce n'est que par le dernier traité de délimitation de 1760, qu'ils ont été unis au royaume de France. Cette union est arrivée bien à propos. Si elle eût été différée de quelques années, cinq ou six mille serfs que nous possédons dans nos terres, seraient libres aujourd'hui, en vertu de l'édit du feu roi de Sardaigne de 1762, et nous aurions été dépouillés de nos autres droits féodaux, en vertu d'un autre édit du même prince, du mois de décembre 1771. Il est vrai que nous aurions été indemnisés de la perte de ces droits; mais cette indemnité n'aurait consisté qu'à nous faire payer en argent un capital, dont l'intérêt nous aurait produit, sans procès, le même revenu que nous tirons de nos vassaux avec le secours des procureurs et des huissiers; et nous n'aurions point été dédommés du plaisir de commander en maîtres à six mille esclaves; nous ne jouissions pas de la consolation de ruiner toutes les années une vingtaine de familles pour apprendre aux autres à nous obéir et à nous respecter.

J'avais lu dans votre historien *Mézerai*, ces paroles qui vous feront frémir: “ La liberté de
” cette noble monarchie est si grande, que même
” son air la communique à ceux qui le respirent;
” et la majesté de nos rois est si auguste, qu'ils
” refusent de commander à des hommes s'ils ne
” sont libres.”

J'avais lu ces autres paroles, non moins condam-

nables, prononcées dans l'assemblée des états de Tours par le chancelier de *Rocheport*: " Vous ne
 „ doutez pas qu'il ne soit plus glorieux à nos
 „ monarques d'être rois des Francs que des
 „ serfs. (a) ”

J'avais lu avec douleur dans votre nouvelle Histoire de France, " que *S^t Louis* s'occupa plus
 „ qu'aucun de ses prédécesseurs du soin d'étendre
 „ la liberté renaissante. Ce sage monarque, ami
 „ de DIEU et des hommes, ne connut, pendant
 „ tout le cours de son règne, d'autre satisfaction
 „ que celle de faire servir son pouvoir à jeter
 „ les fondemens de la félicité publique. La
 „ misère, compagne inséparable de l'esclavage,
 „ disparut ainsi que l'oppression. (b) ”

L'acte d'autorité par lequel la reine *Blanche* affranchit pendant sa régence les habitans de Châtenay, malgré les chanoines de Notre-Dame de Paris, (c) ne me faisait pas moins de peine.

J'étais effrayé d'un arrêt rendu au quinzième siècle par le parlement de Languedoc, portant que tout serf qui entrerait dans le royaume, en criant *France*, serait dès ce moment affranchi. (d)

J'avais craint jusqu'à ce jour que ces maximes et ces exemples n'autorisassent nos esclaves à réclamer comme nouveaux français une liberté dont ils jouiraient, s'ils étaient restés quelques années de plus favoyards.

Mais vous me rassurez, Monsieur; vous avez très-bien prouvé que *les droits féodaux sont une*

(a) Histoire de France par *Carnier*, tome XIX, pag. 290.

(b) Histoire de France, tome XIV, pag. 191.

(c) *Ibid.* Tome V, page 104.

(d) *Ibid.* Tome XV, pag. 348.

portion intégrante de la propriété des seigneurs ; que nos rois ont déclaré eux-mêmes qu'ils sont dans l'heureuse impuissance d'y donner atteinte.

Cette admirable sentence nous rassure pleinement contre les fausses et pernicieuses maximes du chancelier de Rochefort et de vos historiens, contre les arrêts surannés du parlement de Toulouse.

Nous lisions, Monsieur, avec des larmes d'attendrissement, ces paroles si consolantes de votre plaidoyer : " Les coutumes rédigées sous les yeux
„ des magistrats et en vertu de l'autorité du
„ roi, ne sont que l'effet de la convention et
„ du concert des trois ordres rassemblés qui y
„ ont donné leur consentement, et s'y sont
„ librement et volontairement soumis ; " lorsqu'un curé qui avait été autrefois avocat, qui jusque-là avait entendu tranquillement notre lecture, nous interrompit brusquement, et nous dit que la plupart des coutumes n'étaient que des monumens d'imbécillité et de barbarie ; qu'elles avaient toutes été rédigées, ou dans les états des provinces, ou dans les assemblées des commissaires, à la pluralité des voix, et que par conséquent les ignorans avaient toujours prévalu sur le petit nombre des sages. Il nous dit que tous les juriconsultes qui ont de la célébrité, attestent que c'est ainsi que les coutumes ont été rédigées. Il nous cita le fameux Charles Dumoulin qui dit que les coutumes ont été rédigées contre l'intention des rois, en ce que la plupart sont obscures, contradictoires, iniques. (e)

(e) Tome II, pag. 399, édition de 1681.

Il nous cita d'*Argentré*, l'un des commissaires qui avaient assisté à la rédaction de la coutume de Bretagne, lequel dans la préface de son Commentaire sur cette coutume, avoue que l'avis des ignorans prévalut presque toujours sur celui des jurifconsultes humains et instruits. Il nous cita aussi le tit. XIV du liv. IV du Traité des fiefs de *Cujas*, où l'on trouve ces paroles: *Multa sunt in moribus Galliae dissentanea, multa sine ratione*. Il ajouta que les habitans des campagnes, sur lesquels tombe tout le poids des droits féodaux, n'avaient jamais été appelés à la rédaction des coutumes; et qu'il n'est pas vrai, par conséquent, qu'ils s'y soient volontairement soumis.

Après nous avoir étalé toutes ces autorités et beaucoup d'autres encore, ce curé nous dit qu'il suffisait d'ouvrir les coutumes pour se convaincre de la vérité qu'il soutenait. Je lui répondis que ces auteurs avaient été soupçonnés d'hérésie, et que l'avis d'un avocat-général était d'une autorité bien supérieure aux témoignages des *Cujas*, des *Dumoulin*, des d'*Argentré*, etc. etc. etc. etc.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien de personnes dans les provinces pensent comme ce curé. Une espèce de frénésie, pour me servir de vos propres termes, "semble agiter ces esprits
 „ turbulens que l'amour de la liberté porte aux
 „ plus grands excès, et qui leur fait envisager le
 „ bonheur dans la subversion de toutes les règles
 „ et de tous les principes."

Les insensés qui pensent rendre heureux les habitans des campagnes, en proposant à l'administration

niftration de les affranchir de l'esclavage de la glébe, de leur permettre de racheter des droits qui font une source de procès continuels, lesquels causent souvent la ruine des seigneurs et des vassaux !

Il était temps de sévir contre ces auteurs audacieux : “ semblables à des volcans qui, après
 „ s'être annoncés par des bruits souterrains et
 „ des tremblemens successifs, finissent par une
 „ éruption subite, et couvrent tout ce qui les
 „ environne d'un torrent enflammé de ruines,
 „ de cendres et de laves, qui s'élancent du
 „ foyer renfermé dans les entrailles de la terre.”

Que ce morceau est sublime ! je n'ai jamais rien lu d'approchant dans les plaidoyers du chancelier d'Aguesseau.

Nous vous devons, Monsieur, une reconnaissance éternelle, pour avoir déferé à la vengeance des lois un écrit aussi pernicieux que celui contre lequel vous vous êtes élevé. Il était bien juste, assurément, de faire brûler par le bourreau, au pied du grand escalier, cette brochure capable d'échauffer le peuple, et de le porter à la révolte ; cet écrit qui renverse les principes fondamentaux de la monarchie, puisqu'il détourne les vassaux de plaider avec leurs seigneurs ; qu'il conseille aux uns et aux autres de se concilier et de convenir, de gré à gré, du prix de l'affranchissement des droits féodaux, qui font une source intarissable de procès. Tout le monde fait que ces procès sont les plus difficiles, les plus compliqués, les plus obscurs de

tous ; mais ce sont ceux aussi qui procurent aux juges les plus fortes épices. La bonne moitié des procès roule sur des droits féodaux. Supprimez ces droits, vous supprimez net la moitié des procès ; vous paraîtriez soulager les juges, mais vous les dépouilleriez d'une partie de leur considération, et de leurs meilleurs revenus. Vous ruineriez les procureurs, les greffiers, les commissaires à terrier, tous gens fort nécessaires à l'Etat. Ils servent les tribunaux, les tribunaux doivent donc les protéger.

Proposer la suppression des droits féodaux, c'est encore attaquer particulièrement les propriétés de messieurs du parlement, dont la plupart possèdent des fiefs. Ces messieurs sont donc personnellement intéressés à protéger, à défendre, à faire respecter les droits féodaux : c'est ici la cause de l'Eglise, de la noblesse, et de la robe. Ces trois ordres, trop souvent opposés l'un à l'autre, doivent se réunir contre l'ennemi commun. L'Eglise excommuniera les auteurs qui prendront la défense du peuple ; le parlement, père du peuple, fera brûler et auteurs et écrits, et par ce moyen ces écrits seront victorieusement réfutés.

Si quelqu'insolent osait publier que tous messieurs du parlement qui possèdent des fiefs, doivent s'abstenir de juger les écrits et les procès concernant les droits féodaux, parce que c'est leur propre cause, et qu'on ne peut être à la fois partie et juge ; on lui répondrait que messieurs du parlement sont en possession de juger les causes féodales, que c'est là un des privilèges

ges de leurs offices, une loi fondamentale à laquelle le roi même est dans l'heureuse impuissance de donner atteinte. Si l'insolent ne se rendait pas à l'évidence de ces raisons, on pourrait faire brûler son mémoire, et en tant que de besoin décréter sa personne de prise de corps.

On nous dit que dans la patrie de Cicéron, où le pouvoir de juger n'était attaché, ni à un certain état, ni à une certaine profession, il était permis à tout plaideur de récuser le juge qu'il croyait suspect, sans être même obligé de prouver la suspicion. *Sors et iura dant iudices, licet exclamare: hunc nolo.* Cette liberté de récuser ses juges subsista encore sous les empereurs, comme je l'ai remarqué dans une loi du Code, rapportée dans un ancien *factum* qui m'est tombé par hasard sous la main. (f)

Mais les lois des Welches sont bien plus raisonnables que celles des Romains. Le juge révocable d'une justice de village, peut, en France, juger en première instance les causes féodales de son seigneur. (g) Un conseiller au parlement, possesseur de fief, peut donc aussi juger en dernier ressort la cause féodale d'un autre seigneur.

Il est vrai qu'une ordonnance de Louis XIV statue (h) que le juge est récusable, s'il a, en son nom, un procès sur une question semblable à celle dont il s'agit entre les parties qui plaident

(f) *Licet enim imperiali numine iudex delegatus est, tamen quia sine suspitione omnes lites procedere nobis cordi est Licet ei qui suspectum iudicem putat, eum recusare.* Loi XVI, au cod. tit. De iudiciis.

(g) Ordonnance de 1667, tit. XXIV, art. XI.

(h) *Ibid.* Art. V.

devant lui; parce que si le juge, possesseur de fief, n'a pas actuellement un procès au sujet des droits de son fief avec ses vassaux, il peut l'avoir dans la suite. Il est vrai qu'étant intéressé à donner gain de cause aux autres seigneurs qui plaident dans son tribunal, il établit une jurisprudence qui, en confirmant leurs droits, confirme les siens propres, et détourne ses vassaux de les contester.

Mais ce raisonnement n'est que captieux. L'usage est le plus sûr interprète des lois; et l'usage de messieurs du parlement les autorise à être juges et parties dans les causes féodales, comme vous le prouverez, Monsieur, avec votre éloquence ordinaire, dans votre premier réquisitoire.

Je suis, avec la plus profonde vénération, etc.

A U T R E L E T T R E

D'un Bénédictin de Franche-Comté, au même Magistrat.

M O N S I E U R ,

C'EST un usage ancien et sacré dans notre province, que l'étranger libre ou le français d'une autre province, qui vient habiter dans nos terres pendant une année et un jour, devienne notre esclave au bout de cette année, et que toute sa postérité demeure *entachée* du même opprobre.

Qu'une fille serve n'hérite point de son père, si elle n'a pas rempli le devoir conjugal, la première nuit de ses noces, dans la hutte paternelle.
Que l'artisan ne puisse transmettre à ses enfans

La cabane qu'il a bâtie, et où ils sont nés, le champ qu'il a acquis et payé du produit de son travail, le lit même où ces enfans recueilleront ses derniers soupirs, s'ils n'ont pas toujours vécu avec lui sous le même toit, au même feu, et à la même table.

Que ces biens nous soient dévolus sans que nous soyons obligés de payer les dettes dont ils sont affectés, le prix même que l'acquéreur auquel nous succédons pourrait en devoir au vendeur, etc. etc. etc.

Ce sont-là, Monsieur, des propriétés bien sacrées, puisqu'elles nous appartiennent; ce sont les privilèges des seigneurs féodaux de notre province, qui pour cela a été nommée *franche*, comme les Grecs avaient donné aux furies le nom d'*Euménides*, qui veut dire bon cœur.

Mais quel a été mon étonnement de voir que dans un édit du roi, du mois de février de la présente année 1776, portant suppression des jurandes, l'on ait érigé en loi cette fausse maxime de la philosophie moderne : *Le droit de travailler est le droit de tout homme; cette propriété est la première, la plus sacrée, et la plus imprescriptible, de toutes.*

De mauvais raisonneurs concluent de-là, que le fruit du travail d'un laboureur, ou d'un artisan, doit appartenir, après sa mort, à ses parens, et non à des moines.

Vous avez mérité, Monsieur, le titre de père de la patrie, en plaidant contre les édits qui supprimaient les corvées, et rendaient la liberté à l'industrie. Vous mériterez encore le

titre de père des moines, en dénonçant à votre compagnie les détracteurs de la servitude.

C'est à vous seul qu'il est donné de démontrer que les paysans français ne sont pas faits pour avoir des propriétés.

Que chaque peuple a ses mœurs, ses lois, ses usages; que ces institutions politiques forment l'ordre public.

Les étrangers qui abordaient autrefois dans la Tauride, étaient égorgés par des prêtres aux pieds de la statue de *Diane*. En France, dans les terres de main-morte, les hommes libres qui y passent une année, doivent être esclaves d'autres prêtres.

Que les laboureurs suédois, anglais, suisses, et savoyards, soient libres, à la bonne heure; mais les habitans des campagnes en France sont faits pour être serfs.

Dans le douzième siècle cette servitude était répandue dans tout le royaume, elle couvrait les villes comme les campagnes. Depuis longtemps elle ne subsiste plus que dans quelques provinces; qu'est-il résulté de-là? Les moines sont riches dans les provinces où on leur a permis de conserver des serfs. Dans les autres endroits où la servitude a été abolie, des cités se sont élevées; le commerce et les arts se sont étendus; l'Etat est devenu plus florissant; nos rois plus riches, et plus puissans. Mais les seigneurs châtelains et les gens d'église sont devenus plus pauvres; et le peuple devait-il être compté pour quelque chose?

J'ai l'honneur d'être, etc.

Auteur du livre intitulé : Des vrais principes du gouvernement français.

Ferney, 20 juin 1777.

EN passant tout d'un coup par-dessus les complimens et les remerciemens que je vous dois, Monsieur, je commence par vous avouer que *despotique* et *monarchique* sont tout juste la même chose dans le cœur de tous les hommes et de tous les êtres sensibles. *Despote*, *berus*, signifie *maître*, et *monarque* signifie *seul maître*, ce qui est bien plus fort. Une mouche est monarque des animalcules imperceptibles qu'elle dévore; l'araignée est monarque des mouches, puisqu'elle les emprisonne et les mange; l'hirondelle domine sur les araignées; les pie-grièches mangent les hirondelles: cela ne finit point. Vous ne disconviez pas que les fermiers-généraux ne nous mangent: vous savez que le monde est ainsi fait depuis qu'il existe. Cela n'empêche pas que vous n'ayez très-lumineusement raison contre l'abbé *Mably*, et je vous en rends, Monsieur, mille actions de grâces. Vous prouvez très-bien que le gouvernement monarchique est le meilleur de tous; mais c'est pourvu que *Marc-Aurèle* soit le monarque: car, d'ailleurs, qu'importe à un pauvre homme d'être dévoré par un lion, ou par cent rats? Vous paraissez, Monsieur, être de l'avis de *l'Esprit des lois*, en accordant

que le principe des monarchies est *l'honneur*, et le principe des républiques *la vertu*; si vous n'étiez pas de cette opinion, je serais de celle de M. le duc d'Orléans régent, qui disait d'un de nos grands seigneurs : *c'est l'homme le plus parfait de la cour, il n'a ni humeur ni honneur*; et je dirais au président de *Montesquieu*, que s'il veut prouver sa thèse en disant que dans un royaume on recherche les honneurs, on les recherche encore plus dans les républiques. On courait après les honneurs de l'ovation, du triomphe, et de toutes les dignités. On veut même être doge à Venise, quoique ce soit *vanitas vanitatum*. Au reste, Monsieur, vous êtes beaucoup plus méthodique que cet *Esprit des lois*, et vous ne citez jamais à faux, comme lui; ce qui est un point bien important: car si vous voulez vérifier les citations de *Montesquieu*, vous n'en trouverez pas quatre de justes; je m'en suis donné autrefois le plaisir. Je suis édifié, Monsieur, de la circonspection avec laquelle vous vous arrêtez dans le texte au règne de *Henri IV*; tout ce que vous dites m'instruit, et je prends la liberté de deviner ce que vous ne dites pas. Je vous remercie sur-tout de la manière dont vous pensez, et dont vous vous exprimez sur ce gouvernement tartare qu'on appelle féodal; il est perfectionné, dit-on, à la diète de Ratisbonne; il est abhorré à une demi-lieue de chez moi, à droite et à gauche: mais par une de nos contradictions françaises, il subsiste dans toute son horreur derrière mon

potager, dans les vallées du mont Jura; et douze mille esclaves des chanoines de Saint-Claude, qui ont eu l'insolence de ne vouloir être que sujets du roi, et non serfs et bêtes de somme appartenans à des moines, viennent de perdre leur procès au parlement de Besançon, attendu que plusieurs conseillers de grand'chambre ont des terres où la main-morte est en vigueur, malgré les édits de nos rois; tant la jurisprudence est uniforme chez nous. Enfin votre livre m'instruit et me console, j'en chéris la méthode et le style. Vous n'écrivez point pour montrer de l'esprit comme fait l'auteur de *l'Esprit des lois* et des *Lettres persanes*; mais vous vous servez de votre esprit pour chercher la vérité. Jugez donc, Monsieur, si je vous ai obligation de l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer votre ouvrage; jugez si je le lis avec délices, et si je n'emploie qu'une formule vaine en vous assurant que j'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime et la plus sensible reconnaissance, etc.

A U X A U T E U R S
DE LA BIBLIOTHEQUE FRANÇAISE. (*)

A Cirey, ce 20 septembre 1736.

MESSIEURS,

UN homme de bien, nommé *Rouffean*, a fait imprimer dans votre journal une longue lettre sur mon compte, où par bonheur pour moi il n'y a que des calomnies; et par malheur pour lui il n'y a point du tout d'esprit. Ce qui fait que cet ouvrage est si mauvais, c'est, Messieurs, qu'il est entièrement de lui; *Marot*, ni *Rabelais*, ni d'*Ouville*, ne lui ont rien fourni; c'est la seconde fois de sa vie qu'il a eu de l'imagination. Il ne réussit pas quand il invente. Son procès avec *M. Saurin* aurait dû le rendre plus attentif. Mais on a déjà dit de lui, que quoiqu'il travaille beaucoup ses ouvrages, cependant ce n'est pas encore un auteur assez *châtié*.

Il a été retranché de la société depuis longtemps, et il travaille tous les jours à se retrancher du nombre des poètes par ses nouveaux vers. A l'égard des faits qu'il avance contre moi, on fait bien que son témoignage n'est plus recevable nulle part; à l'égard de ses vers, je souhaite aux honnêtes gens qu'il attaque, qu'il continue à écrire de ce style. Il vous a fait, Messieurs, un fort insipide roman de la manière

(*) Extrait de tome XXIV, pag. 152 et suiv.

dont il dit m'avoir connu. Pour moi, je vais vous en faire une petite histoire très-vraie.

Il commence par dire que des dames de sa connaissance le menèrent un jour au collège des jésuites où j'étais pensionnaire, et qu'il fut curieux de m'y voir, parce que j'y avais remporté quelques prix. Mais il aurait dû ajouter qu'il me fit cette visite, parce que son père avait chassé le mien pendant vingt ans, et que mon père avait pris soin de le placer chez un procureur, où il eût été à souhaiter pour lui qu'il eût demeuré, mais dont il fut chassé pour avoir défavoué sa naissance. Il pouvait ajouter encore que mon père, tous mes parens, et ceux sous qui j'étudiais, me défendirent alors de le voir; et que telle était sa réputation, que quand un écolier faisait une faute d'un certain genre, on lui disait, vous ferez un vrai *Rouffean*.

Je ne fais pas pourquoi il dit que ma physionomie lui déplut; c'est apparemment parce que j'ai des cheveux bruns, et que je n'ai pas la bouche de travers.

Il parle ensuite d'une ode que je fis à l'âge de dix-huit ans, pour le prix de l'académie française. Il est vrai que ce fut M. l'abbé du *Jarry* qui remporta le prix; je ne crois pas que mon ode fût trop bonne, mais le public ne souscrivit pas au jugement de l'académie. Je me souviens qu'entr'autres fautes assez singulières dont le petit poëme couronné était plein, il y avait ce vers,

Et des pôles brûlans, jusqu'aux pôles glacés.

Feu M. de *la Motte*, très-aimable homme et de

beaucoup d'esprit, mais qui ne se piquait pas de science, avait par son crédit fait donner ce prix à l'abbé du Jarry; et quand on lui reprochait ce jugement (*) et sur-tout le vers du *pôle glacé* et du *pôle brûlant*, il répondait que c'était une affaire de physique, qui était du ressort de l'académie de sciences et non de l'académie française. que d'ailleurs il n'était pas bien sûr qu'il n'y eût point de pôles brûlans, et qu'enfin l'abbé du Jarry était son ami. Je demande pardon de cette petite anecdote littéraire où la jalousie de *Roussseau* m'a conduit, et je continue ma réponse.

Il est vrai que j'accompagnai vers l'an 1720 une dame de la cour de France, qui allait en Hollande. *Roussseau* peut dire tant qu'il lui plaira que j'allai à la suite de cette dame: un domestique emploie volontiers les termes de son état; chacun parle son langage. Nous passâmes par Bruxelles; *Roussseau* prétend que j'y entendis la messe très-indévotement, et qu'il apprit avec horreur cette indécence, de la bouche de M. le comte de *Lanby*; car il a cité tou jour de grands noms sur des choses importantes. Je pourrais en effet avoir été un peu indévot à la messe. M. le

(*) La Motte président aux prix.
 Qu'on distribue aux beaux esprits,
 Ceignit de couronnes civiques
 Les vainqueurs des jeux olympiques.
 Il fit un vrai pas d'écolier,
 Et prit, aveugle Agonothète,
 Un chêne pour un olivier,
 Et du Jarry pour un poëte.

Cette note est ajoutée.

comte de *Lanoy* dit cependant que *Roussseau* est un menteur, qui se sert de son nom très-mal à propos pour dire une impertinence. Je ne parlerai pas ainsi. Il se peut, encore une fois, que j'aie eu des distractions à la messe; j'en suis très-fâché, Messieurs. Mais de bonne-foi est-ce à *Roussseau* à me le reprocher? Trouvez-vous qu'il soit bien convenable à l'auteur de tant d'épigrammes licencieuses, à l'auteur des couplets infames contre ses bienfaiteurs et ses amis, à l'auteur de la *Moïfada*, etc. de m'accuser d'avoir causé dans une église il y a seize ans? Le pauvre homme! suivons, je vous en prie, la petite histoire.

Premièrement, il dit qu'il me présenta chez M. le gouverneur des Pays-Bas. La vanité est un peu forte. Il est plus vraisemblable que j'y ai été avec la dame que j'avais l'honneur d'accompagner. Que voulez-vous? les hommes remplacent en vanité ce qui leur manque en éducation.

Enfin donc je le vis à Bruxelles. Il assure que je débutai par lui faire lire le poëme de la *Henriade*; et il me reproche beaucoup, je ne fais sur quel fondement, d'avoir pris dans ce poëme le parti du meilleur des rois et du plus grand-homme de l'Europe, contre des prêtres qui le calomnièrent, et qui le persécutaient. J'en demeure d'accord; *Roussseau* sera pour ces derniers, et moi pour *Henri IV*.

Il a été fort surpris, dit-il, que j'aie substitué l'amiral de *Coligni* à *Rofni*. Notre critique, Messieurs, n'est pas savant dans l'histoire: ces petites balourdises arrivent souvent à ceux qui

n'ont cultivé que le talent puéril d'arranger des mots. L'amiral de *Coligni* était le chef d'un parti puissant sous *Charles IX.* Il fut tué lorsque *Rosni* n'avait que treize ans. *Rosni* fut depuis ministre et favori d'*Henri IV.* Comment donc se pourrait-il faire que j'aie retranché de la *Heuriede* ce *Rosni* pour y substituer l'amiral de *Coligni*? Le fait est que j'ai mis *Dupleffis-Mornay* à la place de *Rosni.* *Rousseau* ne fait peut-être pas que ce *Dupleffis-Mornay* était un homme de guerre, un savant, un philosophe rigide, tel en un mot qu'il le fallait pour le caractère que j'avais à peindre; mais il faut passer à un simple rimeur d'être un peu ignorant. Venons à des choses plus essentielles.

Vous allez voir, Messieurs, qu'on entend quelquefois bien mal le métier qu'on a fait toute sa vie; et vous serez surpris que *Rousseau* ne sache pas même calomnier. L'origine de sa haine contre moi vient, dit-il, en partie de ce que j'ai parlé de lui *de la manière la plus indigne*, (ce sont ses termes,) à M. le duc d'*Aremberg.* Je ne sais pas ce qu'il entend par *une manière indigne.* Si j'avais dit qu'il avait été banni de France par arrêt du parlement, et qu'il se faisait de mauvais vers à Bruxelles, j'aurais, je crois, parlé d'une manière très-digne. Mais je n'en parlai point du tout; et pour le confondre sur cette sottise comme sur le reste, voici la lettre que je reçois dans le moment de M. le duc d'*Aremberg.*

Anguien, ce 8 septembre 1736.

“ Je suis très-indigné, Monsieur, d'apprendre

» que mon nom est cité dans la Bibliothèque
 » sur un article qui vous regarde. On me fait
 » parler très-mal à propos et très-faussement,
 » etc. Je suis, Monsieur, votre très-humble
 » et très-obéissant serviteur.

LE DUC D'AREMBERG.

Voyons s'il sera plus heureux dans ses autres
 accusations. Je lui récitai, dit-il, une épître
 contre la religion chrétienne. Si c'est la Moïfade
 dont il veut parler, il fait bien que ce n'est pas
 moi qui l'ai faite. Il assure qu'à la police de Paris
 j'ai été appelé en jugement pour cette épître
 prétendue. Il n'y a qu'à consulter les registres ;
 son nom s'y trouve plusieurs fois, mais le mien
 n'y a jamais été. *Rousseau* voudrait bien que
 j'eusse fait quelqu'ouvrage contre la religion,
 mais je ne peux me résoudre à l'imiter en rien.

Il a ouï dire qu'il fallait être hypocrite pour
 venir à bout de ses ennemis, et je conviens qu'il
 a cherché cette dernière ressource.

Rousseau sujet au camouflet
 Fut autrefois châssé, dit-on,
 Du théâtre à coups de sifflet,
 De Paris à coups de bâton ;
 Chez les Germains chacun fait comme
 Il s'est garanti du fagot ;
 Il a fait enfin le dévot,
 Ne pouvant faire l'honnête-homme.

Ce n'est pas assez de faire le dévot pour nuire ;
 il y faut un peu plus d'adresse : je remercie DIEU
 que *Rousseau* soit aussi mal adroit qu'hypocrite.
 Sans ce contrepois, il eût été trop dangereux.

Les prétendus sujets de la prétendue rupture de ce galant homme avec moi, sont donc: que j'ai eu des distractions à la messe; que je lui ai récité des vers dans le goût de la Moïfode: et que j'ai parlé de lui, en termes peu respectueux, à M. le duc d'*Aremberg*. Hé bien, Messieurs, je vais vous dire les véritables sujets de sa haine; et je consens, ce qui est bien fort, d'être aussi déshonoré que lui, si j'avance un seul mot dont on puisse me démentir.

Il récita à cette dame que j'avais l'honneur d'accompagner, et à moi, je ne fais quelle allégorie contre le parlement de Paris, sous le nom de *Jugement de Pluton*; pièce bien ennuyeuse, dans laquelle il vomit des invectives contre le procureur-général et contre ses juges, et qui finit par ces vers, autant qu'il m'en souvient:

Et que leur peau sur ces bancs étendue,
Serve de siège à tous leurs successeurs.

Ces derniers vers sont copiés d'après l'épigramme de M. *Boindin* contre *Rouffseau*, laquelle est connue de tout le monde; la différence qui se trouve entre l'épigramme et les vers de *Rouffseau*, c'est que l'épigramme est bonne.

Il récita ensuite un ouvrage, dont le titre n'est pas la preuve d'un bon esprit ni d'un bon cœur. Ce titre est *la Palinodie*. Il faut savoir qu'autrefois il avait fait une petite épître à M. le duc de *Noailles* alors comte d'*Ayen*. Dans cet ouvrage il disait:

Oh qu'il chanfonne bien!
Serait-ce point Apollon Delphien?

Venez,

Venez, voyez, tant a beau le visage,

.....
C'est lui sans faute.

Cette pièce écrite toute de ce goût, fut siffée comme vous le croyez bien ; cependant M. le duc de *Noailles* le protégea en le méprisant, et daigna lui donner un emploi. Savez-vous ce qu'il fit dans le même temps ? Il écrivit une lettre sanglante contre son bienfaiteur. Cette lettre parvint jusqu'à M. de *Noailles*. Je ne dis rien que ce seigneur ne puisse attester ; et j'ajoute qu'il poussa la grandeur d'ame jusqu'à oublier l'ingratitude de ce poète.

Roussseau hors de France, fit son ode de la *Palinodie*. Il avait raison, assurément, de défavouer des vers ennuyeux : mais du moins il eût fallu que la *Palinodie* eût été meilleure. Malheureusement pour lui, toute la *Palinodie* consistait à dire du mal de son bienfaiteur. M. le maréchal de *Villars*, ami de ce seigneur offensé, averti d'ailleurs de l'insolence de *Roussseau*, en écrivit à M. le prince *Eugène*, et lui manda en propres mots : *J'espère que vous ferez justice d'un*
*** *qui n'a pas été assez puni en France*. Cette lettre, jointe aux ingratitude dont *Roussseau* payait les bienfaits de M. le prince *Eugène*, lui attira une disgrâce totale auprès de ce prince. Voilà, Messieurs, l'origine de tout ce que *Roussseau* a fait depuis contre moi. Il a cru que c'était moi qui avait fait frapper ce coup ; que c'était moi qui avait averti messieurs les maréchaux de *Villars* et de *Noailles*. Cependant il est très-

T. 71. *Mélanges littér.* T. IV. Y

vrai que je ne leur en ai jamais parlé. Il est aisé de le savoir des personnes que le sang et l'amitié attachaient à M. le maréchal de *Villars*. La lettre avait été écrite à M. le prince *Engène*, avant même que *Roussseau* m'eût lu cette mauvaise ode de la *Palinodie*; et quand il me la lut, je me contentai de lui dire que je voyais bien que son but n'était pas d'avoir des amis.

J'avoue que je lui dis encore, avec une franchise que j'ai eue toute ma vie, que ses nouveaux ouvrages ne me plaisaient pas, et qu'il passerait seulement pour avoir perdu son talent et conservé son venin. Le public a justifié ma prédiction; et *Roussseau* me hait d'autant plus, que je lui ai dit une vérité qui se confirme tous les jours.

C'était assez qu'il m'eût flatté quelques jours, pour qu'il fit des vers contre moi; il en fit donc et même de très-plats. Il est vrai qu'enfin dans une épître contre la calomnie, composée il y a trois ans, je n'ai pu m'empêcher, après avoir montré toute l'énormité de ce crime, de parler de celui qui en est si coupable. Vous avez vu ce que j'en ai dit,

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominie, etc.

Je n'ai été certainement dans ces vers que l'interprète du public. Je n'ai fait que suivre l'exemple de M. de *la Motte*, le plus modeste de tous les hommes, qui avait dit de *Roussseau*:

Connais-tu ce flatteur perfide,
 Cette ame jalouse où préside
 La calomnie au ris malin;
 Ce cœur doit la timide audace,

En secret fur ceux qu'il embrasse
 Cherche à distiller son venin ;
 Lui dont les larcins satiriques
 Craints des lecteurs les plus ciniques
 Ont mis tant d'horreur sous nos yeux ?
 Cet infame, ce fourbe infigne,
 Pour moi n'est qu'un esclave indigne,
 Fût-il forti du sang des Dieux.

Qui croirait, Messieurs, que *Roussseau* ose se plaindre aujourd'hui, que ce soit lui qui soit le calomnié ? Permettez-moi de vous faire souvenir ici d'un trait de l'ancienne comédie italienne. *Arlequin* ayant volé une maison, et ne trouvant pas ensuite tout le compte des effets qu'il avait pris, criait au voleur de toute sa force. *Roussseau* suppose premièrement que mon épître sur la calomnie est adressée à la respectable fille de M. le baron de *Breteuil*, un de ses premiers maîtres. Mais qui lui a dit qu'elle ne l'est pas à une des filles de M. le duc de *Noailles*, ou de M. *Rouillé*, ou de M. le maréchal de *Tallard* ? Car a-t-il eu un maître qu'il n'ait payé d'ingratitude, et qu'il n'ait forcé à le chasser ? Je veux que cette épître soit adressée à la fille de M. le baron de *Breteuil*, mariée à un homme de la plus grande naissance de l'Europe, et illustre par l'honneur que les beaux-arts reçoivent de son génie et de son savoir, qu'elle veût en vain cacher ; cela ne servira qu'à faire voir combien *Roussseau* est hardi dans le crime, et impudent dans le mensonge. Il crie qu'on le calomnie, qu'il n'a jamais fait des vers contre feu

M. de *Breteuil*. Voulez-vous favoir, Messieurs, de qui je tiens la vérité qu'il combat si impudemment? de la propre personne à qui il a eu la folie de l'avouer, et de cette respectable dame, la fille même de M. de *Breteuil*, qui le fait comme moi, et sous les yeux de laquelle j'ai l'honneur d'écrire une vérité d'ailleurs si connue. Il a beau dire qu'il a encore des lettres de M. le baron de *Breteuil*; il a beau avoir adressé à ce seigneur une très-mauvaise épître en vers; qu'est-ce que cela prouve? que M. le baron de *Breteuil* était indulgent, et que son domestique pousse l'impudence au comble. Est-ce donc la seule fois qu'il a écrit pour et contre ses bienfaiteurs? N'a-t-il pas appelé M. de *Francine* un *homme divin*, après avoir fait contre lui l'indigne satire de la *Francinade*? Il avait fait cette satire, parce que tous ses opéra sifflés avaient été mis au rebut par M. de *Francine*; et il l'appela depuis homme divin, parce que dans une quête que madame de *Bouzoles* eut la bonté de faire pour *Roussseau* lorsqu'il était en Suisse, M. de *Francine* eut la générosité de donner vingt louis. Je devrais donc avoir quelque petite part à cette épithète de *divin*, un cinquième de compte-fait; car j'avais donné quatre louis pour mon aumône à *Roussseau*.

En vérité il a grand tort de me vouloir du mal; car outre la liaison qui était entre mon père et le sien, j'ai actuellement un valet de chambre qui est son proche parent et qui est très-honnête homme. Ce pauvre garçon me demande tous

les jours pardon des mauvais vers que fait son parent.

Est-ce ma faute, après tout, si *Rousseau* a eu autre-fois des coups de bâton du sieur *Pécourt*, dans la rue Cassette, pour avoir fait et avoué ces couplets qui sont mentionnés dans son procès criminel ?

Que le bourreau par son valet
Fasse un jour ferrer le sifflet,
De Bertin et de sa séquelle ;
Que Pécourt qui fait le ballet
Ait le fouet aux pieds de l'échelle, etc.

Est-ce ma faute, s'il se plaignit d'avoir reçu cent coups de canne de M. de *la Faye* ; s'il s'accommoda avec lui, par l'entremise de M. de *la Contade*, pour cinquante louis qu'il n'eut point ; s'il calomnia M. *Saurin* ; s'il fut banni par arrêt à perpétuité ; s'il est en horreur à tout le monde ; si enfin (ce qui le fâche le plus) il a rimé longuement des fadaïses ennuyeuses ; s'il a fait les Aïeux chimériques, le Café, la Ceinture magique etc. ? Je ne suis pas responsable de tout cela.

Il s'est associé, pour rendre sa cause meilleure, avec l'abbé *Desfontaines*, auteur d'un ouvrage périodique qui vous est connu ; et cet abbé envoie de temps en temps en Hollande de petits libelles contre moi.

Il est bon que vous sachiez, Messieurs, que cet abbé est un homme que j'ai, en 1724, tiré de bicêtre, où il était renfermé pour le reste de ses jours. C'est un fait public. J'ai encore ses

lettres , par lesquelles il avoue qu'il me doit l'honneur et la vie. Il fut depuis mon traducteur. J'avais écrit en Anglais un Essai sur l'épopée , il le mit en français. Sa traduction a été imprimée à Paris. Il est vrai qu'il y avait autant de contre-sens que de lignes. Il y disait que les Portugais avaient découvert l'Amérique. Il traduit les *gâteaux mangés par les Troyens* , par ces mots *sain dévorante de Cacus*. Le mot anglais *cake*, qui signifie *gâteau*, fut pris par lui pour *Cacus*, et les Troyens pour des vaches. Je corrigai ses fautes, et je fis imprimer sa traduction à la suite de la Henriade , en attendant que j'eusse le loisir de faire mon Essai sur l'épopée en français ; car j'avais écrit dans le goût de la langue anglaise , qui est très-différent du nôtre. Enfin, quand j'eus achevé mon ouvrage , je le mis à la suite de ma Henriade en France. L'abbé *Desfontaines* ne me pardonna point d'avoir usé de mon bien. Il s'avisa depuis ce temps-là de vouloir décrier la Henriade et moi. Je ne lui répondrai pas , et je ne décrierai certainement pas ses vers. Il en a fait un gros volume ; mais personne n'en fait rien , j'en ignore moi même le titre. Pour sa personne , elle est un peu plus connue.

Enfin, Messieurs, voilà les honnêtes gens que j'ai pour ennemis : ainsi quand vous verrez quelques mauvais vers contre moi, dites hardiment qu'ils sont de *Rouffean* ; quand vous verrez de mauvaises critiques en prose , ce sera de l'abbé *Desfontaines*.

J'ai l'honneur d'être , etc.

L E T O M B E A U
D E L A S O R B O N N E.

1753.

LORSQUE la sorbonne était occupée à censurer des livres de physique, de philosophie, et de jurisprudence, et qu'on croyait que ses disputes étaient au comble; un nouvel orage porta son vaisseau sans gouvernail d'un autre côté, et le fit donner dans un écueil qui l'a fracassé sans ressource.

Pour être reçu docteur en la faculté de théologie de Paris, il faut soutenir une thèse pendant dix heures de suite. Un jeune bachelier de beaucoup d'esprit, fort instruit, et qui fait grand usage des bons auteurs, se proposa de soutenir cette thèse à son tour; c'était l'abbé de *Prades*, homme de condition, neveu de M. de *la Vallette* maréchal de camp, assez connu par les services qu'il a rendus dans la dernière guerre.

Ce jeune homme qui n'avait d'autre intention que de percer dans le monde, et de faire son chemin dans l'Eglise comme les autres, porta d'abord selon l'usage sa thèse manuscrite à examiner au professeur *Hock* qui devait être son président, au syndic *Dugard* chanoine de Notre Dame, au chanoine de *Saint-Benoit l'Anglé*, grand maître des études, qui l'examinèrent scrupuleusement, l'approuvèrent, la munirent de leur seing selon les formalités d'usage,

après quoi elle fut imprimée, et le candidat en distribua quatre cents cinquante exemplaires aux autres docteurs, plusieurs jours avant l'action. Outre les examinateurs il y a encore des censeurs au nombre de douze, le bachelier leur porta sa thèse imprimée; aucun d'eux n'y trouva le moindre objet de censure; il la soutint enfin le 18 novembre 1751, avec l'approbation universelle; les censeurs signèrent avec éloge; les docteurs reçurent l'argent que les répondans donnent en pareil cas. M. l'abbé de *Prades* allait être reçu licencié, et même obtenir le premier lieu, comme celui de toute la licence qui s'était le plus distingué. Il n'avait qu'un seul reproche à se faire, c'était de s'être laissé emporter au zèle aveugle de la forbonne contre quelques opinions de messieurs de *Buffon* et de *Montesquieu*, qu'il qualifia trop durement: il s'exposait par-là à déplaire aux plus honnêtes gens du royaume; mais il ne s'attendait pas que la forbonne dût le punir d'avoir pris sa défense avec trop de vigueur, ni qu'elle eût jamais l'audace et la bassesse de proscrire une thèse qu'elle avait adoptée avec solennité, dont elle seule devait répondre, et qui était devenue son propre ouvrage selon ses statuts.

Pour connaître le principe de cette étonnante contrariété, il est nécessaire d'expliquer ce qui se passait alors.

Une société de vrais savans entreprit il y a quelques années le dictionnaire de l'Encyclopédie.

pédie. Tout le public, et en particulier les libraires, étaient imbus de l'idée que cet ouvrage devait faire tomber le dictionnaire de Trévoux, qu'on achetait, faute d'autres, quoiqu'on en connût l'insuffisance et les fautes grossières.

Malheureusement ce sont les pères jésuites qui sont en grande partie les auteurs de ce dictionnaire de Trévoux, qui ne laisse pas de leur rapporter quelque émolument : dès qu'ils entendirent parler de l'Encyclopédie ils la décrirèrent ; mais sitôt qu'ils virent le crédit qu'elle prenait, ils voulurent y travailler : ils se proposèrent pour la théologie et pour la morale ; on ne voulut ni d'une théologie, ni d'une morale de jésuites. Les libraires sentirent très-bien que cela seul décréditerait leur livre, qui les constitue en des frais immenses. Quel est le libraire qui voudra sacrifier cent mille écus aux jésuites ? Ceux-ci étant éconduits font jouer tous leurs ressorts pour supprimer l'Encyclopédie, et pour ruiner par-là les libraires qui en ont entrepris l'impression. Ils soulevèrent les puissances, en se servant de leur cri de guerre, à l'impie ! Ce cri n'aurait fait qu'attirer contre eux celui du public, si on avait eu affaire à des supérieurs instruits ; mais on avait affaire à l'ancien évêque de Mirepoix : on est obligé d'avouer ici avec toute la France combien il est triste et honteux que cet homme si borné ait succédé aux *Fénelons* et aux *Bossuets* ; il a la feuille des bénéfices : c'est un ministre. Le clergé de France

est à ses ordres, il l'a avili et bouleversé; c'est lui qui est l'auteur de cette entreprise des *billets de confession*, qui a tant fait rire l'Europe; lui seul a empêché le bien que le roi voulait faire au royaume, en rendant l'ordre de Saint-Louis susceptible de bénéfices. Le roi ne pouvait faire un plus grand bien, ni l'évêque de Mirepoix un plus grand mal; il est continuellement entouré de délateurs.

Un prêtre de cette espèce, nommé *Millet*, connu pour tel dans Paris, homme qui nourrit la duplicité et l'infamie de l'espionnage sous les apparences de la douceur et de la dévotion, fut l'organe dont on se servit pour persuader à l'ancien évêque de Mirepoix que l'Encyclopédie était un livre contre la religion chrétienne. Le fanatisme fut poussé au point qu'on obtint un arrêt du conseil pour supprimer l'ouvrage. Enfin, grâce aux soins des plus dignes ministres et des plus éclairés magistrats, la France ne fut point privée de l'ouvrage utile qui lui fait déjà tant d'honneur dans toute l'Europe; il n'en coûta que quelques changemens de peu de conséquence. Le livre continue à s'imprimer avec succès, malgré toutes les chicanes qu'on n'a cessé de lui faire. Les jésuites furent confondus, et n'en furent, comme on le croira aisément, que plus implacables. Il s'agissait de leur intérêt, et de ce qu'ils imaginaient être leur gloire, quoiqu'il n'y ait en effet que de la honte à être les auteurs du dictionnaire de Trévoux.

Il faut favoir que parmi les principaux associés

qui travaillent à l'Encyclopédie, il y en a très-peu qui soient théologiens : ils avaient prié l'abbé de *Prades* de leur fournir quelques articles qui regardent cette étude : il en donna en effet plusieurs, tels que celui de *certitude*, dans lequel la philosophie la plus sage sert de base à la théologie la plus exacte. Que font alors les jésuites ? la thèse de cet abbé tombe entre leurs mains : il est aisé de trouver par-tout des hérésies ; on en trouverait dans l'*oraison dominicale* ; et si quelqu'un disait aujourd'hui pour la première fois, *ne nous induisez point en tentation*, il suffirait d'une cabale pour faire condamner au feu cette prière. Les jésuites répandent le bruit par leurs fidèles émissaires, que la thèse de l'abbé de *Prades* est impie, que c'est l'ouvrage de tous les auteurs de l'Encyclopédie, que c'est un complot pour ruiner la religion chrétienne.

Les pères, exclus de la faculté, y entretiennent toujours des intelligences, comme on fait dans une ville ennemie qu'on veut surprendre : ils s'adressent à un vieux docteur nommé *le Rouge*, ancien syndic et approbateur de leur journal de Trévoux, et leur créature. Le père *Dupré* lui dit : Il faut dénoncer à la Sorbonne la thèse qu'on y a soutenue. *Le Rouge* représente au père *Dupré* et aux autres, quelle honte ce ferait pour lui, et quel affront à la sorbonne d'accuser d'impieété une thèse devenue celle de tout le corps par ses statuts. Les jésuites insistent, ils tronquent et tordent des propositions ; ils donnent par écrit à *le Rouge*, ce qui regarde les

guérisons opérées par JESUS - CHRIST : Vous voyez , disent - ils , qu'on les compare à celles d'*Esculape*. Hélas ! mes pères , répond l'abbé *le Rouge* , on ne dirà que ce que j'ai dit moi - même dans mon traité dogmatique sur les miracles , et ce qu'a foutenu le docteur dom *la Tasse* bénédictin évêque de Bethléem , et cent autres docteurs : ils prétendent que tout ce qui distingue les guérisons opérées par JESUS - CHRIST , c'est qu'elles ont été prédites ; que c'est ce qui discerne seul les opérations de DIEU d'avec celles qu'on impute à d'autres puissances ; que toute l'antiquité et la Bible même attestent les miracles des enchanteurs et des démons ; qu'on a cru aux miracles d'*Esculape* , de *Vespasien* , d'*Apollonius* de Thiane , ainsi qu'aux oracles. Il n'y a donc point d'autre moyen d'assurer la mission de JESUS - CHRIST , et de distinguer ses miracles , que de recourir aux prophéties ; c'est la seule manière même dont la sorbonne et vous , avez réfuté les miracles de Saint - Médard.

Les jésuites ne se rendirent point à ces argumens *ad hominem*. Le père *Dupré* dit à *le Rouge* : Vous devez savoir qu'on peut aisément condamner dans un homme ce qu'on a approuvé dans un autre. Ne songeons qu'aux mots et point aux choses ; voilà les mots d'*Esculape* et de JESUS - CHRIST. La thèse dans un autre endroit fait des difficultés sur la chronologie des Hébreux ; vous m'allez encore dire que tous les savans de l'Europe font ces difficultés : il n'importe. Il est dit dans la thèse que la loi de *Moise* n'admet que des

récompenses et des peines temporelles ; on fait que rien n'est plus vrai , mais on peut en inférer que *Moïse* ne connaissait pas l'immortalité de l'ame. Mais , mon père , remarquez qu'il dit un peu plus bas , dans sa thèse , que *Moïse* connaissait l'immortalité de l'ame , et même les plus idiots d'entre les Hébreux. Cela est embarrassant , répondit le père *Dupré* ; mais vous ne mettez pas cela dans l'extrait.

Il est dit sur-tout , continue le jésuite , que le droit d'inégalité est un droit barbare qui n'est que le droit du plus fort ; voilà qui intéresse les puissances séculières : l'abbé de *Prades* doit être condamné en parlement comme en sorbonne , et passer sa vie entre quatre murailles ! Ah ! c'est trop , mes Pères ; vous portez trop loin l'emportement et la vengeance. Comment peut on prendre pour le système de l'auteur ce qu'il ne cite que pour le réfuter ? quoi , vous n'avez pas lu la thèse ? ne la lira-t-on pas ? Le licencié ne dit-il pas en termes exprès que c'est le système damnable et horrible de *Hobbes* ? ne le réduit-il pas en poudre ? N'importe encore une fois , dirent les jésuites , personne ne lit une thèse , et tout le monde lira les propositions qui seront condamnées ; et on mettra l'abbé de *Prades* dans un lieu d'où il ne pourra nous répondre. L'abbé *Le Rouge* frémit d'horreur. Il voulut répliquer ; mais on lui ferma la bouche , en lui disant : Monseigneur l'ancien évêque de Mirepoix le veut : obéissez. *Le Rouge* s'en alla , incertain encore de ce qu'il devait faire ; mais en peu de temps les jésuites furent le déterminer.

Cependant les jésuites dans leur collège font soutenir une thèse dans laquelle ils traitent l'abbé de *Prades*, docteur de sorbonne, d'impie et de perturbateur du repos public. Ils se répandent dans tout Paris, ils minent sous terre, et font une guerre offensive publiquement. Ils parviennent enfin à leur grand but, qui est que la sorbonne se divise. Quelques jansénistes intéressés à soutenir les miracles de M. *Paris*, sachant bien que ces miracles n'ont pas été prédits, se joignent aux jésuites mêmes. On parle aux magistrats, aux évêques, à l'archevêque de Paris; et tout cela parce que le dictionnaire de l'Encyclopédie vaut mieux que le dictionnaire de Trévoux. Le délateur *Millet* assure l'évêque de Mirepoix que l'abbé de *Prades* n'est que l'organe des auteurs de ce dictionnaire; c'est ainsi qu'une indigne jalousie d'auteurs détruit sans ressource la fortune d'un homme de qualité, et le couvre de flétrissures. L'évêque de Mirepoix fait dire à la sorbonne, qu'il faut absolument qu'elle condamne la thèse.

Depuis le 2 décembre 1751 jusqu'au 15, on s'assemble en sorbonne. Les émissaires des jésuites, le *Rouge* en chancelant encore, *Gaillande* en homme furieux, demandent vengeance: de quoi? d'une thèse que la sorbonne doit avouer pour sienne. Ils demandent que ce corps se déshonore à jamais. Il faut que cette sorbonne déclare qu'elle n'a pas entendu un seul mot de la thèse, laquelle elle a examinée pendant quatre jours, laquelle elle a fait soutenir, laquelle elle

a approuvée, et qui est son propre ouvrage; ou qu'elle avoue qu'elle-même en corps a soutenu un système complet contre la religion chrétienne. Il n'y a pas de milieu, c'est dans ce cul-de-sac que la cabale des jésuites et un théatin ont poussé la sorbonne qui s'en aperçoit bien aujourd'hui, et qui en gémit, mais trop tard.

Un docteur des plus vertueux et des plus éclairés, l'abbé *le Gros*, chanoine de la sainte-chapelle, excellent théologien, alla pendant ce temps représenter à l'ancien évêque de Mirepoix l'énormité et le scandale de cette conduite, qu'on allait couvrir la sorbonne d'un opprobre éternel, qu'on perdait un jeune homme innocent, que sa thèse était très-raisonnable, et qu'il se croyait, lui, obligé en conscience et en honneur, de prendre le parti de l'abbé de *Prades*; que c'était en effet secourir la sorbonne qui s'allait perdre en se condamnant elle-même. L'évêque de Mirepoix lui défend d'aller en sorbonne, et le menace, s'il y va, d'une lettre de cachet. Voilà sur quel ton il parle, et comment il use de son crédit. *M. le Gros* eut pourtant le courage d'aller à ces assemblées tumultueuses; il y parla avec sagesse, et fut secondé d'environ quarante docteurs qui savent le latin, qui avaient lu la thèse, et qui l'approuvèrent toujours. *Voilà la troupe des déistes*, s'écria l'insensé *Gaillande*. On l'obligea à demander pardon en pleine assemblée, de ces paroles qui auraient dû le faire exclure. Mais on avait eu soin de faire venir plus de cent moines qui

n'avaient jamais lu la thèse, et qui opinèrent contre elle de toutes leurs forces.

Pendant ces rumeurs, l'abbé de *Prades* demandait d'être admis et entendu. Cinquante docteurs furent d'avis de l'entendre en ses défenses, attendu que cela est de droit commun. Mais la foule des moines envoyés par l'évêque de Mirepoix et par les jésuites, fit passer l'avis contraire, ce qui n'est pas sans exemple. Il court alors chez l'évêque de Mirepoix: il lui offre de se rétracter s'il s'est servi d'expressions qui puissent souffrir un sens odieux. C'est assurément la démarche de l'innocence. L'évêque de Mirepoix lui promet sa grâce, en cas qu'il dise que ce sont les auteurs de l'Encyclopédie qui ont fait sa thèse.

L'abbé de *Prades* répondit à l'évêque de Mirepoix: " Comment voulez-vous que je me
 ,, rende coupable d'une imposture si lâche? Il
 ,, y a huit ans que j'étudie la théologie. Ma
 ,, thèse, vous le savez, n'est que le précis d'un
 ,, ouvrage que j'ai fait en faveur de la religion
 ,, chrétienne: les auteurs de l'Encyclopédie ne
 ,, savent point la théologie; ils n'ont vu ni mon
 ,, ouvrage ni ma thèse: pouvez-vous vous
 ,, livrer à la fureur de leurs ennemis au point de
 ,, me proposer, sans rougir, la manœuvre indigne
 ,, que vous exigez?" Que répond Mirepoix à ces paroles? Il répond par la menace d'une lettre de cachet. Il envoie ensuite des émissaires chez l'abbé de *Prades* pour lui conseiller de s'enfuir. Enfin il ose demander au roi une lettre de cachet contre lui: mais comment s'y

prend-il pour l'obtenir ? par une calomnie horrible. Il fait entendre au roi que l'abbé de *Prades* a soutenu en sorbonne une autre thèse que celle qui avait été approuvée. Les lettres que l'abbé de *Prades* avait écrites à l'ancien évêque de Mirepoix et à l'archevêque de Paris, firent ouvrir les yeux à toute la cour; on fut surpris, en les lisant, d'apprendre que la thèse qui faisait tant de bruit, était la même que celle qui avait été approuvée en sorbonne, et soutenue dix heures de suite en sa présence. On fut indigné en même temps, qu'on eût osé porter la calomnie jusqu'à vouloir persuader au roi que l'abbé de *Prades* avait substitué une mauvaise thèse à celle qui avait été approuvée. Le roi instruit de la vérité, fit perdre à l'ancien évêque de Mirepoix le pouvoir d'immoler ce jeune homme en abusant de son autorité. Ainsi par cet odieux artifice, si ces lettres n'avaient point été envoyées à la cour, un théatin calomniateur réduisait un roi aimé de son peuple à être le persécuteur d'un innocent.

Enfin la sorbonne s'assemble pour la quatorzième fois: un nommé *Grageon*, vicaire de Saint-Roch, docteur de Navarre, s'entretenant avec le docteur *Foucher* dans la salle avant l'assemblée; *Foucher* dit à *Grageon* ces propres mots: " Je vous avoue que je suis bien embarrassé; cette thèse est d'un latin extraordinaire que je n'entends pas; elle roule sur des points historiques que je n'ai jamais étudiés. Comment puis-je la condamner ? Je ne l'entends pas plus que

„ vous, lui dit *Grageon*, je ne l'ai lue, ni ne la lirai; il faut bien que je la condamne: je vous conseille d'en faire autant. ”

Enfin la salle se garnit; on opine: le docteur *Tampoumet* élève sa voix, et commence par décider que la thèse est impie d'un bout à l'autre, et que la religion chrétienne est renversée.

M. Digotrets, le plus savant homme de la faculté, et le meilleur logicien, dit: Messieurs, permettez-moi de vous dire que pour bien entendre cette thèse, il faut un peu de connaissances et de réflexion; c'est le système de religion depuis la création du monde jusqu'à nos jours; système où les raisonnemens sont par-tout enchaînés aux faits. J'ai lu cinq fois cette savante thèse, et il s'en faut bien que j'y aie rien trouvé de répréhensible. Il faut revenir aux voix et motiver son avis, sans quoi nous allons nous déshonorer. *Grageon* prit alors la parole et dit: Vous avez lu cinq fois la thèse, et vous n'y avez point trouvé d'erreur? Moi je ne l'ai lue qu'une fois et j'y ai trouvé cent impiétés.

Foucher, qui une heure auparavant avait entendu l'aveu contraire de *Grageon*, ne put s'empêcher de dire avec indignation: Monsieur, comment pouvez-vous affirmer devant la forbonne que vous avez lu la thèse, vous qui m'avez dit il n'y a qu'une heure, que vous ne l'avez jamais lue? Eh! comment pouvez-vous, répliqua *Grageon* à *Foucher*, abuser publiquement de la confiance que je vous ai faite en particulier? vous êtes un traître. Vous êtes

un menteur, dit *Foucher*. *Grageon* fend la presse, et prend *Foucher* par le collet; ils se donnent plusieurs coups de poing en pleine sorbonne; on se met entre deux. Le docteur *Gervaise*, grand-maître de la maison de Navarre, les sépare avec peine; cette scène ne peut se passer sans un grand bruit. Les clameurs de tant de gens qui couraient çà et là dans la salle, firent venir les voisins; le concours de ceux-ci alarma le peuple; ils disent qu'on s'égorge; les autres que le feu a pris dans la sorbonne: plus de deux mille hommes assiègent la porte en moins d'un quart-d'heure.

Les docteurs, honteux de cette scène, reprennent à la fin leurs esprits. On fait faire silence, on procède avec plus de règles; on va aux voix. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois arrive alors à travers la presse du peuple; il se fait ouvrir. Messieurs, dit-il, j'ai affaire; je viens seulement donner ma voix: je suis de l'avis de *Tamponnet*. Ayant dit ces mots, il se retire. L'assemblée auparavant prête à en venir aux coups, éclata de rire.

A peine le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois a-t-il fait rire la sorbonne, qu'un autre docteur vient diversifier la scène par une absurdité que les savans de l'Europe ne croiront pas. Mais s'il est permis d'attester DIEU dans une affaire aussi contemptible, on prend ici DIEU à témoin, que dans toute cette relation, on n'avance pas un fait qui ne soit dans la plus exacte vérité.

Duport d'Auville, supérieur de la communauté des philosophes de Saint-Sulpice, arrive avec

une traduction de *Locke* dans sa poche; il montre ce livre: Voilà l'athée, dit-il, dans lequel
 » l'abbé de *Prades* a pris sa thèse impie. Le pré-
 » cis du chapitre de *Locke* sur les idées innées
 » est dans la thèse; et on fait assez que s'il n'y a
 » point d'idées innées, il n'y a point de religion
 » chrétienne."

Qu'est-ce que les idées innées, se disaient plusieurs docteurs les uns aux autres? Les plus instruits expliquèrent la chose. Ils firent souvenir que les idées innées étaient du système de *Descartes*; que ces idées innées avaient été condamnées par la sorbonne entière, dès que ce système avait paru, et qu'alors elles passèrent en sorbonne, comme tendantes à détruire la religion chrétienne, dont on veut aujourd'hui qu'elles soient devenues la pierre angulaire. Ils ajoutèrent que *Locke* a démontré l'absurdité de ce système des idées innées par les meilleures raisons; et qu'enfin *Locke* n'était point un athée. Malgré les raisonnemens invincibles que firent ces docteurs, il fut décidé à la pluralité des voix qu'il était impie (ce qu'on avait autrefois déclaré orthodoxe) de dire que nos idées nous viennent des sens.

Au milieu de tous ces orages, l'abbé de *Prades* est conseillé de s'adresser à des membres du parlement, et d'implorer leur justice. Il demanda audience au procureur-général. Ce magistrat lui proposa de le faire entendre dans le parquet de la grand'chambre. *M. le Fevre d'Ormesson*, avocat-général, l'interrogeait, et rendait

ses réponses à la grand'chambre. On ne peut concevoir comment dès ce moment l'abbé de *Prades* eut un nouvel ennemi dans cet avocat-général. Il faillit à tomber de son haut, quand ce magistrat lui foutint dans le parquet, que c'est une impiété de combattre les idées innées. Il était auparavant son ami; mais cette fois-là il lui parla durement et en maître, soit qu'il fût prévenu par le bruit public que les jésuites avaient excité, soit par quelque autre raison qu'on ne peut pas pénétrer. Il fit long-temps le théologien avec l'abbé de *Prades*, et l'accusa toujours d'avoir fait un complot contre la religion chrétienne. Mais il ne put empêcher que la grand'chambre, convaincue que la thèse approuvée par la sorbonne est devenue l'affaire de ce corps, ne renvoyât l'abbé de *Prades* absous.

Ce jugement de la grand'chambre attira à l'abbé de *Prades* l'inimitié du sieur d'*Ormesson*. Celui-ci attendait pour l'accabler que la sorbonne eût achevé l'ouvrage que les jésuites et l'ancien évêque de Mirepoix lui avaient prescrit.

La sorbonne, le 15 décembre, consumma sa honte. Elle proscrivit sa thèse, son propre ouvrage, malgré l'avis de plus de quarante docteurs. Elle condamna dix propositions qu'il fallut tronquer, et par conséquent falsifier. Elle attribua à l'auteur ce qu'il avait expressément réfuté. Le décret fut dressé comme on put.

Le docteur *Tamponnet* fit la préface de la censure; et comme elle était en latin, il y fit quelques solécismes. Il eut d'ailleurs la prudence

d'appeler ouvrage de ténèbres la thèse qui avait été soutenue en pleine sorbonne en présence de près de mille personnes. Une chose embarrassa *Tampounet* et ses confrères: ce fut de se disculper d'avoir approuvé auparavant avec unanimité une thèse qu'il fallait condamner. Pour cet effet *Millet* imagina de dire que la thèse avait été imprimée en trop petits caractères, et que les docteurs n'avaient pu la lire. Cette belle évafion fut applaudie. On oubliait que la thèse avait été examinée en manuscrit par les députés. Mais lorsqu'il fut question d'exprimer en latin que la dite thèse avait été imprimée trop menu, la faculté ne put se tirer de ce pas: ils dirent tous qu'ils ne pouvaient exprimer en latin une thèse imprimée menu; et ils députèrent vers le sieur *le Beau*, professeur de rhétorique, pour lui demander comment cette phrase pouvait être rendue en latin. Celui-ci envoya par écrit: *Thesim fusiliun litterarum tenuitate digestam*. Alors il n'y eut plus d'empêchement.

On exigea bientôt que l'archevêque de Paris donnât un mandement conforme au décret de la sorbonne. Ses théologiens dressèrent le mandement, et ils y furent si embarrassés, ils sentirent si bien la difficulté, qu'ils réformèrent onze fois les planches imprimées.

Ce mandement fut lu au prône par tous les curés. L'abbé de *Prades* fut traité d'impie dans toutes les chaires. On prêcha publiquement que la thèse était un complot, tramé contre la religion par tous les auteurs de l'Encyclo-

pédie. On le dit tant, que tout Paris le crut, quoiqu'il fût très-certain qu'aucun de ces auteurs n'avait vu la thèse. Alors l'avocat-général d'*Ormesson* eut la cruauté de demander à la tournelle ce qu'il n'avait pu obtenir de la grand'-chambre; il obtint un décret de prise de corps contre l'abbé de *Prades*: décret rendu sans aucune formalité, contre un homme déjà convaincu par la sorbonne.

Cet abbé entièrement innocent, dont la thèse était celle de la sorbonne; qui ne pouvait être coupable, puisqu'il avait offert cent fois de se rétracter s'il était besoin; lui qui est d'une famille qui a si bien servi l'Etat; lui que la grand'-chambre n'avait pu condamner, et contre qui le roi équitable n'avait point voulu sévir; fut obligé de s'ensuir avec un de ses amis que les jésuites voulaient perdre aussi. Ils étaient tous deux tombés malades, et se trouvaient sans aucun secours; ils ont souffert toutes les calamités attachées à une fuite précipitée.

Tout lecteur impartial sera assurément touché de commisération, en lisant cette suite de procédés affreux.

Il n'est pas étonnant qu'un vrai philosophe tel que le roi de Prusse, instruit de tous les maux qu'ont fait au monde les querelles théologiques, et convaincu de l'innocence d'un gentilhomme si indignement persécuté par les cabales des jésuites, l'ait pris sous sa protection. L'univers fait combien ce grand-homme est le protecteur de la raison et de l'innocence opprimée. Le

public commence déjà à penser comme lui sur cette affaire ; tôt ou tard les tyrans particuliers trouvent dans le public un écueil contre lequel ils se brisent.

Nous en avons vu plus d'un exemple. En vain le docteur *l'Ange* avait fait persécuter le respectable docteur *Wolf*, en qualité d'athée ; ce même roi de Prusse écoutant le public et sa propre raison, l'a fait chancelier de l'université de Hall, avec une pension de trois mille écus. En vain un tyran de Strasbourg avait fait condamner un innocent ; le public a parlé, et après plusieurs années ce tyran même a été puni.

En vain dans nos provinces libres, a-t-on voulu ôter à *M. Koenig* la liberté de se défendre dans une affaire purement littéraire, contre un despote littéraire aussi orgueilleux que mauvais écrivain ; nous avons vu *M. Koenig* accabler son adversaire par le poids de ses raisons. C'est une mauvaise voie que celle de l'autorité quand il s'agit de science, et la vérité triomphe toujours avec le temps. (1)

(1) *M. de Voltaire* a désavoué constamment le *Tombeau de la Sorbonne* qu'on lui a constamment attribué. Les faits ont sans doute été fournis par l'abbé de *Prades* lui-même, ou par quelque docteur de la Sorbonne, témoin oculaire ; mais on ne peut guère douter qu'ils n'aient été mis en œuvre par *M. de Voltaire*, d'après quelques passages de la *Correspondance* du roi de Prusse. L'auteur a pu y changer à dessein son style et sa manière.

A. M. DUPONT,

AUTEUR DES EPHEMERIDES DU CITOYEN.

Sur le poëme des saisons.

A Ferney, ce 7 juin 1769.

Vous donnez à M. de *Saint-Lambert* les éloges qu'il a droit d'attendre d'un vrai citoyen, et d'un écrivain tel que vous.

Vous ne ressemblez pas à celui qui fournit des nouvelles de Paris à quelques gazettes étrangères, et qui, en dernier lieu, parmi une foule d'erreurs injurieuses au gouvernement, à la réputation des particuliers, et à l'honneur des lettres, a mandé que le poëme français *des saisons* est inférieur au poëme anglais de *Thompson*. S'il m'appartenait de décider, je donnerais sans difficulté la préférence à M. de *Saint-Lambert*. Il me paraît non-seulement plus agréable, mais plus utile. L'Anglais décrit les saisons, et le Français dit ce qu'il faut faire dans chacune d'elles. Ses tableaux n'ont paru plus touchans et plus riens : je compte encore pour beaucoup la difficulté des rimes surmontée. Les vers blancs sont si aisés à faire qu'à peine ce genre a-t-il du mérite ; l'auteur alors pour se fauver de la médiocrité et de la langueur prosaïque, est obligé d'employer souvent des idées et des expressions gigantesques par lesquelles il croit suppléer à l'harmonie qui lui manque.

T. 71. *Mélanges littér.* T. IV. Aa

Déspéaux recommandait dans le grand siècle
des arts, qu'on polit un écrit.

Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses,
Fit des plus fecs chardons des oeillets et des roses,
Et fut même aux discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité.

Je pense que M. de *Saint-Lambert* a pleinement exécuté ce précepte : peut-on exprimer avec plus de justesse et de noblesse à la fois l'action du laboureur ?

Et le soc enfoncé dans un terrain docile
Sous ses robustes mains ouvre un sillon fertile.

Voyez comme il peint auprès de ses brebis et
de son chien,

La naïve bergère assise au coin d'un bois,
Et roulant le fuseau qui tourne sous ses doigts.

Comme toutes ces peintures si vraies et si
riantes sont encore relevées par la comparaison
des travaux champêtres avec le luxe et l'oïiveté
des villes !

Tandis que sous un dais la mollesse assoupie,
Traîne les longs momens d'une inutile vie.

Thompson, que d'ailleurs j'estime beaucoup,
a-t-il rien de comparable ?

Je ne fais même s'il est possible qu'un habitant
du nord puisse jamais chanter les saisons aussi-bien
qu'un homme né dans des climats plus heureux.
Le sujet manque à un écossais tel que *Thompson* ;
il n'a pas la même nature à peindre. La vendange
chantée par *Théocrite*, par *Virgile*, origine
joyeuse des premières fêtes et des premiers spectacles,
est inconnue aux habitans du cinquante-



quatrième degré. Ils cueillent tristement de misérables pommes sans goût et sans faveur ; tandis que nous voyons sous nos fenêtres cent filles et cent garçons danser autour des chars qu'ils ont chargés de raisins délicieux : aussi *Thompson* n'a pas osé toucher à ce sujet, dont *M. de Saint-Lambert* a fait de si agréables peintures.

Un grand avantage de notre poëte philosophe, c'est d'avoir moins parlé aux simples cultivateurs qu'aux seigneurs des terres qui vivent dans leurs domaines, qui peuvent enrichir leurs vassaux, encourager leurs mariages, et être heureux du bonheur d'autrui loin de l'insolente rapacité des oppresseurs ; il s'élève contre ces oppresseurs avec une liberté et un courage respectables.

Je fais bien qu'il y a des âmes aussi basses que jalouses, qui pourront me reprocher de rendre à *M. de Saint-Lambert* éloges pour éloges, et de faire avec lui trafic d'amour-propre. Je leur déclare que je ne saurais l'en estimer moins quoiqu'il m'ait loué : je crois me connaître en vers mieux qu'eux ; je suis sûr d'être plus juste qu'eux. Je raye les louanges qu'il a daigné me donner, et je n'en vois que mieux son mérite.

Je regarde son ouvrage comme une réparation d'honneur que le siècle présent fait au grand siècle passé pour la vogue donnée pendant quelque temps à tant d'écrits barbares, à tant de paradoxes absurdes, à tant de systèmes impertinens, à ces romans politiques, à ces prétendus romans moraux dont la grossièreté, l'insolence,

et le ridicule, étaient la seule morale, et qui seront bientôt oubliés pour jamais.

Permettez-moi, Monsieur, de vous parler à présent de la réflexion que vous faites sur les chaumières des laboureurs, sur ces *cabanes*, sur ces asiles du pauvre; vous condamnez ces expressions dans le poëme des saisons que vous estimez d'ailleurs autant que moi.

Vous dites avec très-grande raison qu'une cabane ne peut pas être le logement d'un agriculteur considérable; qu'il lui faut des écuries commodes, des étables faites avec soin, des granges vastes et solides, des laiteries voûtées et fraîches etc.

Oui sans doute, Monsieur, et personne n'est entré mieux que vous dans le détail de l'exploitation rurale: personne n'a mieux fait sentir combien un laboureur doit être cher à l'Etat. J'ai l'honneur d'être laboureur, et je vous remercie du bien que vous dites de nous; mais puisqu'il s'agit ici de fermiers, comparez, je vous prie, les hôtels des fermiers-généraux du bail de 1725 avec les logemens de nos fermiers de campagne, et vous verrez que les termes de chaumière, de cabane ne sont que trop convenables; les logemens des plus gros laboureurs en Picardie et dans d'autres provinces, ont des toits de chaume.

Rien n'est plus beau, à mon gré, qu'une vaste maison rustique, dans laquelle entrent et sortent par quatre grandes portes cochères des chariots chargés de toutes les dépouilles de la campagne; les colonnes de chêne qui soutiennent toute la charpente sont placées à des distances

égales sur des foyes de roche ; de longues écuries règnent à droite et à gauche. Cinquante vaches proprement tenues occupent un côté avec leurs geniffes ; les chevaux et les bœufs font de l'autre ; leur pâture tombe dans leurs crèches du haut de greniers immenses ; les granges où l'on bat les grains font au milieu ; et vous savez que tous les animaux logés chacun à leur place dans ce grand édifice, sentent très-bien que le fourrage, l'avoine, qu'ils renferment, leur appartiennent de droit.

Au midi de ces beaux monumens d'agriculture font les basses-cours et les bergeries ; au nord font les pressoirs, les celliers, la fruiterie ; au levant les logemens du régisseur et de trente domestiques ; au couchant s'étendent les grandes prairies pâturées et engraisées par tous ces animaux, compagnons du travail de l'homme.

Les arbres du verger, chargés de fruits à noyaux et à pepins, font encore une autre richesse. Quatre ou cinq cents ruches font établies auprès d'un petit ruisseau qui arrose ce verger ; les abeilles donnent au possesseur une récolte considérable de miel et de cire, sans qu'il s'embarasse de toutes les fables qu'on a débitées sur ce peuple industrieux, sans rechercher très-vainement si cette nation vit sous les lois d'une prétendue reine, qui se fait faire soixante à quatre-vingts mille enfans par ses sujets.

Il y a des allées de mûriers à perte de vue ; les feuilles nourrissent ces vers précieux qui ne font pas moins utiles que les abeilles.

Une partie de cette vaste enceinte est fermée par

un rempart impénétrable d'aubépine, proprement taillée, qui réjouit l'odorat et la vue.

La cour et les basse-cours ont d'assez hautes murailles.

Telle doit être une bonne métairie; il en est quelques-unes dans ce goût vers les frontières que j'habite; et je vous avouerai même sans vanité que la mienne ressemble en quelque chose à celle que je viens de vous dépeindre; mais de bonne foi, y en a-t-il beaucoup de pareilles en France?

Vous savez bien que le nombre des pauvres laboureurs et des métayers qui ne connaissent que la petite culture, surpasse des deux tiers au moins le nombre des laboureurs riches que la grande culture occupe.

J'ai dans mon voisinage des camarades qui fatiguent un terrain ingrat avec quatre bœufs, et qui n'ont que deux vaches: il y en a dans toutes les provinces, qui ne sont pas plus riches. Soyez très-sûr que leurs maisons et leurs granges sont de véritables chaumières où habite la pauvreté: il est impossible qu'au bout de l'année ils aient de quoi réparer leurs misérables asiles; car après avoir payé tous les impôts, il faut qu'ils donnent encore à leurs curés la dixme du produit clair et net de leurs champs; et ce qui est appelé dixme très-improprement, est réellement le quart de ce que la culture a coûté à ces infortunés.

Cependant quand un paysan trouve un seigneur qui le met en état d'avoir quatre bœufs et deux vaches, il croit avoir fait une grande fortune: en effet il a de quoi vivre et rien au-delà; c'est

beaucoup pour lui et pour sa famille ; et cette famille connaît encore la joie, elle chante dans les beaux jours et dans les temps de récolte.

Ne faisons donc pas mauvais gré, Monsieur, à l'aimable auteur des *saisons* d'avoir parlé des chaumières de mes camarades les laboureurs. Il est certain qu'ils seraient tous plus à leur aise si les seigneurs habitaient leurs terres neuf mois de l'année comme en Angleterre : non-seulement alors les possesseurs des grands domaines feraient quelquefois du bien par générosité à ceux qui souffrent, mais ils en feraient toujours par nécessité à ceux qu'ils feraient travailler. Quiconque emploie utilement les bras des hommes, rend service à la patrie.

Je fais bien qu'il y a plus de deux cents mille ames à Paris qui s'embarrassant fort peu de nos travaux champêtres. De jeunes dames soupant avec leurs amans au sortir de l'opéra comique, ne s'informent guère si la culture de la terre est en honneur ; et beaucoup de bourgeois qui se croient de bonnes têtes dans leur quartier, pensent que tout va bien dans l'univers, pourvu que les rentes sur l'hôtel-de-ville soient payées ; ils ne forgent pas que c'est nous qui les payons, et que c'est nous qui les faisons vivre.

Le gouvernement nous doit toute sa protection ; c'est un crime de lèse-humanité de gêner nos travaux ; c'en est un de nous condamner encore dans certains temps de l'année à une honteuse et funeste oisiveté, deux ou trois jours de suite : on nous oblige de refuser après midi à la

terre les soins qu'elle nous demande, après que nous avons rendu le matin nos hommages au ciel; on encourage nos manœuvres à perdre leur raison et leur santé dans un cabaret, au lieu de mériter leur subsistance par un travail utile. Cet horrible abus a été réformé en partie, mais il ne l'a pas été assez: hé, qui peut réformer tout!

Est quadam prodire tenus si non datur ultra.

Je n'en dirai pas davantage, Monsieur, sur des sujets que vous et vos associés avez si bien approfondis pour l'avantage du genre-humain.

Fin du quatrième et dernier Volume.

TABLE

T A B L E

D E S P I E C E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

DOUTES SUR QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE
DE L'EMPIRE. page 3

LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. CUBSTORF,
PASTEUR DE HELMSTEDT, A M. KIRKERF,
PASTEUR DE LAUVTORP. 10

LETTRE DU SECRETAIRE DE M. DE VOLTAIRE,
AU SECRETAIRE DE M. LE FRANC DE POM-
PIGNAN. 14

A M. LE DUC DE LA VALLIERE, *grand-fauconnier*
de France, Urceus Codrus. 16

A L'AUTEUR DU MERCURE. 29

A M. L'ABBÉ D'OLIVET, *chancelier de l'académie*
française. 31

LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. FORMEY.
33

LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. CLOCPICRE,
A M. ERATOU ; *sur la question : Si les Juifs*
ont mangé de la chair humaine , et comment ils
l'apprétaient ? 42

T. 71. *Mélanges littér.* T. IV. Bb



AUX AUTEURS DE LA GAZETTE LITTERAIRE.	46
AUX MEMES.	51
AUX MEMES.	55
AUX MEMES, <i>sur l'anglomanie.</i>	59
A UN JOURNALISTE.	62
A M. L'ABBÉ D'OLIVET, <i>sur la nouvelle édition de la</i> <i>profodie</i>	68
LETTRE CURIEUSE DE M. ROBERT COVELLE, <i>célèbre citoyen de Genève; à la louange de M. Vernet,</i> <i>professeur en théologie dans ladite ville.</i>	79
SUR LES PANEGYRIQUES; PAR IRÉNÉE ALETHÈS, <i>professeur en droit dans le canton suisse d'Uri.</i>	86
LETTRE D'UN AVOCAT DE BESANÇON AU NOMMÉ NONOTTE, EX-JESUITE.	98
AU GAZETIER D'AVIGNON.	102
LETTRE (D'UN PARENT DE M. DE VOLTAIRE) A L'ÉVÊQUE D'ANNECI.	104
A M. DU M ^{***} , <i>membre de plusieurs académies, sur</i> <i>plusieurs anecdotes.</i>	112
A M. ***	117
SUR MADEMOISELLE DE L'ENCLOS A M. ***	120
FRAGMENT D'UNE LETTRE SUR LES DICTION- NAIRES SATIRIQUES.	129

T A B L E.

291

SUR UN ECRIT ANONYME.	135
A UN ACADEMICIEN DE SES AMIS.	143
FRAGMENT D'UNE LETTRE SOUS LE NOM DE M. DE MORZA, A M. ***	146
A M. DE LA HARPE.	149
AU MEME.	156
LETTRE SUR LA PRETENDUE COMETE.	159
A M. ***, SUR LES ANECDOTES.	165
A M. ROSSET, MAITRE DES COMPTES, <i>auteur d'un poème sur l'agriculture, dédié au roi.</i>	168
A MM. LES EDITEURS DE LA BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, <i>ouvrage périodique.</i>	172
A M. LE COMTE DE TRESSAN, <i>lieutenant-général des armées du roi.</i>	176
A M. ***, <i>sur les prétendues lettres du pape Ganganelli Clément XIV.</i>	181
LETTRE DE M. DE VOLTAIRE, A L'ACADEMIE FRANÇAISE; <i>lue dans cette academie, à la solennité de la Saint-Louis.</i>	189
PREMIERE PARTIE.	ibid.
SECONDE PARTIE.	208
LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. DE LA VISCLEDE, à M. le secrétaire perpétuel de l'academie de Pau.	215

LETTRE DU REVEREND PERE POLYCARPE, PRIEUR DES BERNARDINS DE CHEZERY, à M. l'avocat-général Séguier.	236
AUTRE LETTRE D'UN BENEDICTIN DE FRANCHE- COMTÉ, AU MEME MAGISTRAT.	244
A M. *** auteur du livre intitulé: <i>Des vrais prin- cipes du gouvernement français.</i>	247
AUX AUTEURS DE LA BIBLIOTHEQUE FRANÇAISE.	250
LE TOMBEAU DE LA SORBONNE.	263
A M. DUPONT, auteur des <i>Ephémérides du citoyen.</i> <i>Sur le poëme des saisons.</i>	281

Fin de la Table du Tome quatrième et dernier.



22 $\frac{7}{i}$ (77)

8

AB: 22 $\frac{7}{i}$ (77)

DL 5472c



Inches
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black

VRES

PLETES

DE

VOLTAIRE.

ANTE-ONZIEME.

BIBLIOTHEQUE TROSSIA

UX-PONTS,

et COMPAGNIE

9 2.

